



AMOUREUSE
Kimberly Cooper

Amoureuse !

Kimberly Cooper

Traduit de l'anglais par Marina Boinet

Londonian girl !

Titre original

Chapitre 1

J'ai choisi de commencer ce récit en évoquant les couleurs. Je sais que cela semble probablement curieux, mais elles ont un sens particulier pour moi. Je vais tenter de vous l'expliquer clairement.

Je m'appelle Sienna, un prénom tellement rare que pendant très longtemps, je n'ai jamais connu d'autres femmes le portant également. Mon cher père a choisi de me nommer ainsi en référence à la couleur Terre de Sienne, un ocre très soutenu, presque marron. Dans le même esprit, mon père a cru très malin d'appeler mon frère jumeau Teal* (une nuance claire de bleu, NDT). D'après lui, Teal et moi devions incarner l'ombre et la lumière, les deux facettes dissemblables et qui pourtant seraient identiques puisque nous étions jumeaux. Vous découvrirez rapidement que je ressens un vague respect, mais aucune affection pour mon père, un homme que j'ai fréquenté pendant vingt ans, mais que je ne connais pas. Parmi la longue liste de mes ressentiments et de mes sentiments d'impuissance à son égard, mon prénom et celui de mon jumeau tiennent une part essentielle. Je déteste m'appeler Sienna, mais je plains encore plus mon frère qui vit en portant un prénom ridicule. Cependant, nous incarnons de manière éclatante la preuve que mon cher père n'avait pas l'omniscience qu'il s'est toujours octroyée et pas non plus une compréhension profonde de concepts échappant au commun des mortels.

Tout d'abord, il n'existe pas de personnes plus dissemblables que Teal et moi. Nous sommes jumeaux, mais si nous ne vous le disions pas, vous ne pourriez jamais vous en douter. Nous serions deux petits chiens, nous ne serions même pas de la même race ! Je suis plutôt petite et menue, Teal est grand et costaud. J'ai le teint assez mat, Teal a la peau très claire. Trente et un ans après notre naissance, mes yeux et mes cheveux hésitent encore entre deux nuances ; certains me voient brune, d'autres auburn ; mes pupilles changent suivant l'éclairage, tantôt noisette foncé ou tantôt vert-kaki. Teal, lui, est blond très clair depuis sa venue au monde et ses yeux n'ont jamais varié, ils sont bleus. Voici déjà un point que n'avait pas du tout anticipé notre géniteur, Harry Wilkinson.

Ensuite, il y a nos personnalités. Teal, le bleu très clair, est un homme discret, introverti et d'une incommensurable pudeur. Sienna, moi, l'ocre foncé est une femme extravertie, drôle et d'une grande aisance en société. Teal n'est donc pas la lumière et je ne suis pas l'ombre. Nos tempéraments prétendument prédestinés se sont inversés dès notre naissance. Encore un point qu'Harry Wilkinson n'avait pas anticipé.

Aussi, il m'arrive de jubiler lorsque je démontre à ma mère que son mari adoré n'est pas le puits de science sans fond dont elle se plaît à entretenir la finesse d'esprit dix ans après son décès. La preuve est éclatante, elle est même incontestable, mais je reconnais que Maman tient bon le cap et qu'elle n'est guère sensible à mon argumentation. Mon père a été et restera à tout jamais son idole. C'est très bien pour son équilibre et je lui laisse volontiers ses illusions. Je n'ai jamais été très proche de ma mère, mais je l'adore.

Il y a un dernier point plus intime que mon père n'avait pas prévu. Pour lui, les contraires devaient obligatoirement se repousser afin que nous ne devenions pas deux enfants soudés faisant bloc contre lui pour échapper à son influence. Il aurait été très heureux de profiter de notre probable mésentente pour exercer un contrôle total sur chacun de nous. Notre père aurait entretenu nos divergences dans une sorte de challenge personnel purement intellectuel et dogmatique. Son projet était de nous façonner à l'identique en nous faisant emprunter des chemins différents. Il aurait ainsi prouvé que chaque émotion,

chaque réaction et chaque opinion pouvaient être influencées par un maître de pensée, une théorie qui lui était très chère. Malheureusement pour mon père, Teal et moi sommes de vrais jumeaux sur le plan de l'osmose et de l'harmonie. Jusqu'à la fin de nos jours, nous aurons besoin l'un de l'autre pour nous sentir complets. Teal et moi n'aurions jamais l'idée de prendre une décision sans se consulter et dans de très nombreux domaines, nous pensons à deux. Notre profonde complicité est toujours très discrète. Nous avons appris très tôt que les jumeaux fascinent leur entourage, mais aussi qu'ils dérangent parce qu'ils peuvent donner l'impression de former un monde inaccessible. Aussi, notre profond amour et notre tendresse réciproques n'ont jamais été ostentatoires. Notre père n'en a donc jamais rien su !

Je referme cette parenthèse sur les couleurs. Je pense que vous avez maintenant saisi ce que je désirais exprimer.

L'an dernier, j'ai entamé une nouvelle décennie de ma vie. C'est un cap important dans la vie d'une fille que de passer du statut de jeune femme à celui de femme. Avoir trente et un ans implique une certaine maturité. On a déjà pris des coups et en général, on a aussi connu quelques petits bonheurs. On se sent encore jeune et belle, d'ailleurs on l'est vraiment. On a un corps qui a très peu changé depuis ces dernières années et seules de très fines rides commencent à trahir que l'adolescence est désormais loin derrière soi.

Je raffole de l'excentricité, mais je n'échappe à aucun de ces clichés ! J'ai effectivement une maturité que je dois à plusieurs événements importants ayant marqué mon existence depuis ma naissance jusqu'à aujourd'hui. Les fameux petits malheurs et petits bonheurs en question.

Dans la catégorie penchant vers les aspects négatifs, j'ai déjà évoqué mon prénom et mon père. Je serai brève pour apporter quelques précisions sur mon cher papa. Harry était écrivain, ou plutôt philosophe, mais cela, il était peut-être le seul à le croire. Je ne l'ai connu que sous un seul angle de vue. Il se levait bien après que Teal et moi soyons partis à l'école et il était encore enfermé dans son bureau pour écrire bien après que nous soyons couchés. Entre les deux, nous le croisions parfois et invariablement, il avait cet air hagard de l'homme possédé par son œuvre littéraire à laquelle il accordait plus d'importance qu'à sa vie réelle. Il lui arrivait parfois d'avoir un éclair de lucidité et soudain, nous devenions des enfants qu'il convenait d'éduquer. Étant donné que nous étions les fruits de sa chair, nous étions tellement intelligents qu'il était inutile pour lui qu'il se mette à notre portée. S'il avait été physicien, je crois que j'aurais tout su d'Einstein avant de ne plus faire pipi au lit. Dans ces moments-là, nous l'écoutions alors religieusement discourir sur des thèmes dépassant notre compréhension. Harry ne nous a jamais donné d'amour, il n'en avait que pour lui-même et la littérature, surtout la sienne. Il a cependant été honnête et sincère, il manquait juste de discernement et d'empathie. Mon père était un intellectuel et un penseur qui ne nous a jamais maltraités, ni insultés ni même rabaissés. Pour lui, nous faisons partie de la même élite que lui et il nous respectait.

J'ai subi une autre épreuve beaucoup plus personnelle. À vingt-quatre ans, je suis tombée enceinte de ma fille, May, qui a maintenant six ans. Ce n'était pas vraiment prévu au programme, je venais d'ouvrir ma galerie d'antiquités et j'étais ce qu'on pourrait appeler une femme pressée sur le plan professionnel. Mon compagnon s'appelait Peter, il était Irlandais et terminait cette année-là ses études de commerce et de marketing. J'ai su très tôt que j'attendais mon enfant, dès le premier mois de grossesse. J'en ai bien sûr immédiatement informé Peter qui n'a pas eu la réaction que j'escomptais. Avec des mots choisis, beaucoup de gentillesse mâtinée de fermeté, il m'a expliqué que nous étions encore très jeunes et d'autres petites choses que je savais déjà. Par exemple pour la galerie, c'était une immense catastrophe ainsi que pour notre vie sociale qui comptait beaucoup pour moi. J'ai longuement écouté Peter, j'ai beaucoup réfléchi et j'en ai tiré ensuite deux conclusions majeures. La première était qu'à la seconde même où le test de grossesse m'avait révélé mon état, j'étais déjà une maman folle de son enfant. La seconde était que je n'avais définitivement plus du tout envie de passer le reste de mes jours avec Peter. Je ne suis parfois pas très fière de ce que j'ai alors décidé, mais je ne l'ai jamais regretté du tout.

J'ai accepté de me faire avorter et j'ai rompu avec lui presque aussitôt. Peter est rentré chez lui en Irlande peu de temps après pour prendre un poste important chez Google à Dublin. Il n'a jamais pris la peine de vérifier si j'avais effectivement avorté. J'ai ensuite accouché de May que j'élève seule et qui est ma petite perle, mon amour et mon ange, comme pour toutes les mamans du monde. Depuis six ans, j'ai perdu tout contact avec son père qui ignore son existence et je n'ai aucunement l'intention qu'il l'apprenne un jour. La semaine dernière, j'ai consulté son compte Facebook et j'ai appris que Peter allait bientôt se marier. Je pensais être amoureuse de lui, peut-être même follement amoureuse, mais j'ai compris depuis longtemps qu'il n'était pas l'homme de ma vie. À vrai dire, je n'éprouve aujourd'hui plus la moindre sympathie pour lui sans pour autant avoir du ressentiment, il était juste immature à cette époque. Je ne peux toutefois pas oublier son existence, car May est son portrait craché. Il était très beau, c'est génial pour elle et je ne me déssole pas qu'elle lui ressemble autant.

Le dernier de mes petits malheurs est le décès par une rupture d'anévrisme de mon immortel de père l'année de mes vingt ans. Je serai malhonnête de prétendre que j'ai été insensible, car cela m'a fait de la peine. J'exagérais toutefois considérablement si je prétendais que son départ a brisé ma vie. J'ai surtout ressenti une immense frustration de n'avoir jamais eu l'occasion de lui être présentée. Je la ressens d'ailleurs toujours autant maintenant que je suis une femme adulte et active. Depuis, j'ai tourné cette page et j'honore sa mémoire une fois par an à la date anniversaire de sa mort par un bouquet de fleurs et un coucou sur sa tombe.

En dehors de ma relation fusionnelle avec Teal, mes petits bonheurs ne forment pas non plus une liste démesurément allongée. Parmi eux, il y a May, bien entendu. Je parlerai longuement d'elle tout au long de mon récit et je ne vais pas anticiper. Je suis Sienna et en disant simplement cela, ma fille est de toute façon déjà intégrée à mon identité puisqu'elle est une part essentielle de moi.

Je suis une Londonienne. Je suis née et j'ai grandi à Londres, je n'ai jamais quitté ma ville et je ne pense pas que cela changera un jour. En fait, je n'ai jamais vécu ailleurs que dans l'hyper centre de la capitale. Beaucoup de mes amis viennent de Fulham, de Tottenham ou encore de Wimbledon ou d'autres quartiers excentrés de Londres, mais pas moi. J'aime être une citadine. Pour moi, la campagne se limite à Regent's Park ou Hyde Park. J'adore la verdure et les arbres, mais je ne ressens jamais le besoin de m'oxygéner au milieu des champs ou des pâturages. À vrai dire, je suis même malheureuse lorsque je m'éloigne des quartiers chics que j'ai toujours fréquentés. Je ne suis pas la fille de gens extrêmement fortunés et pas non plus une bourgeoise aristocratique. Je viens juste d'un milieu aisé et terriblement intellectuel, voire bien-pensant.

J'ai ouvert une galerie d'antiquités alors que j'avais vingt-trois ans. Auparavant, j'ai suivi les cours de l'école de la Royal School of Art à Londres (*équivalent de l'École des Beaux-Arts, NDT). Je suis passionnée par mon métier et il occupe une place majeure dans ma vie. Ma galerie est sur Regent's Street, l'artère la plus select de Londres et peut-être du monde avec la Cinquième Avenue de New York et les Champs-Élysées à Paris. Elle est située entre deux boutiques de grandes marques de luxe.

C'était un énorme pari de louer un emplacement aussi cher, mais je suis en train de le gagner. Le nom de Sienna Wilkinson devient de plus en plus une référence dans mon activité, presque une marque. Ma clientèle me fait confiance et je me bats chaque jour pour ne pas la décevoir. Chaque meuble et chaque objet que je déniche doivent d'abord être d'énormes coups de cœur pour moi. Je maîtrise parfaitement mon domaine et il devient de plus en plus rare que je commette une erreur. Je sais d'instinct jusqu'à combien je peux miser sur un meuble ancien. Parfois, au simple toucher, je sais déjà pratiquement tout de lui. J'ai aussi l'immense chance d'avoir des mains habiles et je sais comment restaurer un objet d'époque sans le dénaturer. Bref, je transmets ma passion à des acheteurs qui sont séduits par mon honnêteté, mon enthousiasme et mes connaissances. Je n'escroque jamais un client, ma priorité est de le fidéliser. Lorsqu'un de mes articles quitte ma galerie, cela me fait de la peine, je l'aimais, je m'y étais beaucoup attaché. Cependant, j'ai toujours voulu être autonome et je dois assurer une jolie petite vie à May, aussi

j'essaie d'en vendre le plus possible. Je ne m'en sors pas trop mal, je peux même affirmer sans forfanterie que mes revenus sont très confortables. Un véritable amateur d'art qui rentre chez moi n'a aucune chance d'en ressortir les mains vides, je le convaincs en le faisant voyager au cœur de ma passion.

J'ai enfin un dernier petit ravissement qui est un fait une immense chance et un véritable bonheur. J'ai rencontré Philip il y a un peu plus de deux ans lors d'un vernissage. Il m'a bousculée par inadvertance et mon verre de cocktail a éclaboussé mes chaussures. Il était terriblement confus, nous en avons ri, nous avons beaucoup bavardé et j'ai craqué sur lui. Nous sommes devenus amis, puis amants et enfin fiancés en moins de trois mois.

Philip a le même tempérament que moi. Il aime parler, rencontrer du monde, plaisanter et prendre la vie du bon côté. Ce n'est pas le plus bel homme de la Terre, mais il a un charme fou, un caractère facile et je me sens bien avec lui. Et puis, il a un petit quelque chose en plus qui me rassure et même qui m'émerveille. May l'adore et lui-même tient déjà énormément à elle. Parfois, je me demande même s'il n'est pas plus attaché à ma fille qu'à moi. C'est bien sûr une façon de parler parce que je me sens si comblée avec lui que j'ai accepté de l'épouser bientôt.

La date de notre mariage n'est pas encore fixée, mais nous nous sommes déjà engagés mutuellement. Philip est de taille moyenne, ses cheveux sont blonds avec une jolie nuance assez foncée, un peu blond vénitien. Son regard est franc et ses yeux bleus sont toujours rieurs. Ce n'est pas un snob, mais il a de jolies manières et beaucoup d'éducation. Comme moi, il travaille beaucoup tout en sachant s'accorder des moments de détente. Je crois que d'ici quelques années, Philip sera l'un des plus grands ténors du barreau à Londres. Nous aimons beaucoup sortir et nous avons une vie sociale bien remplie. Nous n'allons pas en discothèque, nous préférons dîner avec des amis ou aller voir des spectacles. Il partage mon goût pour la culture, le théâtre, la musique, mais aussi courir le dimanche matin ou faire du shopping. Aussi, je suis heureuse de l'avoir rencontré et si je ne cherchais pas spécialement un père pour May, je suis encore plus heureuse que Philip puisse le devenir au fil du temps.

Il me reste à évoquer ce qui n'est ni un bonheur ni un malheur, mais qui compte énormément pour moi, je veux parler de ma mère, Esperanza. Je l'aime d'un amour très profond et j'essaie de passer souvent du temps avec elle depuis qu'elle est veuve. Maman n'a jamais été une mère idéale et pourtant, elle a vraiment fait du mieux qu'elle a pu avec Teal et moi. Son drame est double, elle a vécu dans l'ombre de mon père et elle ne s'est jamais réellement adaptée à l'Angleterre. Maman vient d'Espagne, de Madrid plus précisément. Elle avait vingt ans quand elle a connu Papa, elle ne s'en est jamais remise et elle a très vite quitté son pays pour lui. Mon père lui a interdit de rester espagnole, elle ne nous a même pas transmis sa langue à Teal et à moi, par exemple. Il voulait qu'elle soit une sorte d'épouse idéale et Maman s'est énormément investie pour correspondre à ses attentes. Ce serait compliqué de vous décrire les rapports entre mes parents sans y passer beaucoup de temps. Je dirai juste que malgré sa mort, Maman aime encore jusqu'aux boutons de manchette de papa. Il a été son guide, son mentor et même s'il n'était qu'un monstre d'égoïsme, elle a vécu profondément heureuse dans son sillage. Elle, la jeune fille simple et étrangère, s'est muée en la muse d'un artiste dont elle a accompagné et devancé le moindre de ses désirs.

Lorsque Teal et moi étions des enfants turbulents, elle nous grondait, nous dérangions Papa parce qu'il n'écrivait pas, il *créait*. Mon père n'aimait pas les marques d'affection dont il considérait qu'elle n'était que le désir de compenser par le geste ce que l'on ne savait pas donner par l'exemple et les mots. Maman n'a donc jamais laissé ses élans maternels s'exprimer, elle gardait ses distances avec Teal et moi. J'étais habituée à sa froideur et son manque de tendresse ne m'affectait pas. Ce n'est que plus tard lorsque je suis moi-même devenue une mère trop câline qui gâte sa fille à l'excès que j'ai compris que si maman nous aimait incontestablement, elle ne nous l'avait jamais montré. Je lui serai fidèle à tout jamais, mais je ne sais pas comment lui parler ni même comment réellement l'approcher. Cela me pèse très souvent et

heureusement, il y a Teal avec qui nous cumulons l'ensemble de ce que peut-être les relations entre tous les membres d'une même famille.

J'en ai fini de vous brosser un tableau sommaire de ce qu'est ma vie. Je désire désormais vous proposer de m'accompagner pour vous faire partager mon quotidien avec ses prochains petits bonheurs et malheurs. J'en ressens le besoin parce qu'au fond de moi, je ne suis pas ce monstre d'assurance et de maîtrise tel que tout le monde le croit. Je parle, je souris, je séduis et je donne parfaitement le change. En fait, je suis horriblement secrète, sauf avec Teal qui a ses propres bonheurs ou malheurs et je ne peux pas continuer de l'étouffer en permanence. Dans mon cœur et dans ma conscience, je sais donc très bien que cela ne pourra me faire que du bien de me confier à quelqu'un d'autre. Cela me donnera l'occasion de faire le point sur ce que je ressens et croyez-moi, j'en ai parfois sacrément besoin.

Me suivrez-vous dans les aventures de la joyeuse et trépidante Sienna Wilkinson ? Si vous me répondiez que vous êtes partant, alors je vous offrirais toute ma sincérité. J'ai parfois quelques défauts comme l'exubérance ou ma manie de chambrer un peu, mais je ne suis pas une fille qui triche, pas même avec moi-même. Promis, peut-être que de temps en temps, j'aurai les larmes aux yeux, mais j'espère avant tout que nous partagerons beaucoup de bons moments ensemble !

Chapitre 2

Le problème avec Estéban, c'est qu'il est d'une incroyable gentillesse, qu'il sourit tout le temps et qu'il est d'une beauté à couper le souffle. Alors forcément, comment voudriez-vous que je sois contente de lui ?

C'est totalement impossible de l'engueuler pendant plus de cinq secondes. D'ailleurs, je n'essaie même plus. Je le subis, je le supporte et je ronge mon frein. Estéban est la croix que je porte sur le chemin de mon Golgotha personnel. Tout était réuni pour qu'il devienne mon souffre-douleur et pourtant, il n'est que ma douleur.

Être une jeune femme frêle et séduisante comporte de nombreux avantages dont on pourrait citer quelques exemples sans avoir à se creuser la tête pendant des heures : les hommes ressentent le besoin de la protéger ; si elle est chargée d'une lourde valise, les grooms se précipitent pour la soulager d'un tel poids ; quand elle change brusquement de file dans un bouchon, le chauffeur de la voiture d'à côté sourit au lieu de l'insulter... Oui vraiment, je ne me suis jamais plainte de mon physique, sauf que je suis antiquaire. Même si je ne vends que des articles très haut de gamme, une bonne partie de mon métier consiste à soulever des meubles pesant des tonnes. Et Estéban est plein de bonne volonté, mais il n'a pas encore réellement compris que ces meubles ne peuvent pas occuper éternellement le même emplacement. Un jour, on les achète, il faut les charger dans le fourgon, les décharger dans l'atelier pour les rénover, les mettre en exposition, finir par les vendre, puis faire de la place pour un nouveau meuble encore plus beau. Et donc, le charger, le décharger... Tout cela est encore un mystère absolu pour lui

Le sort est cruel parfois, j'étais persuadée de faire d'une pierre trois coups avec lui. Tout d'abord, je faisais plaisir à maman en embauchant son neveu et mon cousin par la même occasion. Un cousin débarqué tout droit d'Espagne parlant à peine l'anglais et que je n'avais vu qu'en photo. Ensuite, j'étais super heureuse qu'un corps masculin aussi puissant allait être obligatoirement le parfait assistant dont je ne pourrai bientôt plus me passer tant ma galerie avait de plus en plus de succès. Et enfin, mon tempérament espiègle m'avait incitée à me réjouir d'avance que mes amies, mes clientes femelles et certains de mes clients mâles n'allaient pas manquer de se pâmer devant tant de charme. Estéban était une perle et je n'ai pas hésité une seule seconde pour accepter immédiatement de le recruter. Le marché était très profitable. Il accédait à un permis de travail et des revenus réguliers en contrepartie de devenir mon porte-charge. Et Dieu sait que j'en ai des charges à soulever !

J'en veux à mort à cette série de photos de vacances de mon cousin sur une plage de la Costa Brava. Aucune d'entre elles ne m'avait dit l'essentiel : Estéban a un pois chiche à la place du cerveau ! Certes, il est réellement impressionnant quand il saisit un bureau plat Regency valant cinq mille livres par en dessous et qu'il le tient à bout de bras comme s'il s'agissait d'une boîte de corn flakes, modèle intermédiaire. Le souci est qu'Estéban peut le tenir en l'air pendant trois heures s'il me prend la fantaisie de roucouler au téléphone avec Philip ou de faire la commère avec ma copine Kelsey. Vous pouvez être certain que franchir trois pas pour le reposer plus loin afin de disposer à sa place le scriban en acajou du XIXe valant vingt mille livres sterling et attendant dehors sous la pluie ne lui viendra pas à l'esprit. Mon cousin est comme certains de ses magnifiques bolides en modèles réduits que les grands enfants adorent faire passer à toute allure sous les mini-jupes des filles à Hyde Park. J'imagine que vous avez déjà croisé ce genre d'ado boutonneux qui planque la télécommande dans son dos dès que vous vous retournez. Sauf qu'Estéban est un jouet filoguidé à l'ancienne et croyez-moi que le fil est très court ! En résumé, il faut toujours que je sois derrière son dos. Je ne lui explique plus d'avance ce qu'il doit faire, il est plus

efficace que je lui donne mes instructions au fur et à mesure. Aussi depuis seize mois qu'il travaille avec moi, je suis devenue son assistante.

Le pire, c'est que je l'adore et que je ne m'en séparerai pour rien au monde. Commencer une journée de travail avec un garçon de vingt-deux ans beau comme un dieu qui vous offre un sourire aussi radieux, je ne connais pas de meilleure vitamine pour avoir une pêche d'enfer. Et puis, je me suis attachée à lui, il me fait si souvent penser à May que je le considère de plus en plus comme son petit frère. Son accent ensoleillé me charme, son regard innocent me rappelle que la vie n'est pas qu'une lutte et notre lien du sang me permet de moins me désoler que Teal soit ma seule réelle famille.

Le téléphone sonne pendant que je suis dans l'atelier avec Estéban. Je tiens un pinceau enduit de résine pendant qu'il soulève un guéridon pour que je puisse accéder aux moulures en dessous du plateau. J'attends un appel de Philip qui doit me confirmer si nous serons invités ou pas pour un dîner au restaurant ce soir par l'un de ses confrères. Vu l'heure, il est aussi possible que ce soit Jamie Finnley de Northampton qui me confirme qu'il me confie l'écoulement de la collection de meubles anciens de sa mère défunte. La résine sèche très vite et si je pose mon pinceau sur le papier journal au sol, il sera fichu quand j'aurai raccroché. Si je le confie à Estéban, il va me mettre de la résine partout. J'hésite encore entre la moins pire des solutions après quatre sonneries. Pour Philip, j'aurais laissé le répondeur s'enclencher, mais pour Finnley, je sois absolument boucler l'affaire avant qu'il change d'avis. Tant pis pour le pinceau, je l'unis pour l'éternité à la longue interview d'un leader syndicaliste du Daily Mirror de mercredi dernier. Je cours si vite que je suis essoufflée lorsque je m'empare du combiné.

— Allo, galerie Wilkinson Londres, Sienna à l'appareil.

Je n'ai pas d'autres galeries que celle-ci, mais j'aime bien l'appeler ainsi. Cela donne l'impression que j'ai des filiales et ça sécurise les clients. J'en ai eu l'idée un jour en répondant à un appel tout en voyant par la vitrine qu'en face de moi de l'autre côté de la rue, il était inscrit Gucci Londres et Hermès Londres.

J'entends une respiration, mais personne ne parle. J'ai toujours un peu tendance à m'agacer trop vite. Cette résine et ces pinceaux coûtent les yeux de la tête. Ils sont fabriqués à la main en toutes petites quantités dans le pur respect des méthodes d'autrefois. Aussi, je suis peut-être un peu trop sèche pour répéter *allo* deux fois. Mon correspondant finit par réagir enfin.

— Excusez-moi, je voulais vous laisser reprendre votre respiration, je ne suis pas pressé.

La voix est grave, inconnue et contient une indéfinissable pointe d'accent. Elle est aussi terriblement sensuelle. Je me retourne et je m'aperçois qu'Estéban a pris l'initiative de ramasser mon pinceau. Maintenant, je ne suis plus essoufflée puisque je retiens mon souffle. Je suis quant à moi soudain très pressée ! Une catastrophe espagnole ne peut plus être qu'imminente. Je me contiens tant bien que mal.

— Bonjour, Monsieur, que puis-je pour vous ?

— Êtes-vous mademoiselle Wilkinson ?

— C'est bien moi, en effet... Sienna Wilkinson.

— On m'a conseillé de m'adresser à vous. Je recherche quelqu'un qui serait à la fois capable de me conseiller sur ce que je devrai garder et d'écouler ce qui aurait le plus de valeur.

— J'imagine que vous parlez de meubles ou d'objets anciens.

— En effet, s'il s'agissait d'un lot d'Aston Martin, je m'adresserai à un garagiste, pas à vous.

— Ma question était idiote, pardonnez-moi. Je n'ai pas bien compris votre nom, vous êtes monsieur...

— McLean.

Allons bon, un Écossais ! Voilà qui explique cet accent traînant ! Ces gens sont souvent très sympathiques, mais ce sont les pires en affaire. Mon intuition souvent infaillible commençait pourtant à me murmurer que cet appel pourrait être une agréable petite surprise que la vie vous réserve parfois, mais je suis refroidie. Toutefois, j'ai trop de courtoisie et de sens du commerce pour couper court, je vais poliment éconduire ce monsieur afin qu'il libère ma ligne pour Jamie Finnley. Je fais semblant de m'intéresser à

son appel tout en observant la circulation dans la rue sans vraiment la voir. Mon esprit s'évade vers la possible invitation de ce soir. Je sais qu'elle serait très importante pour Philip. Son métier d'avocat le passionne, mais ses véritables spécialités sont les affaires financières, les recours contre l'administration fiscale sur de grosses fraudes de multinationales ou encore l'accompagnement de fusions de grandes entreprises. Il a déjà une certaine renommée dans ce domaine, mais sa jeunesse est un frein malgré son incontestable talent. Or ce soir, il est possible que sous couvert d'une invitation dans un grand restaurant, Maître Joyner-Smith ait en fait l'intention de lui demander d'intégrer son équipe d'avocats sur un dossier énorme. Philip a dormi chez moi la nuit dernière et il n'en a pas fermé l'œil de la nuit, ce serait un tremplin formidable pour sa carrière. J'ai hâte de savoir si mon amoureux va pouvoir bénéficier d'un tel coup de pouce. Je me perds tellement dans mes pensées que je sursaute lorsque mon interlocuteur reprend la parole. Je tressaille même une seconde fois parce que maintenant, Estéban tient mon pinceau juste au-dessus du guéridon.

— Si j'avais su que vous auriez une si longue distance à parcourir pour décrocher, je vous aurais prévenue pour que vous puissiez plutôt prendre un taxi, mademoiselle Wilkinson. Êtes-vous encore en course ou bien avez-vous succombé juste avant de franchir la ligne d'arrivée ?

Malgré moi, je souris. Ce type me fait perdre mon temps, mais sa voix est vraiment agréable et j'ai toujours aimé que l'humour soit fin. C'est le genre de défi que j'adore relever.

— Non, j'ai fini le parcours, monsieur McLean, on vient de me tendre une bouteille à oxygène et je vais déjà beaucoup mieux. Pour quel genre de meubles auriez-vous besoin de conseils ?

— Je serai bien incapable de vous le dire, je n'y connais absolument rien. Il y a un peu de tout et pas seulement des meubles, d'ailleurs. À vrai dire, il s'agit d'une maison que j'ai achetée à tout un groupe familial de succession. Ces gens n'ont pas réussi à s'entendre entre eux pour la vider avant que j'emménage et j'ai donc récupéré tout un lot de vieilleries.

— Pourriez-vous me les décrire sommairement ? Je pourrais certainement déjà me faire une petite idée, monsieur McLean.

— Ce serait un peu compliqué, il y en a vraiment beaucoup... En ce moment même, il y a par exemple juste devant moi un très vieux fauteuil absolument immonde. Si je me fiais à l'impression qu'il me donne, je l'amènerais directement à la déchetterie. Cependant, un voisin m'a dit hier que d'après lui, il pourrait avoir un peu de valeur et que ce serait peut-être même un Chesterfield ou je ne sais plus quelle marque. Je préférerais avoir l'avis d'un spécialiste avant de mettre ça dans la benne à ordures, même si je doute qu'une chose aussi infâme puisse avoir de la valeur.

Non, je n'y crois pas ! Estéban vient de s'accroupir et il essuie les poils de mon pinceau sur le pied du guéridon. Quelle hérésie, ce n'est pas le même bois que sur le dessous du plateau, il va tout me saloper ! C'est plus fort que moi, ma colère explose, j'ai passé des heures sur ce guéridon et il est déjà vendu à une très bonne cliente. J'adore Estéban, mais là, trop c'est trop ! Scandalisée, j'en oublie de mettre la main devant le téléphone.

— Mais t'es complètement con ou quoi ? Ce truc vaut une fortune !

— Vraiment ? Je vous demande pardon, je ne recommencerai plus. Essayez de ne pas me châtier trop sévèrement ! Cela fait si longtemps que j'ai quitté l'école que je n'ai plus l'habitude des fessées.

— Oups ! Je parlais à mon assistant !

— Je ne le connais pas, mais j'ai bien peur que votre assistant soit un sacré con.

Ce n'était jamais arrivé que j'insulte un client, même quand ce foutu escroc de Lord Fitzpatrick m'avait fait un chèque en bois pour un salon à soixante mille livres. Je suis si confuse que j'oublie complètement Estéban et le guéridon de cette vieille snob qui me l'a acheté après des palabres interminables.

En fait, je suis sans voix, j'ai honte de moi, honte de l'image que je viens de donner de ma galerie, je ne sais plus où me mettre. Je n'ai même pas compris ce que le type m'a répondu. Je suis dans une sorte de brouillard épais et tout ce dont je me souviens, c'est que je n'ai pas senti d'agressivité ni même eu

l'impression que je l'avais choqué. J'écarte un peu le combiné et mon regard se fixe sur un vaisselier comme si c'était de lui que pourraient me venir les bons mots pour témoigner à quel point je voudrais solennellement m'excuser. Ce fumier de vaisselier horrible ne me répond pas et machinalement, je rapproche le téléphone de mon oreille. J'ai tellement le feu au visage que mes doigts en ressentent la chaleur en frottant contre ma joue. J'entends d'abord un petit bruit que je ne parviens pas à interpréter, comme un couinement. Je colle l'écouteur à mon oreille et cette fois, c'est un grincement étranglé qui me parvient.

Ce qui suit se passe à l'insu de ma volonté. J'essaie de rester Sienna Wilkinson, la fille que rien ne démonte et qui a tant de maîtrise que même un babouin en porte-jarretelles et string fendu ne la ferait pas sourciller si la reine d'Angleterre était à côté d'elle. Le grincement se répète et prend même un peu de volume. J'entends aussi un crissement ou un grésillement qui se reproduit plusieurs fois. Je finis par deviner qu'il s'agit d'un menton mal rasé frottant contre le téléphone.

Et puis je comprends soudain ce qui se passe. McLean est en train de se retenir d'éclater de rire ! Il fait des efforts considérables, mais il ne va plus tarder à perdre ce combat. Moi-même, j'émetts un hoquet, un deuxième, et encore deux autres. Mon assistant espagnol frotte tellement le pinceau sur le pied du guéridon qu'il va finir y graver son prénom s'il continue. À l'autre bout du fil, McLean est à deux doigts de ululer, il tente de se retenir, mais ça se termine par un bruit indéfinissable, mais assurément hilarant. Je serre la tablette du comptoir devant moi à m'en blanchir les jointures jusqu'à la fin de ma vie, mais mon hoquet devient un ricanement d'adolescente pas même pubère, quelque chose d'aigu et totalement indigne de moi. En écho me parvient un premier rire qui agit sur moi comme sur le bouchon d'une cocotte-minute sous pression. J'exhale une quantité d'air si impressionnante que je dois vider au moins deux douzaines de poumons et j'éclate de rire à mon tour. L'Écossais surenchérit et très vite, le son me suffit très bien pour que l'image ne me manque plus, il est en train de pleurer tellement il se marre. Sans pitié pour mon maquillage m'ayant coûté une fortune pour faire plaisir à ma copine Florence qui le vend dans sa boutique, mes yeux deviennent solidaires de ceux de mon correspondant.

C'est dommage que les gars de l'émission de la caméra invisible ne passent pas justement devant chez moi. Pendant une petite dizaine de minutes, j'aurais fait rire toute l'Angleterre lors de la diffusion du sketch. Imaginez une nana plutôt élégante en jupe plissée noire assez courte et chemisier blanc légèrement transparent d'une grande marque, mais pas au point qu'on puisse nettement discerner les motifs de son soutien-gorge en dentelle. Vous voyez, le genre fille branchée dans une boutique de luxe que la plupart des hommes n'oseraient pas aborder tant le chic est un parfum qu'elle distille autour d'elle. Et la nana se plie en deux en regardant un téléphone posé sur un comptoir sans oser y toucher. Elle sait que si elle a le malheur de le coller de nouveau contre son oreille, elle en reprendra pour plusieurs minutes et elle n'arrive déjà plus à respirer. Deux fois, trois fois, elle tente quand même le coup, mais elle finit par en avoir si mal au ventre qu'elle n'est plus pliée en deux, elle est maintenant assise par terre, adossée contre le comptoir et ses genoux sont à hauteur des seins.

Derrière elle, il y a un jeune assistant d'un charme incroyable avec une petite queue de cheval et un regard magnifique, mais un peu vide. Le type ne comprend rien à ce qui se passe, mais lui aussi attrape un fou rire par contagion foudroyante. Et plus il rit et plus le petit pot de résine qu'il tient penche dangereusement. La fille s'en aperçoit et elle trouve cela si comique que dans le nord de la Grande-Bretagne, un inconnu reprenant son sérieux se retrouve probablement lui aussi roulé en boule sur son parquet ou sa moquette.

Les meilleures choses ont une fin et même si vous êtes en train de faire un sort à un Château-Laffitte de 1964 à dix mille livres, il arrive que la bouteille soit vide. Je considère encore deux ou trois fois mon téléphone comme un traître capable de m'infliger les pires tortures et puis finalement, j'ose enfin le plaquer contre mon oreille. Je n'entends plus maintenant qu'une respiration un peu rapide, mais ouf, plus rien qui menace de faire mouiller ma petite culotte à tout moment. Je ne sais pas pourquoi, mais je suis

prise d'un élan de gratitude et de joie que j'exprime spontanément.

— Oh, merci, monsieur McLean, c'était incroyable !

— Pareil pour moi, cela restera un bon souvenir. Ne me faites cependant plus rire, mon chien m'observe comme si j'étais la femelle la plus sexy du quartier depuis que je suis à quatre pattes. Je suis terrorisé !

— Relevez-vous vite, vous avez un Chesterfield à sauver avant !

Je devrais refuser. N'importe quelle femme censée ou du moins dotée d'un soupçon de jugeote refuserait, antiquaire ou pas. Cet inconnu n'habite pas que l'Écosse, mais aussi le trou du cul du monde. Je comprends vaguement Thurso et de vieux souvenirs d'école me rappellent que c'est la ville située la plus au nord de la Grande-Bretagne. McLean m'explique que sa maison est emplie de la cave au grenier de meubles anciens et d'objets en tous genres. Il n'argumente même pas en prétendant que tout cela est d'une valeur exceptionnelle et qu'une antiquaire comme moi va forcément faire fortune si elle s'en occupe. Non, il est dubitatif, il répète plusieurs fois que tout est laid et qu'il n'y connaît rien. Néanmoins, je viens de vivre avec lui un truc tellement inattendu et finalement, un tel merveilleux moment, que je ne trouve pas ridicule ma suggestion. Parcourir des centaines de milles sur l'autoroute puis sur les toutes petites routes des Highlands écossaises pour atteindre une maison perdue dans la lande à seulement trente milles de Thurso est même parfaitement justifié. Dans cinq ou dix minutes, je vais me réveiller et sortir de mon lit, mais là sur le coup, cela me semble la décision la plus évidente. Il faut que je voie sur place, bien sûr que ce serait beaucoup mieux. D'autant plus que je n'ai rien d'autre à faire que de perdre trois jours pour y aller, étudier tout ça et revenir.

Et vous savez le pire ? Lorsque McLean s'apprête à raccrocher, mais qu'il a encore une trentaine de secondes devant lui avant de conclure la conversation, il me parle comme un homme très raisonnable et certainement conscient que je suis folle à lier. Eh bien, je ne suis même pas fichue d'en profiter pour me raccrocher aux nombreuses cordes qu'il me tend, je plonge dans le précipice !

— Vous savez, mademoiselle Wilkinson, il vous faudrait des heures pour venir jusque chez moi en partant de Londres. Si vous changez d'avis, je ne m'en formaliserai pas. Comme je vous ai déjà dit, je n'ai pas de connexion à Internet, mais je trouverai bien quelqu'un ici qui pourrait vous adresser des photos par mail. Cela vous donnerait déjà un bon aperçu.

— Quel est le nom de votre village, déjà ?

— Latheronwheel, c'est sur la côte au sud de Thurso.

— Comme ça se prononce ?

— Oui, voulez-vous que je vous l'épelle ?

— Ce ne sera pas nécessaire, je trouverai, monsieur McLean.

— Écoutez, prenez tout votre temps, ce n'est pas urgent. J'entasserai toutes ces choses dans un coin et je parviendrai bien à survivre en attendant votre visite.

— Votre numéro s'est affiché, je vais le noter. Je vous préviendrai lorsque je pourrai venir.

— Comme vous voudrez... Vous pourrez aussi me joindre pour me dire que vous n'aurez finalement pas le temps.

— On verra bien... Je ne pense pas... Merci, monsieur McLean, cette journée sera d'ores et déjà une bonne journée grâce à vous. Je n'avais pas ri comme cela depuis des années.

— Moi non plus. Je pense même que je n'avais jamais ri de la sorte. Au revoir, mademoiselle Wilkinson. Si vous ne me rappelez jamais, je ne vous relancerai pas, soyez sans crainte. Ce n'est pas mon genre.

— Pourquoi devrais-je m'inquiéter de quelqu'un qui m'a offert un si bon moment ?

— Il faut toujours être prudent avec les gens que l'on ne connaît pas. Je vous souhaite une bonne journée.

— Bonne journée, à bientôt !

— A bientôt peut-être.

Il faudrait que je m'occupe du guéridon. Il le faudrait vraiment, je ne peux pas passer le reste de ma vie à sourire bêtement, c'est le rôle d'Estéban, pas le mien.

Chapitre 3

La vue sur Londres du restaurant Rhodes est absolument fantastique. Je suis assise à côté de Philip et face à nous, Gary Joyner-Smith et son épouse esthéticienne, Tamara, forment un couple d'une élégance rare. Les deux avocats viennent de se mettre d'accord pour collaborer sur une opération financière d'une envergure faramineuse pour le compte d'une compagnie internationale. Nous levons un toast pour célébrer ce qui va probablement passionner Philip et Gary pendant les six prochains mois. À travers ma flûte de Champagne, je savoure l'expression de pur ravissement ne quittant plus le visage de mon amoureux. Moi-même, je suis gagnée par une douce euphorie, c'est si bon quand la personne qu'on aime accède à l'un de ses plus beaux rêves. Je connais trop bien Philip pour ne pas deviner qu'en cet instant, il se fiche complètement que son train de vie prenne bientôt une autre dimension. Le dossier sera très médiatisé et son nom circulera dans les médias ainsi que dans les milieux spécialisés. Ce n'est pourtant pas à cela qu'il lève sa flûte avec autant d'ardeur. Philip est comme un enfant qu'on vient de lâcher chez Hamleys, le plus célèbre des magasins de jouets au monde qui n'est qu'à deux cents yards de ma galerie. Son bonheur me bouleverse, je tiens tellement à lui. Discrètement, je pose une main sur sa cuisse et je presse son poignet. Il me sourit et m'adresse un clin d'œil si furtif que je suis la seule à le voir.

Tamara me sourit aussi et je décrypte aisément son expression. Je lui fais un petit signe de tête et nous commençons aussitôt à bavarder de choses et d'autres pour laisser nos hommes débattre tranquillement entre eux. Elle doit avoir un peu plus de cinquante ans et je la trouve superbe. Tamara me parle d'un voyage en Grèce qu'elle vient d'annuler en prévision des horaires démentés de son mari dans les prochains mois. Je l'observe et je me dis que j'aimerais avoir encore un charme aussi rayonnant dans vingt ans. Bien sûr, je serai toujours une petite brune et je n'aurai jamais sa longue silhouette élancée, mais j'ai toujours été consciente de l'effet que je produis sur les hommes.

Je ne suis pas ce genre de fille inconsciente de sa beauté. Je n'avais pas encore douze ans que je remarquais déjà que j'attirais beaucoup plus les garçons que mes autres copines de classe. En fait, quand je me regarde dans un miroir, je me trouve charmante, mais pas non plus une reine de beauté. Certains hommes, dont Philip, qui adore m'en parler pendant des heures, m'ont déjà témoigné ce que je leur inspire. Ils disent qu'ils me ressentent à la fois comme une petite poupée précieuse, un peu fragile, et une pile leur envoyant des rayons de pure sensualité. Je pense qu'au-delà de mon apparence, ma personnalité joue pour beaucoup dans leur perception. Je suis vive, je parle sans cesse et la plupart du temps, je le fais avec humour. Je ne baisse jamais les yeux en rougissant, même si on me balance une vanne bien croustillante ou un sous-entendu équivoque. J'ai confiance en moi, du moins j'ai confiance en l'image que je donne de moi. Mes cheveux forment une cascade épaisse et lisse descendant un peu plus bas que mes épaules. Je ne les attache jamais, j'aime trop cette sensation de les sentir bouger quand j'éclate de rire ou que je secoue la tête pour parler à tout le monde en même temps lors d'un déjeuner entre amis. Quand je ne connais pas quelqu'un, je vais facilement vers lui et après deux ou trois plaisanteries, les gens s'ouvrent facilement à moi.

Je ne suis pas en train de vous dresser un tableau flatteur de moi, je vous explique juste pourquoi on me trouve attirante malgré ma petite taille et mes épaules étroites. J'ai un regard étrange d'une couleur indéfinissable et un petit nez retroussé ainsi qu'une bouche relativement pulpeuse. Mon visage est plutôt rond, bien que mes cheveux en cachent la majeure partie. Philip me dit souvent que j'ai toujours l'air d'une coquine qui va vous faire une petite farce et qui s'en réjouit d'avance. Je suis réellement mutine, mais je ne fais pas exprès de le montrer.

J'ai aussi la chance d'avoir un corps bien proportionné. Je ne suis qu'un petit bout de femme, mais je n'ai rien à envier aux mannequins de mode pour ce qui est de mes hanches et de ma poitrine. Comme je suis souvent vêtue élégamment et avec beaucoup de féminité, les hommes se retournent souvent sur moi. Je ne suis pourtant pas aguicheuse pour deux sous. Au contraire, mon apparence n'est pas en relation avec ma timidité dès l'instant que je me retrouve sur le terrain des émotions. Avec moi, vous pourrez découvrir assez vite ce qu'est ma vie, mais vous n'aurez aucun accès à mes pensées intimes ou à mes émois.

Alors je suis une bombe dont la vie sentimentale et sexuelle est très conventionnelle. Mes blagues parfois potaches cachent mon romantisme chronique et des rêves pas encore tout à fait oubliés de petite fille pour de belles histoires d'amour. Les hommes me convoitent, je leur donne envie de passer tout un après-midi torride avec moi dans une chambre d'hôtel ou de m'épouser suivant leur tempérament. Pour ma part, je ne les vois que comme des êtres humains semblables à moi et avec qui je peux parler librement sans aucune arrière-pensée. Ma liberté de ton et mon absence de barrière parce que nous ne sommes pas du même sexe ne sont pas très courantes pour une femme, alors parfois, je les fascine.

Teal est mon exact opposé. Lui n'a jamais rêvé de vivre de grandes aventures avec une princesse. Il n'y a pas plus cartésien que lui et il ne s'emballe jamais comme moi à la moindre nouveauté. Et pourtant, il donne l'impression d'être un grand rêveur d'une douceur infinie. Je suis le feu incandescent d'un incendie qui embrase tout et il est le doux foyer d'une cheminée qui réchauffe doucement. J'aime beaucoup que nous soyons aussi différents. Avec mon frère, j'accède à des niveaux de réflexion qui ne comptent pas parmi mes automatismes. Nous avons le bonheur de nous ouvrir nos horizons réciproques par un autre regard et d'autres analyses. Je suis consciente que cette incroyable chance est précieuse. D'une certaine façon, Teal est le seul homme de ma vie. Je ne parle pas de ma vie amoureuse, bien sûr, j'évoque celle de la confiance absolue et du relâchement total.

Demain, il doit passer à la galerie pour me montrer la dernière série de clichés qu'il a pris en arpentant les rues de Londres. Teal est un artiste dont l'art est la photographie. Contrairement à moi qui aie cravaché pour faire de ma galerie ce qu'elle est aujourd'hui, son succès et sa notoriété ont été immédiats. Un jour, il a montré ses photos à un galeriste et un mois plus tard, il était déjà une pointure dans son domaine et les magazines s'arrachaient ses services. Sa spécialité est de capter les regards. Ses photos sont bouleversantes parce qu'elles expriment des émotions très fortes, la sérénité, l'angoisse, l'urgence ou juste une petite satisfaction intense. Il photographie des anonymes ou de grandes stars avec ce don d'en faire des gens vrais qui vivent un moment spécial dont vous êtes le spectateur par surprise, comme si une intimité intérieure vous était soudain offerte. Son don est inexplicable, Teal ne sait pas le décrire, mais ses photos se vendent désormais pour des sommes astronomiques. Je suis incroyablement fière de mon petit frère. Si je me laissais aller, je parlerais de lui pendant des heures.

Nous sommes jumeaux, mais je suis sa grande sœur et il est mon petit frère, cela a toujours été comme ça. Teal est pourtant né le premier et il mesure une tête et demie de plus que moi. Je pense que nous nous considérons ainsi parce que je suis une fonceuse qui l'a souvent bousculé. Ou bien parce qu'il n'a jamais perdu son côté petit garçon qui quémande toujours l'affection de sa frangine.

Tamara vient de me dire quelque chose et je sens qu'elle attend une réponse. Je suis incapable de lui fournir, je ne l'écoutais plus. Ce moment de flottement me ramène soudain à ce qui s'est passé ce matin au téléphone avec McLean. Ce n'est pas la première fois de la journée que j'y repense et mon impression ne varie pas bien qu'elle n'ait aucun fondement légitime. Je n'ai jamais vu ce type et je ne sais que très peu de choses de lui, mais pendant plusieurs minutes, je me suis sentie très proche de lui. J'ai du mal à mettre des mots sur ce ressenti déplacé. Peut-être que c'est sa voix grave et chaude à la fois qui a fait vibrer une corde plus sensible que les autres dans mon inconscient. Je me sens intriguée, avide de faire de sa connaissance et en même temps, inquiète de sentir en moi des choses que je ne comprends pas et que je ne m'explique pas. Demain, j'en parlerai à Teal, il est plus fort que moi pour analyser tout ce qui est du domaine de l'irrationnel.

Concentre-toi, Sienna. Raccroche-toi aux branches, Tamara pourrait devenir bientôt une amie avec nos hommes qui ne vont bientôt plus se quitter d'une semelle pendant des mois. Elle est comme toi, celui qui l'accompagne est brillant et il a un charme magnétique. Elle le regarde comme toi, avec les yeux de l'amour et de l'admiration.

C'est justement Gary Joyner-Smith qui vient à mon secours en me souriant avant de me poser quelques questions sur ma galerie de Regent Street dont il me dit avoir entendu beaucoup parler. Je lui réponds volontiers et Tamara oublie que pendant quelques instants, j'ai eu la tête de bécasse qui se torturait pour essayer désespérément de se rappeler au moins d'un mot de sa dernière phrase.

La conversation s'engage et nous bavardons maintenant à quatre voix. Nous sommes attablés dans un restaurant très select au vingt-quatrième étage d'une tour. Je me perds dans la contemplation de ma ville que des myriades de lumières font scintiller. Je connais très bien le propriétaire des lieux, un chef étoilé comptant parmi ma clientèle. Certains des éléments du décor de cette vaste salle circulaire proviennent de ma galerie. En buvant une gorgée de vin français, j'ai une courte pensée pour Estéban dont le salaire mensuel ne couvrirait même pas l'addition de ce dîner. J'éprouve une pointe de culpabilité envers mon cousin, mais je la réprime. D'autres pensées me viennent, mais je ne veux plus ressasser chaque intonation de la voix de McLean. Une remarque de Joyner-Smith me crispe comme une biscotte oubliée dans un grille-pain depuis deux ans. C'est juste la quatre ou cinq millième fois que je l'entends depuis ma naissance.

— Vous avez un prénom très original, Sienna. Sa sonorité est très plaisante, mais je ne l'avais encore jamais entendue.

Ben si, pauvre tâche, il y a aussi Sienna Miller, l'actrice américaine. Tu ne vas jamais au cinéma ou quoi ?

— Merci du compliment, c'est gentil.

— Qu'est-ce qui a inspiré vos parents pour vous choisir ce prénom ? C'était une superbe idée, il vous va très bien, insiste l'avocat.

Rien, c'étaient simplement deux tarés qui avait pris trop de coke le jour de notre naissance à Teal et moi.

— Une histoire de couleur, rien d'important. Cela ne vaudrait pas la peine d'en parler.

— Mais si, au contraire ! Ce prénom est tellement rare.

Pauvre connard, je vais t'arracher tous les poils de ta jolie moustache avec une pince à épiler si tu continues à m'emmerder.

— C'était en rapport avec la Terre de Sienne.

— Ah, je vois... Original, vraiment...

Oui, c'est ça, arrête de faire semblant de t'extasier et plains-moi, plutôt. Tu oserais si tu avais juste un peu plus de couilles !

Philip sait combien je déteste qu'on m'évoque mon prénom. Il détourne habilement la conversation en se lançant sur la dernière pièce de théâtre que nous sommes allés voir samedi dernier. Pendant qu'il se perd en adjectifs dithyrambiques sur la performance de Candice Lloyd, une vieille actrice brillante, ma saleté d'esprit se fait de nouveau la malle. Il va falloir que je lui achète une laisse, ça devient décidément chronique. Quel âge peut bien avoir ce McLean ? Sa voix était celle d'un homme mûr, mais sa fantaisie et son humour témoignaient une certaine jeunesse d'esprit. Mon Dieu, et si c'était un vieux chauve suintant comme un foie gras de cochon ? Non, ce n'est pas possible. Il flottait comme un parfum de mystère, même pendant ses silences. Ton intuition ne t'a jamais trompée, Sienna, chaque fois que tu t'y es fiée, tu as toujours eu une belle surprise. Ça tombe, les meubles de la maison de ce type assureront deux siècles d'un coup de cadeaux de Noël pour May. Non, cela impliquerait qu'ils vaudraient plus que tous les bijoux de la princesse Kate.

— Je cherche en ce moment du mobilier pour réaménager mon bureau, Sienna. Je suis lassé du style

moderne et j'aimerais une ambiance plus... disons plus luxueuse. Quelque chose qui ferait plus traditionnel tout en faisant sentir à mes clients qu'ils sont dans le Saint des Saints. Voyez-vous ce que je veux dire ?

— Très bien, Gary, en effet. Il faudra que vous passiez à la galerie avec Tamara, j'ai déjà quelques petites idées pour donner de la réalité à vos envies.

Je parle de meubles, crétin, pas de mes fesses, ne me regarde pas comme si tu venais d'apprendre que je tourne dans des films pornos.

— Soyez très prudent, Gary, Sienna est redoutable lorsqu'on franchit la porte de sa galerie. En plus de votre bureau, ce pourrait être tout le décor de votre appartement qui soit revisité de fond en comble si vous n'y prenez garde.

Merci Philip ! Dis-lui aussi que mon mignon petit cul n'appartient qu'à toi et s'il ne pige pas, fais-lui la peau en sortant. Tu le coinceras sur les docks de la Tamise cette nuit et t'auras ce beau contrat pour toi tout seul.

— J'adore mon métier, Gary. J'en parle avec tellement de passion à mes clients que je parviens de temps à autre à en convertir quelques-uns au bon goût.

— Je n'en doute pas, Sienna, intervient Tamara, vous êtes aussi jolie qu'intelligente, je suis ravie de faire votre connaissance.

Ne me souris pas comme ça, je viens juste de faire poliment comprendre à ton gus qu'il a certainement des goûts de chiotte.

— Mon charme et mon esprit sont loin d'égaliser votre perfection, Tamara.

Je paye ce que je dois à Laureen, la baby-sitter de May. Je lui donne même un ou deux billets de trop parce que je l'apprécie malgré ses cheveux jaunes et son look gothique. Avec elle, je sais que ma fille a été chouchoutée. Laureen fume des pétards, mais elle est raide dingue de ma petite blondinette. Enfin, *petite*, c'est juste une façon de parler. À ce rythme-là, dans moins de six ans, il faudra que je me dresse sur la pointe des pieds pour l'embrasser. C'est amusant que la fille d'une Anglo-Espagnole et d'un Irlandais soit bien partie pour avoir une tête de Suédoise quand elle deviendra adolescente.

Pendant que Philip prend une douche, je m'assois sans faire de bruit sur le rebord du petit lit de May. Je remonte un peu sa couette et je ne résiste pas à la tentation de dégager une mèche blonde de son front pour mieux contempler son visage. À part son nez retroussé et ses lèvres, personne ne pourrait deviner que je lui ai donné le jour. Je me souviens de la jeune femme que j'étais avant de tomber enceinte. Les enfants et la maternité étaient pour moi des notions aussi abstraites que la courbe de croissance du royaume ou le rôle de la chlorophylle pour mon azalée en pot. J'en avais vaguement entendu parler, mais je n'étais pas concernée. Ma seule relation avec les bébés était de pester contre ces mamans qui se croient obligées d'encombrer les allées des boutiques avec leurs fichues poussettes larges comme des camions. Et puis, May est entrée dans mon ventre et dans ma vie. Elle est la plus belle de toutes mes rencontres, la plus mystérieuse et la plus folle, mais aussi celle qui me comble le plus. J'ignorais que j'avais cet immense amour maternel en moi. Mon expérience personnelle ne m'avait pas vraiment incitée à me demander ce qu'un enfant pourrait m'apporter. D'ailleurs, c'est bien simple, je n'en voulais pas et je le claironnais de temps à autre. Moi, Sienna Wilkinson, en train de changer des couches ou d'applaudir comme une andouille à la fête annuelle de l'école maternelle ? N'importe quoi ! Pas le temps, pas l'envie et pas le projet, même à très long terme, ne m'en reparlez plus jamais, les copines !

Je me penche pour embrasser May sur le front et bien que je ne veuille surtout pas la réveiller, je suis émue aux larmes de sentir son petit corps contre le mien. Je sais déjà que demain matin, cette petite ingrate adorée me réveillera en sautant sur mon lit. Elle se glissera entre Philip et moi malgré nos protestations et mon amoureux ne mettra pas deux minutes pour l'arracher à moi et la serrer contre lui. May jouera avec lui et ce grand avocat très digne rugira comme un tigre pour la faire rire. Peut-être même

qu'il lui fera faire un tour de cheval sur le parquet de la chambre, ça leur arrive. Je les regarderai avec une double émotion. D'une part, May aura son petit air concentré de cavalière émérite concourant au concours annuel d'Epson* (*célèbre concours hippique anglais très mondain) et d'autre part, le pantalon de pyjama un peu baissé et révélant la naissance des fesses de Philip me donnera des idées coquines. Et pour finir, je serai en retard à la galerie parce que prendre mon petit déjeuner avec May est un des moments forts que je ne raterais pour rien au monde. Et aussi parce que je ne suis pas le genre d'amoureuse à me contenter d'un rapide aperçu du postérieur de mon homme.

Les paupières de May s'agitent, elle est dans une phase de sommeil profond et elle rêve sûrement. J'essaie d'imaginer ce que son jeune esprit peut concevoir. Cela me renvoie à ma petite enfance et à mes propres rêves. Je m'inventais bien sûr un beau compagnon solide qui m'aimerait pour toute la vie. Un bel homme fort et dont la présence me rassurerait. Mon frère se moquait de moi lorsque je lui évoqué mon prince charmant parce qu'il disait que je lui décrivais plutôt un bucheron. En réalité, je voulais surtout déjà devenir quelqu'un qui ait beaucoup d'importance. Je voulais que lorsque j'arriverai dans la cuisine, tout le monde m'écoute. J'imaginai un papa qui aurait aidé une maman à préparer le repas. Une maman qui m'aurait prise dans ses bras et m'aurait fait asseoir sur ses genoux. Il y avait forcément Teal dans mes songes d'enfant. Je ne pense pas avoir rêvé une nuit que je n'avais plus de bras ou de jambes, par exemple. Mes espoirs faisaient peut-être déjà de moi ce que je suis devenue, une fille pleine d'émotivité, mais forte comme un homme. Pourvu que May ait le bonheur d'accomplir ses propres rêves !

Je suis une maman indigne. Je me contrefiche de l'éducation de ma fille. Je ne lui enseigne pas à dire merci et bonjour. Je ne lui apprends qu'à aimer. Je ne lui apprends pas non plus à toujours mériter ce qu'elle reçoit. Et pourtant, on dirait souvent une petite fille modèle. Elle n'est pas capricieuse et elle a déjà le sens inné de bien se comporter devant les adultes s'ils ne passent pas leur temps à s'extasier devant elle. Elle les appelle monsieur ou madame et elle ne se jette pas à leur cou pour se faire câliner. Cette nuit, je me redis pour la trois milliardième fois que j'ai tort de la gâter autant. Un jour ou l'autre, je regretterai de l'avoir pourrie. Et pourtant, je me souviens comment May a réagi le mois dernier quand Amazon ne m'avait pas livré son cadeau d'anniversaire à temps. J'étais effondrée !

— *Je suis tellement désolée, ma chérie.*

— *Ce n'est pas grave, maman. Tu crois que le postier est malade ?*

— *Non, je ne pense pas. C'est certainement le fabricant qui a cafouillé.*

— *J'espère que Teddy n'a pas de problème, il est gentil.*

Alors bien sûr que c'est une erreur de couvrir May d'autant d'affection et de petits cadeaux. Et en même temps, vous en connaissez beaucoup des petites filles qui pensent d'abord à un jeune facteur qu'elle fait tourner en bourrique plutôt qu'à sa tablette de jeux qu'elle attendait pourtant avec impatience ? Moi, je n'en ai jamais rencontré qu'un seul enfant comme ça : mon propre frère. Et j'aime beaucoup l'adulte qu'il est devenu.

Je referme tout doucement la porte de la chambre. May n'a jamais exigé qu'elle reste ouverte ou que je lui laisse une petite lampe allumée, elle n'est pas craintive. Comme quoi elle tient quand même un peu de moi. Je vais dans la salle de bain et je me déshabille pendant que Philip s'essuie en sortant de la douche. Il passe de plus en plus souvent la nuit chez moi ces dernières semaines. Cela ne me dérange pas, c'est même le contraire, j'apprécie sa présence. Depuis que nous avons décidé de nous marier, je ne m'inquiète plus pour l'avenir de notre couple. Avant, je me rongais mentalement les ongles en guettant le moindre signe de lassitude sur son visage. Il me paraissait inévitable qu'une perle pareille finisse par trouver mieux que moi. Il me rassure souvent en m'expliquant qu'il est banal alors que je suis divine.

Je me rappelle le ravissement dans son regard quand un soir, lors d'un dîner en tête à tête, je lui ai dit sur une impulsion qu'il était le premier homme dans ma vie à me donner envie de me marier. Il était flatté, mais il ne me prenait pas au sérieux, il pensait que c'était juste une façon de me montrer gentille avec lui. Un peu pour jouer, nous avons commencé à délirer sur des tas de détails de la vie d'un couple marié. Des

choses sans importance comme la dimension des placards pour contenir le cumul de nos vêtements et d'autres, plus essentielles comme la manière de concevoir une soirée idéale après dix ans de vie commune. Je me suis laissée entraîner dans cette conversation romantique sans vraiment lui accorder de gravité. Je ne testais pas Philip et je crois que lui non plus ne me passait pas au crash-test. On bavardait juste comme deux adultes amoureux bien dans leur peau et dans leur relation.

Mon père n'avait pas que des théories géniales, mais je l'ai entendu aborder un jour l'une d'elles que je n'ai jamais oubliée. Harry disait qu'un couple n'était pas composé de deux individus, mais de trois en réalité. Cette idée semble tellement fumeuse qu'elle donne envie de rire. On imagine un amant dans le placard de l'épouse ou une secrétaire agenouillée sous le bureau du mari. Pour ma part, je ne ris pas du tout et même si je déteste le reconnaître, Harry Wilkinson avait très bien analysé ce qu'est réellement un couple. Il disait qu'il y avait évidemment un homme et une femme qui le formaient. Il enchaînait en affirmant légitimement que pour qu'un couple dure longtemps en fonctionnant bien, il fallait que chacun des deux soit heureux et équilibré. Bon, à ce stade, mon père pérorait une fois de plus sur des évidences et vous n'aviez qu'une envie, c'était qu'il retourne à sa machine à écrire et que vous puissiez enfin continuer de regarder votre feuilleton télévisé. Vous vous leviez déjà pour vous barrer qu'une autre phrase d'Harry vous intriguait assez pour vous raire rasseoir. Il poursuivait comme s'il n'avait même pas remarqué que vous étiez encore là. Il disait que le bien-être de chacun des deux était effectivement capital, mais cela ne garantissait pourtant pas que le couple perdure. Pour lui, même si l'homme et la femme se sentaient parfaitement épanouis, on ne pouvait toujours pas exclure une séparation à terme. Pour que le mot divorce ne soit jamais prononcé par l'un ou l'autre des deux époux, il fallait avant tout que le troisième individu de chaque couple soit tout aussi épanoui que chacun d'entre eux. Pour mon père, l'homme et la femme formaient cette troisième personne. Elle n'avait pas d'existence réelle ou matérielle, mais à chaque fois qu'ils étaient ensemble, elle sortait du néant et c'était elle le couple, en fait. L'homme + la femme et non l'homme et la femme près l'un de l'autre. C'est tiré par les cheveux, n'est-ce pas ? Oui, je sais, mon père était un intello !

Il n'empêche que ce soir-là, plus j'écoutais Philip et plus je me découvrais moi-même, plus j'acquerrais la certitude absolue que cette fichue troisième personne pourrait devenir un sacré beau couple qui dure. J'ai hésité un peu, mais pas très longtemps finalement. J'ai rivé mes yeux dans ceux de Philip et je lui ai dit : *tout ça, tout ce qu'on vient de se dire, je le veux pour moi et je ne le veux qu'avec toi, demande-moi en mariage, mon amour.*

Vous savez, Philip n'est pas un mec comme on voit dans les publicités des magazines. Il n'a pas un corps d'athlète et il ne fait pas chavirer le cœur des filles en clignant simplement des yeux. Je lui trouve beaucoup de charme, certaines de mes copines aussi, mais vous pourriez très bien dîner à une table voisine en l'oubliant dès que vous ressortez du restaurant.

Philip est comme l'appartement de vos bons amis. Vous entrez chez eux et vous vous dites que la déco est sympa, mais que ce n'est pas celle que vous auriez choisie. Aucun objet, aucun meuble, aucune couleur ne sont ceux que vous préférez. Et puis la soirée avance et petit à petit, vous vous surprenez à vous sentir drôlement bien chez vos potes. C'est confortable, c'est douillet et les heures défilent sans que vous ayez envie de rentrer. Quelques jours plus tard, vous êtes de nouveau invitée et bien que vous ne sachiez pas trop pourquoi, vous êtes super contente de retourner chez eux. Cette deuxième soirée est encore mieux que la première. Il n'est pas mal du tout ce tableau, finalement. Et le canapé est si moelleux que vous ne seriez pas contre l'idée d'y passer la nuit à refaire le monde avec vos amis. Les mois passent et parfois, vous vous demandez si vos potes ne commencent pas à s'imaginer que vous êtes une pique-assiette ou un pot de colle. C'est plus fort que vous, vous leur cassez les pieds, mais vous adorez être chez eux. Et d'ailleurs, qu'est-ce que c'est devenu chiant de devoir rentrer chez vous !

Philip est une spirale infernale qui vous attire à lui sans que vous en soyez vraiment consciente. Son magnétisme est réel, mais il demande un peu de temps et d'investissement personnel pour que vous y

deveniez sensible. Il sait me rassurer, il est présent et discret à la fois. Si j'ai envie de parler, j'obtiens toute son attention. Si je suis songeuse ou boudeuse, il attend que je me déride et il ne fait pas de bruit. Il joue avec May pendant que je tournicote dans ma tête des choses ridicules qui deviendraient pourtant capitales pour lui si je lui confiais. Moi-même, je ressens aussi le besoin de le soutenir, de lui plaire ou de l'écouter. Il ne m'ennuie jamais. J'aime la finesse de son humour et sa conversation toujours très cultivée, mais j'aime aussi ses doutes, qu'ils soient fondamentaux ou injustifiés. Je ne suis pas une grande spécialiste de la question, mais je suis certaine que c'est cela l'amour, le vrai, celui qui s'inscrit dans la profondeur et dans le temps.

Aussi quand Philip m'a demandé de l'épouser vers la fin de ce dîner, j'ai lâché les rênes de la Sienna Wilkinson en mode *folle de joie*. Je me suis levée et j'ai fait l'avion en tournant sur moi-même tout en me fichant complètement des regards estomaqués sur moi. Je riais et je planais même un peu. J'aurais adoré que ma toupie soit parvenue à me soulever du sol comme si cela avait été dans un film. Ensuite, j'ai applaudi comme une adolescente et j'ai crié à tue-tête une série de oui enthousiastes. Je me suis assise sur ses genoux et j'ai braillé à la grand-mère deux tables plus loin qui me regardait avec l'amorce d'un sourire : *je vais épouser ce beau jeune homme, madame !* Si la vieille dame a eu les larmes aux yeux, je suis restée la seule à avoir applaudi, le resto était trop guindé. Plus tard, Philip m'a souvent dit que le large et approbateur sourire collectif de tous les autres clients était l'un de ses meilleurs souvenirs. Il paraît même qu'un type aurait levé le pouce vers lui avec un clin d'œil particulièrement grivois. Moi, je ne l'ai pas vu ce bonhomme. Tant mieux, sinon je serais allée lui faire un bisou sur le front. Quand je suis heureuse, je suis toujours spontanée et franchement trop exubérante. Après, j'ai honte, mais c'est aussi pour cela qu'on m'aime. Enfin, j'espère !

Je m'apprête à entrer dans la cabine de douche à l'italienne avec des paillettes dans les yeux d'avoir repensé à ce bon moment et puis paf ! Je prends déjà une douche sur la tête alors que je suis encore sèche. Mon enthousiasme retombe d'un coup. Philip est derrière moi et il m'enlace en plaquant son torse encore humide contre mon dos nu. Sa voix est affectueuse, mais je le sens perturbé.

— Que se passe-t-il, Sienna ? J'ai bien vu pendant ce dîner avec Gary et Tamara que tu avais la tête ailleurs. Je te remercie d'avoir fait des efforts de concentration, mais je m'inquiète. Toi qui adores les fruits de mer, tu n'as même pas goûté ton morceau de homard. As-tu eu un problème à la galerie aujourd'hui ?

Non, non, mon amour, tout va bien. C'est juste que les vieilles légendes celtiques ne racontent pas de salades en définitive. Il y a vraiment des fantômes en Écosse. Tiens, d'ailleurs j'en ai justement eu un au téléphone ce matin pendant que tu essayais trois fois de me joindre...

— Aucun souci particulier, Philip... Je suis peut-être un peu trop préoccupée par la succession des Finnley de Northampton. Jamie m'a appelée pendant midi, tu sais. C'est à moi qu'il confie la vente de toutes les pièces de la collection de sa maman.

— Oh ! Mais c'est une merveilleuse nouvelle, mon amour ! Tu m'avais dit qu'elle contient des pièces uniques et que le Tout-Londres allait envahir la galerie pour se les arracher.

— C'est certain ! Et pas seulement les gens de Londres !

— Quelle belle journée pour nous deux, Sienna ! On a le vent en poupe, plus rien ne pourra nous arrêter ! Tu vas voir, on va conquérir le monde !

— Avant, je vais me laver, mais je compte sur toi pour commencer par tes conquêtes par celle de mon corps tout à l'heure dans le lit !

— Pourquoi attendre ? Je prendrais volontiers une autre douche, finalement. Il paraît que je pourrais y trouver un magnifique petit derrière !

— Ah bon ? Tu te contenterais d'un joli petit cul ! Toi, Philip Woodward, le futur plus grand avocat londonien, tu te jetteras à l'eau juste pour une paire de fesses !

— J'avoue que ce ne serait peut-être pas suffisant... Mais si en plus, la plus belle poitrine

d'Angleterre s'offrait aussi à mes mains concupiscentes ?

— Je te répondrai qu'une de ces mains en question est déjà posée sur cette paire de seins et que pour l'autre main, l'un de ses doigts est en train de sérieusement émoustiller une certaine personne.

— Hum... Quel genre de personnes ?

— Tu as un vrai coup de bol, c'est une femme !

— Ouf ! Une femme dans quel style ?

— Une fille qui pourrait rapidement se révéler très coquine si tu continuais de tortiller ton bassin contre ses fesses, Philip.

— Ah, tu vois bien qu'on en revient toujours à ton magnifique petit derrière, Sienna !

Je m'attarde beaucoup moins longtemps sous la douche que certains soirs et je ne prends même pas le temps de me sécher en sortant. Je ne sais pas ce que j'ai, mais j'ai les jambes qui tremblent tout d'un coup !

Saleté de fantôme, dégage ! Ce n'est pas le moment !

Teal me fait découvrir ses nouvelles photographies. Je suis estomaquée par la qualité de son travail et sa maîtrise de son art. Je m'étais déjà plusieurs fois fait la réflexion que mon petit frère était un artiste, mais cette fois je n'ai plus aucun doute. Le seul artiste de la famille n'est donc pas Harry comme tout le monde l'a toujours prétendu, c'est Teal Wilkinson. Bien sûr, je ne lui dis pas. Mon jumeau est trop pudique et il a du mal à surmonter les compliments qui le gênent toujours horriblement. À la place, je lui tiens la main et je l'embrasse sur la tempe lorsqu'une photo est encore plus magnifique que les autres. Il y a longtemps que je parle son langage et je le maîtrise bien, maintenant. Teal comprend le sens de mes petits gestes tendres. Il est content que je sois fière de lui.

Un couple entre dans la galerie et je suis obligée d'abandonner mon frère pour les recevoir. Pendant que je tente de convaincre ces gens que le mobilier de style victorien est magnifique, mais qu'il n'est plus *tendance* du tout, j'observe Teal du coin de l'œil. Sans surprise, Estéban a profité de mon absence pour le rejoindre dans mon bureau. À travers la baie vitrée de mon antre, je vois mon cousin se pencher par-dessus les clichés de Teal. Leurs lèvres bougent, mais je n'entends pas ce qu'ils se disent. La conversation a l'air animée, en tout cas. Je n'en suis pas surprise du tout et je suis persuadée qu'ils ne vont pas tarder à rire comme des baleines. Teal et Estéban s'apprécient beaucoup. D'ailleurs, si chaque visite de mon frère est une délicieuse friandise que je savoure en me délectant, c'est aussi l'occasion pour moi de découvrir un tout autre Estéban Gomez-Parra.

Je vous ai déjà dit que mon cousin était parfois un poids mort pour moi, mais que j'ai beaucoup d'affection pour lui. Estéban paraît plus jeune que ses vingt-deux ans. La plupart des gens lui en donnent quatre ou cinq de moins et quand on a cet âge-là, la différence de perception est énorme. Tout le monde s'aperçoit rapidement qu'il n'inventera jamais une seconde théorie de la relativité ou qu'il ne deviendra pas ministre, pas même des sports. C'est un beau garçon typiquement espagnol. Il est beaucoup plus brun que moi et encore plus mat. Ses traits sont fins et il dégage une impression de virilité latente nuancée d'une douceur dans la voix qui plaît énormément aux filles. Je ne compte plus ses conquêtes londoniennes depuis seize mois que je l'emploie. Elles l'attendent devant la vitrine avec les jambes flageolantes et les yeux pleins d'espoir. L'une d'elles, une certaine Samantha, que j'avais fait rentrer parce qu'il tombait des chats et des chiens* (expression imagée de la langue anglaise signifiant qu'il pleut beaucoup, NDT), m'avait laissé sous-entendre qu'Estéban était un amant exceptionnel. Je reconnais être moi-même sensible à son sex-appeal et cela ne m'avait pas étonnée qu'il soit doué pour donner du plaisir aux femmes, car il les aime plus que tout. On peut même dire qu'elles le passionnent.

Or, il se trouve que tout en haut de sa liste personnelle de ses femmes idéales, Estéban a couché le nom d'une certaine Sienna Wilkinson. Ne vous imaginez surtout pas un truc glauque, cela n'a rien de sexuel ni de sentimental. Estéban est un catholique pratiquant espagnol pour qui les liens de la famille sont sacrés et je partage la même conception. Il n'est donc pas amoureux de moi. Par contre, je le fascine et je peux même affirmer sans forfanterie que j'incarne une sorte de déesse mystique pour lui. Même quand je lui rappelle pour la centième fois que je préfère mon thé sans sucre ou que je hurle pour qu'il me débarrasse d'un carton parce que je suis garée en double file, il prend tout pour des paroles d'évangile. Je le vois dix à trente fois par jour comme dans une scène de film au ralenti en train d'inscrire mes paroles dans sa mémoire, probablement pour ses vieux jours, qu'en sais-je ?

C'est très plaisant d'avoir près de soi un garçon qui vous vénère, surtout quand on sait qu'il n'y aura jamais d'équivoque. Cependant, c'est aussi assez fatigant, comme je vous l'ai déjà longuement décrit dans un chapitre précédent.

Avec Teal, Estéban redevient lui-même. Il n'est pas tout à coup plus malin, mais il n'écarquille plus les yeux en implorant silencieusement Sainte Sienna. Curieusement, Teal l'apprécie pour une raison vraiment étrange. Figurez-vous que régulièrement, Estéban trouve l'expression incroyablement juste qui sert ensuite de nom aux photos de mon frère. D'après mon frère, mon assistant aurait la qualité rare de décrypter le langage des émotions. Je reste assez dubitative, mais j'ai confiance en Teal. Personnellement, j'estime que sa meilleure qualité est d'être un excellent conducteur du Ford Transit avec lequel nous déplaçons nos articles.

Vous vous dites peut-être que je parle beaucoup de mon cousin. Vous avez sans doute raison, mais il est la personne avec qui je passe le plus de temps. Je le vois plus que ma propre fille, mon frère, ma mère ou même Philip. Chaque jour, du lundi au samedi, je suis avec lui de dix heures du matin à sept ou huit heures du soir. On déjeune chaque midi ensemble et le dimanche, il n'est pas rare qu'il me téléphone deux ou trois fois pour me demander mon avis sur des choses dont pourtant, je me contrefous. Aussi, je vous demande de me pardonner de tant l'évoquer.

J'en reviens à Teal que j'ai enfin pu rejoindre dans mon bureau après avoir vendu un lit d'époque à mon couple de clients. Cela fait un moment que nous bavardons et depuis une dizaine de minutes, mon petit frère a enfourché son sujet préféré, c'est-à-dire moi, Sienna. Avec tact, il me pousse à me livrer et bien entendu, je ne demande que ça.

Teal m'observe par-dessus la monture de ses lunettes et il dodeline la tête.

— Là, frangine, c'est un domaine dans lequel je ne pourrai pas trop t'aider. Tu me parlerais d'un regard, ce serait sûrement dans mes cordes, mais une voix...

— C'est vraiment bizarre, ne trouves-tu pas ?

— Étrange, en effet... Cet homme ne t'a vraiment parlé que de vieux meubles ? Il a peut-être évoqué une phrase ou même juste un mot qui t'aurait intriguée.

— Non, rien d'autre qu'une maison pleine d'objets de valeur qu'il était incapable de me décrire. Je ne comprends vraiment pas pourquoi je ressens cette impression d'être passée à côté de quelque chose de très important.

— Peut-être que c'est juste son timbre de voix, grande sœur.

— Sa voix était vraiment sensuelle et elle m'a troublée, je le reconnais. Et puis aussi son humour un peu détaché et cet incroyable fou rire que nous avons partagé. Je me sentais bien en parlant avec lui.

— Es-tu seulement consciente de la façon dont tu m'évoques ce McLean, Sienna ?

— Que veux-tu dire ?

— Tu aurais eu un coup de foudre pour un mec croisé dans un pub, je pense que tu m'en parlerais de la même façon. Depuis hier, tu penses beaucoup à cet homme, n'est-ce pas ?

— Pff... C'est l'horreur... Même cette nuit en faisant un câlin avec Philip, je souriais encore... Heureusement que mon homme préfère faire l'amour dans le noir, mon sourire figé devait être très niais !

— Cela se passe-t-il toujours aussi bien au lit avec Philip ?

— Oui, c'est génial ! Il manque un peu d'imagination, mais je ne m'en lasse pas. Pourquoi ?

— J'essaie juste de comprendre pourquoi un inconnu dont tu n'as jamais vu le visage peut te fasciner autant. Si ton couple fonctionne aussi au plumard, je ne vois guère d'explications tangibles... À part un sort vaudou ou une malédiction maya, bien sûr.

— Je sais, c'est irrationnel, petit frère... Crois-tu que je commette une erreur de me marier avec Philip ? Si j'étais aussi comblée que je le pensais, une voix n'aurait pas suffi pour m'émouvoir autant.

— Je ne suis pas dans ta tête, Sienna, c'est ta vie intime.

— Ne te débine pas, Teal ! Tu sais tout de ma vie, aussi bien pour la galerie que pour Philip ! Et moi, je sais tout de la tienne. Tiens, je sais même que Mary adore que vous fassiez l'amour en cachette

dans des endroits publics ! Tu en connais des trucs plus intimes, toi ?

— Parle moins fort, cela ne regarde pas ton disciple madrilène !

— Alors, réponds-moi, frangin !

— Je pense énormément de bien de Philip, tu le sais. Il est un amour avec toi et avec May. Il a une bonne situation et dans sa tête, tout est bien rangé là où il faut. Je ne lui vois aucun défaut, vraiment !

— Mais ?

— Mais rien, Sienna, c'est un type formidable, c'est tout. Ce n'est pas vraiment le genre d'homme dont tu rêvais, mais si tu tiens vraiment à l'épouser, il fera un excellent mari.

— C'est ce que je me dis, mais Maman le croyait aussi quand elle a rencontré Harry !

— Et elle avait raison puisqu'il l'a rendue heureuse.

— Oui, je sais... Mais quand même, elle s'appelle Esperanza, pas Hope* ! Même son prénom espagnol, il a fallu qu'elle y renonce. Si c'est ça que tu appelles un mariage heureux ! (*en espagnol, Esperanza signifie espoir qui se dit hope en anglais, NDT)

— Un mariage heureux, c'est d'être comblé par la personne avec qui l'on vit, Sienna. Et maman se sentait très bien avec papa, même s'il l'a obligée à devenir une Anglaise jusqu'au bout des ongles. Ne te sens-tu plus aussi bien avec Philip ?

— Si, c'est même de mieux en mieux.

— Alors, tout va bien, grande sœur !

— Tu as raison, Teal ! Il faut que j'oublie cet appel d'un inconnu. Je n'irai jamais le voir et puis c'est tout ! De toute façon, McLean m'a dit qu'il me foutra la paix si je ne donne aucune suite.

— Et tu l'as cru...

— Ben oui, évidemment ! Pourquoi ne le croirais-je pas ?

— Comme ça... Je remarque juste qu'il t'a troublée, qu'il te fascine et que tu lui fais déjà entièrement confiance, Sienna. À ta place, j'irai jusque dans ce coin perdu du royaume.

— Tu es fou, Teal ! C'est loin !

— Tu es bien allée déjà cinq ou six fois à Northampton pour les meubles des Finnley.

— Il n'y a qu'une heure et demie de route pour Northampton, pas trois jours aller-retour !

— Oui... et par deux fois, tu as dormi sur place à l'hôtel pour avoir le temps de tout voir. Tu peux te permettre de quitter la galerie pendant quelques jours, Sienna. Le monde ne s'arrêterait pas de tourner et maman ou moi nous occuperions de May, cela me ferait très plaisir d'avoir ma nièce rien qu'à moi pendant trois jours.

— Tu es gentil, Teal, mais c'est hors de question ! Il faut que je me ressaisisse, je vais bientôt me marier avec un homme que j'aime, j'ai passé l'âge des émois de gamine. Surtout pour quelqu'un qui est peut-être un nain édenté ou un vicelard, va savoir !

— La patronne de la galerie Wilkinson, c'est Sienna Wilkinson, tu feras comme tu voudras. Tu es aussi la patronne de ta vie, je te dis juste ce que j'en pense. Quand une personne prend de l'ampleur au point qu'en faisant l'amour à ton compagnon, tu penses encore à elle, je dis juste que ça vaudrait le coup de crever l'abcès pour pouvoir passer à autre chose.

— Je...

— N'argumente plus, Sienna, il n'y a rien dont tu devrais me convaincre. J'ai confiance en toi, je suis avec toi, tout le temps, et cela quoi que tu décides ou fasses. Tu pourrais plaquer Philip pour un clochard junkie que je t'aimerais toujours autant.

— Je ne ferai jamais une connerie pareille !

— C'est théorique, détends-toi, grande sœur. Tu es nouée comme un ruban autour d'un paquet-cadeau. Viendras-tu avec Mary et moi chez maman dimanche midi ?

— Je n'aurai pas le temps. Avec Philip, nous courrons un semi-marathon dans le quartier de Chelsea. Le temps de nous doucher et de revenir dans le centre, vous aurez déjà fini de déjeuner.

- C'est dommage. Maman habite à deux pas, mais tu ne vas presque plus jamais la voir.
- Est-ce un reproche, Teal ?
- Oui, Sienna. En ce moment même, je te passe un énorme savon et j'espère bien parvenir à te convaincre que maman a besoin de toi ainsi que de May.
- Je vais faire des efforts, c'est promis !
- Je suivrai cette affaire de très près, Sienna. Je serai ton Sherlock Holmes personnel. Si tu ne tiens pas ta promesse, tu seras privée de ton petit frère pendant toute une semaine.
- Tout de suite les grands moyens ! J'irai voir maman ce soir avant de rentrer. Tu es content ?
- Oui, très... Si cette visite te fait plaisir aussi ! Il est temps que tu tournes la page, Sienna, papa est mort depuis de nombreuses années.
- Je n'ai aucun problème avec Harry, qu'inventes-tu encore, Teal ?
- Ne rouvrons pas ce vieux débat, nous l'avons déjà rabâché mille fois. Je te dis juste avec beaucoup d'affection et de tendresse que je serais encore plus heureux d'être ton jumeau si tu allais mieux. Je vais te laisser, il faut que je passe chez mon éditeur. Cela faisait une semaine que je cherchais en vain, mais Estéban a trouvé un titre pour cette nouvelle série de photos. Je n'ai plus de raison d'attendre.
- Ah bon ? Comment s'appellera-t-elle ?
- Je te le dirai ce soir chez maman, je n'ai vraiment plus le temps.
- T'es un monstre cruel, Teal Wilkinson !
- Je sais puisque je sors du même moule que toi. D'ici ce soir, tu auras peut-être enfin mis le doigt sur ce détail qui t'échappe avec ton Écossais. À tout à l'heure !
- Ce type n'est pas *mon* Écossais !
- Je te fais quand même un bisou, ma jumelle préférée...

Ce soir, je dîne avec ma mère comme je l'avais promis à Teal cet après-midi. Ma visite surprise lui fait certainement plaisir, mais elle le cache bien. Il n'y a qu'avec May que j'ai un aperçu de la maman tendre et câline que ma mère aurait pu être. Sans doute parce que ma fille est née bien après la mort de mon père et que n'ayant pas reçu d'instructions précises, Maman se permet de n'être qu'elle-même avec May. Teal a bien fait de me rappeler mon devoir. Je suis touchée de voir May parler avec ma mère, elles s'entendent bien toutes les deux. Ma fille vient de lui demander où est l'Espagne et Maman lui donne un petit cours de géographie que May n'assimile pas, cela va de soi. Ma mère ne se décourage pas et elle va chercher un atlas dans le bureau de mon père. Patiemment, elle explique à May où est Londres et à ma grande surprise, elle embarque la petite dans un voyage détaillé jusque Madrid. Elles passent par Paris, descendent plein sud jusqu'au Pays Basque en s'attardant sur des montagnes françaises, puis traversent l'Espagne jusqu'à la Castille.

Maman ne m'a jamais évoqué ni son pays ni sa vie d'autrefois à l'époque où elle était encore espagnole. Petite fille, j'ai posé beaucoup de questions, mais elle me répondait juste qu'il faisait chaud là-bas et que les gens dînent beaucoup plus tard qu'à Londres. Je n'ai jamais non plus été fascinée par mes racines. Je me sens une Anglaise à part entière, contrairement à mon jumeau qui revendique nos origines ibériques. C'est d'ailleurs amusant que de nous deux, ce soit moi qui ressemble le plus à Maman et donc à une latine. Comme pour absolument tout, c'est encore une nouvelle erreur de la nature dans la grande répartition de nos caractéristiques génétiques réciproques à Teal et moi. Souvent, les gens pensent que je suis Italienne. J'imagine qu'à leurs yeux, l'Italie est plus glamour que l'Espagne. Je les laisse parler un moment et puis je leur cloue le bec : je suis une Britannique, je suis née et je mourrai à Londres, point barre. Je suis brune et petite au lieu d'être une grande girafe avec les dents en avant, mais c'est comme ça et parlez-moi d'autre chose !

Ce n'est pas que je sois complexée de mes origines mixtes, c'est juste que je m'en fous complètement. Sans Estéban, je penserais au pays de Maman chaque quarante-deuxième jour du mois les années bissextiles. Là, depuis seize mois, je suis contrainte et forcée de m'en rappeler plus souvent à cause d'Estéban, mais je continue de m'en balancer à un point que vous n'imaginez même pas. C'est bien simple, j'ai plus d'affection pour les chapeaux de la reine Elizabeth que pour Madrid.

May chipote avec ses petits pois qu'elle fait rouler sur les rebords de son assiette pour en faire un petit train. Elle déteste les petits pois, mais une fois de plus, elle me surprend en ne le révélant pas à maman. Elle prétend qu'elle n'a plus faim et pour faire bonne mesure, elle ne finit pas non plus ses carottes alors qu'elle en raffole. Si ça continue, je vais penser que ma fille a déjà plus de tact que moi.

— Sienna ?

— Oui, maman ?

— Est-ce que la date de votre mariage est désormais fixée ?

— Non, pas encore, pourquoi ?

— Parce que j'ai eu le père de Philip au téléphone hier soir. Christian Woodward m'a posé la question et j'étais un peu gênée de ne pas pouvoir lui répondre.

— Je comprends... Je pense que ce sera pour l'été prochain. Probablement en août... Tu vois, cela nous laisse encore onze mois pour tout mettre au point.

— En fait, Sienna, ce n'est pas tellement parce que j'ignorais la date que j'étais perturbée, monsieur Woodward ne la connaissait pas plus que moi, après tout. C'est surtout par rapport à la religion que

je me suis sentie un peu embarrassée.

— La religion ? Quel est le rapport ? Je vais me marier, pas entrer dans un couvent !

— Eh bien... Bon, écoute, je vais t'expliquer, mais ne fais pas d'histoires avec Philip, ce serait terriblement gênant.

— Philip et moi nous fichons autant l'un que l'autre de la religion, Maman !

— Ah ! Et bien voilà ce que je voulais plus ou moins savoir ! N'en parlons plus, c'est arrangé.

— Attends, tu plaisantes ! Dis-moi tout, maintenant ! Allez, Maman, raconte ! Que voulait savoir Christian au juste ?

— Tant pis, c'est toi qui insistes. Eh bien, figure-toi que ton futur beau-père est très inquiet à l'idée que Philip et toi, vous pourriez vous unir dans une église catholique plutôt que dans un temple protestant. La famille Woodward est protestante et elle est très pratiquante, comme tu le sais déjà.

— Qu'il se rassure, on ne se mariera qu'à la synagogue ou chez les bouddhistes, maman !

— Es-tu sérieuse, Sienna ?

— Bien sûr que non, je plaisante. Nous nous marierons au temple. Enfin je suppose, nous n'en avons même pas parlé... En fait, je m'en fiche si tu veux tout savoir. Je tranquilliserai Christian la prochaine fois que je le verrai.

— Certainement... Toutefois, me permets-tu une question intime, Sienna ?

— Bien sûr, maman, que veux-tu savoir ?

— Es-tu catholique comme moi ou protestante comme ton père ? Avec ton frère, vous nous avez toujours accompagnés à l'église ou au temple quand vous étiez jeunes, mais cela fait très longtemps que nous n'en avons jamais reparlé, toi et moi. Je ne sais même pas de quelle confession tu es, Sienna.

— Effectivement, maman, cela fait très longtemps que nous n'avons pas abordé ce point.

Et pas seulement celui-là, ma petite maman d'amour. Je dirai que ça fait environ trente et un ans que nous n'avons pas eu de conversation intime, toi et moi.

— Peut-être préférerais-tu garder cela pour toi, Sienna ?

— Non, ce n'est pas un secret... Je suis antiquaire, maman ! Mes dieux sont des armoires Georges III de la fin du XVIII^e siècle ou des tables françaises Louis XV en marqueterie Boulle. Mon métier est ma seule religion, je n'ai pas de temps pour la spiritualité.

— Ta vie doit être bien triste, alors. Tu dois parfois te sentir très seule.

— Détrompe-toi, maman ! C'est une toute petite religion de rien du tout et pourtant, j'ai déjà un disciple ! Il est même de ta famille !

— Quand tu étais petite fille, tu avais déjà cette fantaisie en toi, Sienna. Tu ne prenais jamais rien au sérieux et même, tu tournais tout en dérision. Il était déjà impossible d'avoir une conversation construite avec toi. Ton père se désespérait de te voir toujours en train de rire. Il ne te le disait pas toujours, mais il n'était pas content quand tu ricanais, tu sais. J'espérais que cela te passerait en vieillissant, mais tu ne changes pas. Ton père était un très grand écrivain qui a gagné beaucoup d'argent. Ton frère devient lui aussi un artiste réputé et ses œuvres valent maintenant très cher, son avenir est assuré... Quand te décideras-tu à devenir sérieuse ? Tu as une très belle galerie et je sais que toi aussi, tu gagnes beaucoup d'argent. Cependant, ce n'est pas raisonnable que ta seule voiture soit une camionnette pleine de bric-à-brac poussiéreux et que tu te contentes encore d'être une marchande de meubles et de bibelots.

— J'ai peur de n'avoir aucune ambition, maman. Je dois être un peu bohème, probablement ne suis-je pas une artiste.

— Au moins, tu as réussi à faire une très jolie petite fille bien sage. C'est bien que May ait enfin un père. Je te le dis tant qu'elle joue dans le salon, je ne la trouvais pas aussi gentille avant que tu rencontres Philip. Ton futur mari est un très bon exemple pour elle.

— Oui, je suis contente pour May. Toutes les petites filles ont besoin d'un père qui prend soin d'elles, ce n'est pas à toi que je vais apprendre cela, n'est-ce pas, Maman ? Et puis aussi de l'amour et du soutien d'une mère... Ne t'en fais pas, je sais bien que je te déçois, j'y pense souvent, tu sais.

— Je serai toujours là pour toi, Sienna. Ton père y veille de là-haut.

— Je sais, Maman, Teal aussi me l'a dit cet après-midi. Je vais rentrer chez moi, je ne veux pas que May s'habitue à se coucher tard. J'ai bien fait de passer te voir, tu me manquais. Tu sais toujours mieux que personne comment me parler.

— Je suis désolée que ton frère ait été finalement retenu.

Ne te désole pas trop, maman d'amour, je ne serais pas venue si je n'avais pas été persuadée que Teal serait là aussi.

— Oui, c'est dommage.

Je rentre chez moi à pied en tenant ma fille par la main. Au bout d'un moment, je me mets à rire. May me demande pourquoi et je lui réponds que c'est parce que j'imagine le Père Noël en maillot de bain sur une plage. Elle lève son petit visage et m'observe avec ses yeux bleu pâle qui me bouleversent sans cesse. Elle fronce son petit nez et je m'attends à être réprimandée par ce petit majordome parfois si sérieux qu'il ne croit plus au père Noël depuis déjà deux ans.

— Il doit avoir l'air bête avec sa barbe toute mouillée.

— Tu crois qu'il est allé se baigner ?

— Non, le père Noël coulerait avec tous ses cadeaux. Il n'est même pas assez malin pour acheter une camionnette.

— Peut-être que l'année prochaine, il aura un beau camion tout neuf.

— Ça m'étonnerait ! Qu'est ce que c'est du bric-à-brac, maman ?

— Un tas de vieilles choses dont plus personne ne veut, May.

— Comme dans ta galerie ?

— Oui, c'est exactement ça, mon ange.

— Moi je les aime bien toutes tes vieilles choses. Y a tout plein de gens qui les aiment aussi !

— Tu es adorable, May.

— Toi aussi, maman. Pourquoi tu pleures ?

— Le Père Noël a marché sur un coquillage et il s'est blessé à la plante des pieds. Ça me rend triste, ma fille.

— Tu parles d'un idiot, celui-là !

— Un vrai crétin !

— Un nigaud !

— C'est toi qui as raison, May, on devrait le remplacer par un vieux singe !

— Oui, un ouistiti ! Ou un chimpanzé... Mamie est idiote comme le père Noël, maman.

— Pourquoi dis-tu ça, mon cœur ?

— Je ne suis pas une petite fille bien sage ! Je lui faisais des grimaces derrière la porte, mais elle ne les voyait même pas.

— Moi aussi, je lui en faisais dans ma tête.

— Quand il sera toujours avec nous, est-ce que Philip ne sera pas content quand je ricane ?

— On dit *quand je ricanerai*, ma chérie... Non, il ne dira rien, Philip sait que ça fait toujours du bien de rire un peu, tu sais. Es-tu contente qu'il vienne bientôt habiter avec nous ?

— On aura une nouvelle maison ?

— Peut-être... Non, je ne pense pas, en fait. On est bien dans notre appartement et puis il est à nous. Je crois plutôt qu'on le gardera.

— Alors je suis contente... Philip n'est pas mon papa ! Mon papa, il est Irlandais et il s'appelle Peter ! Mamie n'y connaît rien !

— C'est vrai, mais tu aimes beaucoup Philip. Ta grand-mère n'a pas tout à fait tort. Il sera un peu comme ton père, il prendra soin de toi.

— Et de toi aussi ?

— Bien sûr, on sera comme des princesses toutes les deux.

— Tu ne pleures plus maintenant, maman. Tu peux ouvrir la porte, j'ai froid !

— Oh pardon, mon ange ! Je n'ai vraiment pas ma tête à moi ce soir.

Je me couche une heure plus tard après avoir pris un bain rapide avec May. Elle a mis de l'eau partout, mais j'ai la flemme de tout essuyer. Philip n'est pas là, il a une réunion qui va se prolonger très tard et il dormira chez lui. Dans mon lit, je me surprends à apprécier d'être allongée toute seule. Il me manque, pourtant. Chaque nuit avant de nous endormir, nous bavardons longtemps dans le noir et j'aime ce moment très intime où tout est dans les mots. C'est souvent comme ça que nous nous sommes dit les choses les plus importantes et les plus gentilles. J'espère que sa réunion se passe bien, Philip est fatigué depuis sa nuit blanche à cause de son gros dossier.

Je tourne et me retourne sous la couette en me creusant les méninges pendant un long moment pour essayer de trouver quel est ce détail que j'ai sur le bout de la langue et qui s'obstine à m'échapper. Je me répète ma conversation avec McLean, mais rien à faire. Je suis pourtant certaine qu'il a dit quelque chose qui a éveillé un vague souvenir en moi. D'ailleurs, je tente de me faire croire que c'est pour cette raison que je repense aussi souvent à cet étrange appel téléphonique. Malheureusement, je ne suis jamais très persuasive quand je me baratine. Alors, je finis par admettre que cette voix ne quitte plus mon esprit et je me sermonne. Il faut que je cesse très vite de me faire des films. Quoiqu'en pense ma maman adorée, ma vie est sur de bons rails. Je suis devenue une femme très raisonnable avec la maturité. Je travaille très dur et en fait, ce n'est même pas un boulot puisque c'est une passion dévorante. J'ai énormément de chance de prendre autant de plaisir tout en gagnant ma vie. Je ne suis pas enfermée dans mon bureau sans jamais voir personne comme mon père.

Arrête, Sienna, tu ne t'abuses pas une seule seconde. Appelle les choses par leur nom au lieu de tournicoter comme un chien qui découvre qu'il a une queue. Ton vrai problème n'est pas là et tu le sais. Tu t'en fous de ce que ta chère mère t'a balancé au visage. Tu savais déjà qu'elle ne redeviendrait jamais Esperanza. Ce soir, c'est Hope qui s'est adressé à toi, pas elle. Et quand bien même, ce n'est pas pour cela que tu as le moral à zéro. Depuis hier, tu te comportes comme si le ciel t'était tombé sur la tête. Alors, pour cette nuit, uniquement pour cette nuit-ci, mets des mots sur ce qui te ronge, autorise-toi à le faire. Sinon, tu ne dormiras pas, tu le sais déjà. Apaise ta conscience, tu n'as rien fait de mal. Tu verras, demain matin, tu te réveilleras en allant déjà mieux et la locomotive Sierra Wilkinson foncera encore plus vite sur les rails de ta vie.

Tu crois ?

Oui, j'en suis certaine.

D'accord...

Je n'arrive pas à croire qu'il ait suffi d'un appel téléphonique d'un inconnu pour que mes certitudes vacillent à ce point. Avant de décrocher, je savais où j'allais, tout était cadré. En raccrochant, je ne savais même plus si j'avais réellement envie d'accompagner Philip à ce dîner si important pour lui. Je ne parviens pas à comprendre le mécanisme de ce qui m'arrive. Je ne connais que la voix de ce type et c'est déjà presque trop. J'ai l'impression de me retrouver dans une série B du siècle dernier. Le genre d'histoire où l'héroïne baigne dans le surnaturel avec une ambiance inquiétante et une musique angoissante. Ma lucidité et ma sincérité me contraignent à reconnaître que ce n'est pas ce coup de fil qui est la cause de ce ressenti. C'est même tout le contraire, il a été mon seul bon moment depuis deux jours avec aussi la visite de Teal à la galerie tout à l'heure. Ce qui est glauque et qui ressemble de plus en plus à un cauchemar, c'est ce qui m'attend au bout de ces fameux rails rectilignes de ma vie. Je n'ai plus la moindre envie d'épouser Philip, voici la cruelle vérité ! Je tiens toujours autant à lui, mais j'ai

horriblement peur de commettre une erreur comme j'en avais déjà fait une avec le père de May. Juste avant de sombrer dans le sommeil, je décide que Teal avait tort cet après-midi. Ce serait une erreur monumentale d'aller voir cet homme chez lui en Écosse. Je ne pourrai qu'être déçue et je préfère imaginer que le type qui a foutu ma conscience en l'air soit quelqu'un de bien. C'est donc beaucoup mieux qu'il reste un inconnu à tout jamais pour moi. Si je ne parviens pas à recoller les morceaux de mes désirs brisés, au moins je n'aurais pas tout fichu en l'air à cause d'un sale type.

Je n'irai donc pas me perdre au trou du cul du monde. Je vais plutôt me battre, comme je le fais depuis toujours. Philip mérite que je lutte jusqu'à la mort pour ne pas cesser de l'aimer. Si cela me prenait un peu de temps pour redevenir la femme hyper amoureuse d'il y a deux jours, je m'arrangerai pour repousser la date de notre mariage. Ce ne serait pas la fin du monde si nous ne régularisons notre situation que quelques mois plus tard. Cette union n'est qu'une affaire de signature sur un bout de papier et de changement de nom. L'amour que nous éprouvons mutuellement nous a déjà engagés l'un à l'autre. Demain, je vais plutôt aller à Northampton avec Estéban pour m'occuper de la collection Finnley. Nous commencerons à charger quelques meubles. Tant pis si l'atelier est archi bourré, on trouvera bien de la place. Ce sera dans le travail que je m'abrutirai suffisamment la tête pour ne plus gamberger avec quelque chose qui est tellement irrationnel que je touche assurément le fond du gouffre de la débilité. Ça va me changer les idées et je me connais bien, quand ces meubles seront chez moi, ce sera d'eux que je tomberai amoureuse, pas d'une voix grave et sensuelle. Sur la route de Northampton, je laisserai mon cousin me parler de ses petites amies, il adore ça. Un jour, il me demandera peut-être même l'autorisation d'en épouser une, il en serait bien capable.

Non, Sienna, ne pense plus aux mariages, pas même à celui de ton assistant chéri. Concentre-toi sur la vente de la collection Finnley. Qui appelleras-tu en premier pour la grande table ronde édouardienne ? Ta copine Lady Tiffany Underwood ou Sir Benedict Stewart ?

Oh, et puis zut ! Je brûle d'envie d'être vulgaire tellement j'en ai marre. Est-ce que vous m'y autorisez ? Allez, je vous en prie, juste trois ou quatre lignes, pas plus. Promis, je ne le ferai qu'une seule fois. Ah, merci, vous êtes génial !

Bon sang de saloperie de fumier de zigoulette en bois, mais t'es qui toi, l'Écossais de mes deux ? Tu chasses dans la brousse et tu me prends pour une gazelle ? Tu crois que tu vas m'appâter avec des blagues et des murmures rauques ? Tu rigoles ou quoi ? Tu n'es qu'un spectre, tu n'as qu'une voix, rien d'autre ! Et toi, le connard de petit détail qui m'échappe, je te provoque en duel ! Alors, tu te grouilles de sortir du trou à rat où tu te planques à l'intérieur de ma cervelle ! Tu sors en pleine lumière et tu viens m'affronter ! Non, mais c'est vrai, quoi ! Faudrait peut-être arrêter un petit peu de prendre Sienna Wilkinson pour une mystique fofolle !

Ah, ça fait du bien ! Je suis tellement énervée que je ne suis plus près de dormir, mais ça soulage ! Par le doux petit Jésus et la Rolls du prince Charles, la bête n'est pas encore morte, le combat continue et vivement demain ! Et en plus, il faut que je me relève, j'ai encore envie de faire pipi, c'est vraiment une sale période en ce moment !

La nuit a été courte et je somnole plus ou moins pendant qu'Estéban conduit en silence. Comme chaque matin, la circulation est intense. La sortie de Londres vers le nord du royaume est surchargée. Nous sommes partis vers neuf heures et demie de New Burlington Street où je loue un emplacement de parking pour le Transit. Cela fait un peu plus d'une heure que nous roulons et nous n'avons même pas encore atteint Watford où nous pourrions nous engager sur l'autoroute M1 et sortir de la grande couronne londonienne. Ensuite, nous n'aurons plus qu'une cinquantaine de miles* à parcourir pour arriver à Northampton (*environ 80 kilomètres, NDT).

Un coup de klaxon d'Estéban me fait rouvrir les yeux et sursauter. Je m'étais finalement assoupie. Devant nous, un chauffeur de camion s'est garé en double file pour livrer des cartons à un commerce de produits bio en bloquant la rue. Les doigts de mon assistant pianotent sur le volant et il soupire. Je comprends vite que c'est parce que le chauffeur est en train de discuter avec un type en blouse, probablement un employé du petit supermarché bio. Je regarde Estéban de profil et je souris. J'aime beaucoup sa nouvelle coiffure. Il s'est laissé pousser les cheveux depuis quelques mois et il les attache en une courte queue de cheval prenant racine assez haut sur sa nuque. Ses tenues vestimentaires sont désormais très tendance et cela lui donne de plus en plus fière allure. Mon petit Espagnol mal dégrossi est en train de se muer en un dandy londonien et ça me fait plaisir de le voir si bien s'intégrer.

— Ce n'est rien, Estéban, laisse-le bavarder, nous ne sommes pas à cinq minutes.

— Tu dis ça, mais je ne te donne pas un quart d'heure pour râler qu'on n'avance pas.

— Non, je t'assure. Jamie Finnley est déjà sur place avec des artisans qui doivent lui faire des devis de rénovation et nous n'avons pas vraiment fixé d'heure de rendez-vous.

— On dirait que tu n'as pas beaucoup dormi, Sienna. Encore un dîner mondain avec Philip ?

— Juste du mauvais sommeil, Estéban, ça arrive. Et toi, qu'as-tu fait hier soir ?

— Rien de spécial. J'ai regardé un match de football à la télévision.

— Ah oui, ta grande passion ! Qui a gagné ?

— Tu t'en fous, en fait. Tu détestes le foot, Sienna... Je suis vraiment désolé pour le guéridon de madame Fleming.

— Ce n'est pas grave, je l'ai appelée et elle accepte d'être livrée plus tard. Elle ne le mettra dans leur résidence d'été dans les Cornouailles que lorsqu'ils iront à Noël. J'aurai donc largement le temps de finir de le rénover.

— Oui, mais tu vas y passer des heures à cause de moi.

— Tu parles vraiment de mieux en mieux anglais, Estéban. C'est très impressionnant. Tu n'aurais pas cet accent, je ne me souviendrais même plus que tu es étranger.

— Tant mieux, alors !

— As-tu l'intention de rester à Londres encore longtemps ?

— Si tu ne me licencies pas, je compte m'installer définitivement en Angleterre. J'adore Londres et même si je te fais enrager tout le temps, j'adore encore plus travailler avec toi à la galerie.

— Je ne te virerai pas, Estéban, tu le sais bien. J'ai trop besoin de toi pour attirer des clientes fortunées !

— Hi, hi ! Te souviens-tu de madame Hammer ? Elle me regardait comme si j'étais un truc à vendre ! Je me demandais si elle allait oser te demander combien je coûtai !

— Il y a eu quelques autres comme elle qui se sont juste montrées un peu plus discrètes.

— Moi, je crois qu'il y a surtout beaucoup de clients qui ne viennent à la galerie que pour toi, Sienna. C'est incroyable la façon dont tu les envoûtes. Parfois, j'ai pitié d'eux. Je les regarde entrer avec leurs yeux braqués sur toi et je me dis que je ne leur donne pas une demi-heure pour dépenser tout leur argent chez nous. Il y a de plus en plus de monde qui se ruine à la galerie, d'ailleurs. Est-ce que tu comptes embaucher d'autres salariés ?

— Non, ce n'est pas prévu.

— Tu devrais y réfléchir, Sienna. Tu ne pourras plus continuer comme ça pendant des années. Il faudrait que tu aies quelqu'un qui puisse te seconder pour accueillir les clients et aussi quelqu'un d'autre pour m'aider. On n'arrive plus à suivre, tu vends beaucoup trop. Et aujourd'hui, nous sommes de nouveau fermés pour la journée, ce n'est pas bon.

— J'en suis consciente, mais pour l'instant, il faudra qu'on tienne le coup encore un moment, Estéban. On vend beaucoup, c'est vrai, mais pas encore suffisamment pour que j'aie les moyens de recruter. De toute façon, nos clients sont habitués à ce que je parte chiner pour eux. Quand la porte est close, ils viennent encore plus nombreux dès le lendemain pour être les premiers à découvrir les nouveautés.

— C'est vrai, Sienna... Mais je me fais beaucoup de souci pour toi. Tu es surmenée en ce moment.

— Pas plus que d'habitude, Estéban.

— Non, c'est faux. Ou alors, il y a quelque chose qui ne va pas dans ta vie, tu es dans les nuages depuis quelques jours. Hier, tu t'es même prise pour moi, il fallait que je te répète tout plusieurs fois pour que tu réagisses.

— Tout va très bien, Estéban, je t'assure.

— Oui et c'est d'ailleurs pour ça que Teal m'a demandé au moins trois fois de faire des efforts pour t'aider pendant que tu étais avec tes clients. Il disait que tu en as plus que jamais besoin en ce moment. Je crois que ton frère s'inquiète aussi, Sienna, et il te connaît beaucoup mieux que moi. Teal n'est pas du genre à se confier et pourtant, hier il me l'a dit explicitement que tu ne tournais plus vraiment rond. Moi aussi, je m'en étais rendu compte. Cela fait au moins deux mois que tu ne ris plus comme avant. À part cet appel que tu as reçu il y a trois jours qui t'a rendue joyeuse toute la journée, tu es toujours un peu triste.

— Serais-tu devenu psychologue ou psychiatre, Estéban ? C'est l'impression que j'ai en t'écoutant. C'est gentil de ta part, mais tu te trompes, je vais très bien.

— Si tu le dis... En tout cas, je te remercie pour tout ce que tu fais pour moi, Sienna. Je sais bien que je suis un peu lourd et que si nous n'étions pas de la même famille, tu m'aurais déjà remplacé. Ah, ça y est ! Ça roule enfin !

— Alors, fonce, cousin ! En route pour de nouvelles aventures ! Que tous se protègent, Sienna et Estéban vont encore sévir !

— J'adore quand tu joues les gamines ! Ça faisait longtemps !

— Et moi, je t'adore tout le temps ! Je ne te virerai jamais parce que personne n'est aussi gentil que toi. Vas-y, double ce con, je n'aime pas sa collection d'autocollants sur le coffre, je ne veux plus les voir. Et puis, double-les tous, tiens ! J'ai maintenant hâte de retrouver tous les trésors de la collection Finnley !

Je fais la maligne, mais je suis interpellée par les remarques d'Estéban. Je pensais que ce n'était que depuis l'appel de McLean que je planais un peu. Mon jeune cousin passe tellement de temps avec moi en me scrutant à tout bout de champ et il est habituellement si discret que je ne peux pas balayer d'un simple revers de main ce qu'il vient de me dire. Je n'avais pas conscience d'avoir changé depuis si longtemps. Je décide de ne pas y penser pour le moment. Je ne blaguais pas, je suis vraiment impatiente de revoir tous les meubles de Jamie. Il y a des pièces dont j'aurai beaucoup de mal à me séparer et d'autres qui me font déjà vibrer de plaisir par anticipation à l'idée de les restaurer. Je me sens tellement bien quand je

tourne autour d'un meuble pour lui rendre sa splendeur d'antan. Les heures défilent sans que je les voie passer et chaque fois qu'un client entre dans la galerie, je ressens un déchirement de devoir quitter mon atelier. C'est toujours la même chose, je ne suis pas passionnée par la vente au début et ensuite, je me pique au jeu et je pourrai parler d'une bibliothèque ou d'un fauteuil pendant des heures. En fait, j'aime absolument tout ce qui compose mon métier. Aussi bien chiner toute une matinée à l'aurore sur une brocante que de participer à une vente aux enchères chez Sotheby's * ou chez Christie's* (deux très prestigieuses compagnies anglaises de vente aux enchères d'objets d'arts ou de luxe, NDT). Polir un meuble d'époque ou lustrer de l'argenterie antique pour leur rendre leur âme me passionne tout autant. Les exposer ensuite en cherchant le meilleur éclairage et la disposition idéale est toujours un aussi bon moment. Et la cerise sur le gâteau n'est pas de les vendre à des clients fortunés, mais de les livrer et de les regarder une dernière fois avant qu'ils entament une nouvelle vie. Chacun devient un peu un enfant orphelin à qui je trouve une famille d'accueil. Je suis triste de m'en séparer et en même temps, j'ai le sentiment du devoir accompli. Allez, Sienna, n'encombre pas ton récit avec ton cheval de bataille favori.

Jamie Finnley ressemblerait étrangement à Elton John si celui-ci ne s'était pas fait greffer des implants capillaires. Si on se rappelle ce chanteur quand il était encore dégarni, on s'attend à ce qu'à tout instant, Jamie s'assoie devant un piano pour vous interpréter *Song for guy*. C'est un homme volubile qui est le patron d'une énorme franchise d'agences immobilières dans tout le Royaume-Uni. Son père avait déjà établi la fortune familiale lorsque Jamie lui a succédé, mais lui-même l'a très certainement déjà multipliée par trois ou quatre. Il n'a pas vraiment le profil d'un businessman, pourtant. D'abord, il ne porte jamais de costume, c'est même sa marque de fabrique d'apparaître décontracté en toute circonstance. Ensuite, il n'arbore pas un sourire carnassier avec une dentition entièrement refaite ainsi qu'une tranquille assurance de se savoir bien plus compétent que vous.

Jamie Finnley est un homme humble qui compense son manque d'attrait physique par un sincère humanisme absolument pas condescendant. Je l'apprécie beaucoup depuis plusieurs années. J'ai fait sa connaissance dans la loge d'une amie commune, une humoriste en passe de devenir une célébrité et qui elle aussi est originaire de Northampton. La mère de Jamie était une artiste peintre d'un faible talent, mais de très bon goût. Elle a accumulé de nombreuses pièces d'époque très rares au fil des décennies. Son mari est mort brutalement depuis plus de vingt ans et elle-même est décédée depuis trois ans déjà. Ce n'est que maintenant que Jamie et sa femme, Esther, peuvent enfin récupérer la maison familiale pour s'y installer. Jamie a un frère plus âgé et très pingre qui a rendu la succession extrêmement compliquée en ergotant sur tout. Pour en sortir, Jamie m'a fait confiance sur la valeur de la collection de sa mère et il a déjà indemnisé son frère.

C'était en début d'année, il y a huit mois, et j'avais cru que plus rien ne s'opposerait à ce que je récupère les articles anciens pour la galerie, mais un de mes concurrents a eu vent de ce qui se tramait. Cela fait plusieurs années que certains prestigieux antiquaires londoniens établis bien avant moi essaient de m'empêcher de leur faire de l'ombre. Paul Rutherford de la galerie Rutherford & Johnson, ouverte par son grand-père à la fin des années quarante et installée tout près de chez Harrods est certainement le plus acharné d'entre eux.

Je dois reconnaître qu'à sa place, je l'aurais mauvaise aussi. Je lui ai piqué un nombre incalculable de clients. Je l'imagine donc très bien dans son immense bureau vitré en train de taper du poing sur la table et d'éructer que Sienna Wilkinson commence à sérieusement lui sortir par les trous de nez. Il a fait une proposition absolument démente à Jamie qui en aurait rigolé si cela n'avait pas complètement déstabilisé Esther. En définitive, le couple a décidé de me maintenir sa confiance, mais ce n'était pas gagné d'avance. Aussi, je ressens un immense soulagement depuis trois jours. Après le curieux et envoûtant appel de McLean suivi de celui très enthousiaste de Philip, j'étais déjà assez excitée. Vous vous doutez donc bien que lorsqu'à midi pile, Jamie m'a confirmé que la collection de sa mère était à ma disposition,

j'ai sauté de joie.

La maison familiale des Finnley est très excentrée du cœur de Northampton et ne paie pas vraiment de mine quand on l'observe de la rue. Cependant, lorsque les grilles du portail automatique s'ouvrent et qu'Estéban engage le Ford Transit dans la propriété, il ne retient pas un long sifflet d'admiration. Le mur et la rangée de troènes cachent en fait un petit bijou de style victorien dont on n'aperçoit qu'un seul pignon de l'extérieur. Le petit manoir est niché dans un magnifique parc qui forme un écrin de verdure dans une ambiance de havre de paix.

Jamie est déjà sur les marches du perron et je ne suis pas encore descendue de la fourgonnette que ses bras largement écartés m'attendent en compagnie de son sourire chaleureux. Je n'ai jamais été dupe de la sympathie dont Jamie me fait la grâce, il en pince pour moi, en fait. Cela ne me dérange pas parce qu'il a toujours eu l'élégance de ne jamais me le montrer ostensiblement. En aucun cas, ses paroles ne sont déplacées ou ambiguës et j'ai appris à découvrir que c'est un homme qui a de fortes valeurs morales. Si bien que je joue le jeu et que si je remarque chacun de ses furtifs éclairs dans les yeux quand je le séduis encore un peu plus, je ne fais semblant de rien. À vrai dire, c'est plutôt réconfortant pour une femme de se sentir admirée par quelqu'un d'aussi raffiné et courtois que Jamie Finnley, je ne cache pas que j'en conçois une petite fierté personnelle. Cependant, je fais tout de même très attention si Esther est présente et dans ce cas, je n'arrête plus de parler de mon attachement à Philip pour qu'elle ne s'imagine pas des choses hors de propos.

— Ah, Sienna, te voici enfin ! C'est toujours aussi étrange de ne pas te rencontrer dans Londres, merci d'avoir affronté la terrible campagne anglaise pour venir à nous. As-tu fait bonne route ?

— Super, Jamie, mon assistant Estéban s'est pris pour Fernando Alonso et nous avons fendu la bise tout au long du chemin !

— Vous êtes arrivés sain et sauf, ton cousin a donc bien fait. Voudras-tu du thé ? Esther en a préparé avec des zestes d'agrumes comme tu aimes bien.

— Avec plaisir !

— Esther est encore un peu crispée, Sienna, tu devras la rassurer et lui redire une nouvelle fois que tu tireras un bon prix de la collection de Maman. On croule sous l'argent et tu sais bien que moi, je m'en fiche un peu, mais ça compte pour elle.

— J'ai déjà commencé à activer mon réseau pour sentir le marché et je pourrai dire à Esther sans trop m'avancer que la collection s'écoulera pour beaucoup plus cher que la somme dont nous avons convenu. Peut-être pas autant que ce vantard de Rutherford a prétendu, mais je ne serai pas loin de cette somme.

— Je n'ai pas pris Rutherford au sérieux, Sienna. Il était trop manifeste qu'il cherchait avant tout à te nuire. Je crois qu'Esther a fini par comprendre aussi et de toute façon, elle n'a pas apprécié du tout son insistance. D'autant plus qu'il nous a parlé si mal hier matin au téléphone quand nous l'avons informé que c'est toi que nous avons choisi qu'elle a perdu toute considération pour lui. Allez, viens à l'intérieur ! Et vous aussi, Estéban ! Tu vas voir, Sienna, la rénovation de la cuisine est terminée et Esther a mille fois raison d'être si fière d'elle, c'est magnifique !

Passer du temps avec le couple Finnley, c'est comme s'accorder une parenthèse dans un monde où il n'existerait plus aucun souci. Jamie n'a pas exagéré, ils sont très riches et cela les rend imperméables aux soubresauts de la société britannique, et de la planète entière, d'ailleurs. Ils forment un couple solide que rien ne semble pouvoir faire redescendre du petit nuage de confort intellectuel et matériel sur lequel ils flottent. Ce ne sont pas de doux rêveurs pour autant, ils sont juste incroyablement détendus et épanouis.

En comparaison avec la frénésie londonienne, je ressens même auprès d'eux l'impression d'avoir changé d'époque. La conversation est agréable et je parviens très bien à ronger mon frein d'être coincée dans le salon. Je n'ai qu'une hâte : me précipiter au sous-sol pour baigner dans l'extase de ma caverne d'Ali Baba que le niveau inférieur du manoir est devenu pour moi depuis que Jamie y a fait empiler la

collection de sa mère. Près de moi sur le canapé, Estéban boit un coca en prenant son mal en patience. De temps en temps, Esther l'observe en douce et je ris sous cap, cette femme n'est pas autrement constituée que les autres, finalement. Je donne un discret coup de genou à mon cousin pour qu'il arrête de lui sourire comme si elle était Miss Univers. L'affaire est déjà faite, il ne sert plus à rien qu'il se sente obligé de se montrer aussi hypocrite.

Enfin, le moment tant attendu survient au terme d'un déjeuner si copieux que mon estomac pèse maintenant plus lourd que l'arrogance de Leonardo Di Caprio. La nouvelle cuisine des Finnley est une telle horreur de modernisme criard que j'ai encore plus mal aux yeux qu'au ventre. Pour un peu, je casserais un haut talon de mes escarpins tant je dévale les marches vers mon île aux trésors. Avec l'âme d'un Robinson Crusoé redécouvrant la civilisation, je soulève les draps et les bâches protégeant les meubles comme si je déshabillais ce même Leonardo un soir de surexcitation. Pendant un gros quart d'heure, je ne suis plus qu'un pétard explosant en petits cris de ravissement et en soupirs d'extase. Non franchement, mon métier est encore plus excitant qu'une nuit d'amour avec mon préféré des acteurs hollywoodiens !

J'ai honte de mon comportement avec Estéban. Je lui fais charger des meubles et des objets dans le Transit et puis une minute plus tard, je retrouve un secrétaire édouardien pour lequel je craque pour la centième fois. Et aussi une table et ses quatre chaises de l'époque napoléonienne, Second Empire ! Oh, et ces tables de chevet Regency ! Je le fais tout décharger en changeant sans cesse d'avis. Je m'insulte intérieurement de ne pas avoir plutôt loué un camion et ma frustration devient insupportable tant je veux tout emporter. C'est une folie, il n'y aurait pas la place dans la galerie, mais je veux tout quand même. Je reste en mode *Sienna Wilkinson petite fille de trois ans* pendant si longtemps qu'Estéban finit par reposer au sol un merveilleux lustre et se plante devant moi avec les mains sur les hanches.

— Sienna ? Je vais aller faire un peu de jogging dans le parc et je reviendrai dans une heure ou deux.

— Non, t'es fou ou quoi ? Reste là ! Tiens, prends aussi cette série de vaisselle en porcelaine dans ce carton, je la tiendrai sur mes genoux !

— C'est toi que je vais mettre dans un carton avec un gros ruban adhésif autour ! Même May est plus calme que toi quand je joue avec elle !

— Pff, je sais... C'est tellement dur de choisir, Estéban.

— Essaie de te concentrer sur un style en particulier. Je n'y connais pas grand-chose, mais je trouve que c'est beaucoup trop hétéroclite ce que tu me fais charger dans le Transit. Il y a de tout, la galerie va ressembler à une boutique de brocanteur.

— Ah, oui, merde, tu as raison ! Par Saint Georges, il fait absolument que je me canalise. Je vais tout reprendre depuis le début et faire comme tu me suggères.

— Peut-être que tu pourrais plutôt retourner bavarder avec monsieur et madame Finnley et me laisser faire, Sienna. Dis-moi juste ce que tu as déjà vendu et le style que tu veux privilégier, je me débrouillerai. J'essaierai de tout bien caler pour en prendre le plus possible. D'accord ?

— Tu es un amour, Estéban, mais je préfère décider moi-même de ce qu'on va laisser ici.

— Comme tu voudras... Tiens, regarde, moi j'aurais pris ceci... et aussi ceci...

Pendant quelques minutes, je marche quelques pas en arrière d'Estéban et je le laisse se défouler pendant que je réfléchis à ce que je vais ramener à Londres. Et puis petit à petit, je remarque qu'il ne commet aucune erreur. Je suis bientôt stupéfaite de comprendre que mon cousin est devenu un véritable spécialiste pour discerner les différents styles et les époques des meubles et objets anciens. Je finis par me piquer au jeu et inconsciemment à déjà m'en remettre à lui. Son jugement est froid et d'ordre purement pratique. Il intègre avant tout le volume disponible dans la camionnette et dans la galerie. Je me dis que ce serait des cartons de lessive, il ne raisonnerait pas différemment. Et puis, finalement non ! Estéban repère une série d'étains et me fait remarquer qu'elle serait parfaite pour décorer ce foutu vaisselier qui est déjà dans la galerie et que je ne parviens pas à écouler. Il a tellement raison que je vois déjà ces objets décoratifs éclairés par de petits spots composant une ambiance intime. J'éclate de rire et je ressens en même temps

un immense soulagement.

— Je remonte, Estéban, préviens-moi quand nous serons prêts à repartir.

— Merci, Sienna... Je vais essayer de faire vite.

— Remets bien toutes les protections, on ne reviendra ici que dans quelques semaines.

— Je ferai attention, va consoler madame Finnley que je sois contraint de rentrer à Londres avec toi.

— Non, je vais plutôt dire à Esther que tu n'arrêtes plus de me parler d'elle et que tu es tout émoustillé par son tailleur de mémère.

Je n'entends même pas la réponse de mon cousin. Je cours dans l'escalier. Je retrouve Jamie dans le hall d'entrée en compagnie d'un artisan qui tient un bloc-notes sur lequel il transcrit ses instructions avec l'air d'un type écoutant la parole divine. Jamie me remarque et lui dit aussitôt qu'il s'occupera de lui un peu plus tard et qu'en attendant, il peut déjà commencer à mesurer les dépendances. Il m'entraîne ensuite dans son bureau où nous nous asseyons autour d'une petite table. J'accepte un verre d'eau et il me sourit en balançant sa chaise en arrière.

— Alors ? Vas-tu savoir résister à ne pas tout prendre aujourd'hui ?

— Tu vois trop clair en moi, Jamie. J'ai fini par laisser Estéban trancher, je n'y arrivais pas.

— C'est une belle collection, n'est-ce pas ?

— Magnifique ! Tu me fais un énorme cadeau, Jamie. La galerie Wilkinson va prendre une autre envergure.

— Tu es déjà au firmament dans ton activité, chère Sienna. Si je ne t'avais pas confié la collection de ma mère, tu en aurais vite trouvé une autre encore plus prestigieuse.

— Je ne pense pas ! Il est au contraire extrêmement rare que je déniche plusieurs articles à la fois. C'est un travail de fourmi d'approvisionner la galerie, tu sais.

— Je n'en doute pas, je n'aimerais pas être à ta place. Quoique c'est un peu pareil pour nous, avoir des biens immobiliers en catalogue est aussi un combat permanent. Tiens, au fait, il faudrait que tu me dises si tu as décidé de revendre ton appartement ou non, notre agence londonienne a beaucoup de demandes pour les duplex en ce moment.

— Je vais le conserver, Philip viendra s'y installer bientôt.

— C'est peut-être une erreur, les prix de l'immobilier n'ont jamais flambé autant, surtout dans la capitale. Le jour où tu auras un second enfant et pas de chambre supplémentaire pour lui, tu regretteras de ne pas avoir anticipé.

— Mais je ne veux pas d'autres enfants, Jamie !

— Tu dis ça aujourd'hui parce que tu as le vent en poupe avec ta galerie, mais un jour ou l'autre, Philip en aura le désir et tu verras les choses autrement. C'est très classique, tu sais. Enfin bref, ce ne sont pas mes oignons et je te demande de m'excuser de m'immiscer dans ta vie privée.

— Bah, on commence à devenir des amis, vous deux et moi. Tes propos ne m'ont pas dérangée, Jamie.

— Merci, Esther et moi te considérons assurément déjà comme une amie, Sienna. Me croirais-tu si je te disais qu'en fait, je me suis beaucoup inquiété que tu te désintéresses finalement de la collection de Maman ?

— Ah bon ! Pourquoi cela ? Je m'étais engagée et elle compte énormément pour moi, je ne vois aucune raison valable pour que tu te sois inquiété. Tu me surprends vraiment, Jamie !

— J'étais persuadé que tu allais plutôt essayer de récupérer la collection de John Mullen.

— Le milliardaire qui a fait fortune dans l'alimentation du bétail ?

— Oui... Tout ce qu'il a accumulé au cours de sa vie va se retrouver tôt ou tard sur le marché des antiquaires. La collection Finnley aurait pu te sembler bien pâle en comparaison. Maman me disait souvent quand je râlais qu'il n'y avait plus de place pour bouger dans la maison que ce n'était rien. La collection de Mullen est dix à quinze fois plus conséquente que la sienne, d'après elle.

— Oui, je le sais parfaitement. C'est l'une des plus prestigieuses collections de la planète. Elle est même mythique pour les spécialistes. Pourquoi vendrait-il tout ? Ce serait insensé ! Mullen aurait-il des difficultés financières ?

— Comment, mais tu n'es donc pas au courant, Sienna ? John Mullen est mort et enterré depuis plus d'un an !

— Je l'ignorais, en effet ! Je vis un peu dans une bulle tant je suis débordée et je regarde rarement les journaux télévisés.

— Eh bien, ton concurrent Rutherford se tient mieux informé, lui ! Hier matin, il m'a presque raccroché au nez juste après m'avoir dit que de toute façon, je ne l'intéressais plus. La procédure de la succession de John Mullen est terminée et les héritiers ne conservent aucun meuble. Rutherford a l'intention de tout récupérer, visiblement !

— Tant mieux pour lui, il me fichera un peu la paix, comme ça !

— Je suis content de voir que je peux compter sur toi, Sienna.

— Oui, ne t'en fais surtout plus... C'est incroyable qu'une chose pareille ait pu m'échapper ! La collection Mullen... je n'en reviens pas !

— C'était un homme d'une incroyable discrétion qui vivait reclus dans son manoir depuis qu'il était tombé malade. Moi, cela ne me surprend pas qu'il ait organisé une succession aussi discrète. C'était un grand connaisseur, il savait sans doute que le marché des antiquités et même de l'art serait mis à mal si tout était disponible à la vente en une seule fois. J'imagine que ses héritiers ont reçu des instructions précises pour que cela ne se produise pas.

— Sais-tu où il stockait tous ses trésors ? J'aimerais bien y jeter un coup d'œil quand même... Pas pour en récupérer la vente, rassure-toi, mais juste par pure passion.

— Je ne sais plus trop. Maman me l'avait dit, mais je ne m'en souviens plus. Esther te renseignera mieux que moi, elle a une mémoire d'éléphant. Ah, la voici justement ! Mon amour, te rappelles-tu où vivait John Mullen ? Tu sais, celui qui avait tellement d'objets précieux que ma mère pinçait les lèvres quand elle en parlait.

— Oui, je me souviens bien, Jamie. Son château est à Latheronwheel dans le nord de l'Écosse. Ta mère avait même précisé une fois qu'il était situé dans les Highlands, un peu au sud de Thurso sur la côte. Je crois d'ailleurs avoir lu récemment que quelqu'un l'a racheté cet été et que les services des monuments historiques étaient soulagés que le château reste dans le patrimoine écossais. L'acheteur est un certain McLeish, je crois, ou peut-être McLean, je ne m'en rappelle plus trop bien... Un nom comme ça en tout cas, avec une sonorité typiquement écossaise. Pourquoi me demandes-tu cela ?

Je ne flotte plus sur un nuage, j'ai carrément quitté l'atmosphère terrestre et je ne vois plus que des étoiles autour de moi. Depuis une semaine, mon entourage est catastrophé et certains d'entre eux comme Teal sont convaincus que je suis victime d'une dépression nerveuse due à mon hyper activité. Je n'ai pas rappelé McLean. J'en ai eu envie cinq cent mille fois durant ces sept derniers jours, mais je ne l'ai pas fait. J'en suis incapable. Je parviens à ouvrir le carnet dans lequel j'ai noté son numéro, mais ma main refuse de se saisir du combiné téléphonique. Tout ce que je sais faire, c'est fixer ma vitrine comme si des hooligans risquaient à tout moment de la faire exploser avec des canettes de bière.

Il faut que je me reprenne. Il faut aussi que je cesse de passer des heures à surfer sur Internet pour tenter de découvrir qui est ce McLean. Son nom n'apparaît qu'une seule fois et c'est justement dans cet article qu'Esther l'avait lu. Son prénom, son parcours et son métier ne sont même pas cités. C'est comme si McLean n'existait que depuis le vingt-huit août dernier, la date à laquelle il a racheté le château de John Mullen. C'est même pire encore. Il n'a existé que ce jour-là ! Depuis, pas un article sur lui, pas de nom dans l'annuaire et absolument pas le moindre indice offrant la possibilité de savoir qui il est.

Je suis mortellement blessée. Je m'étais enflammée parce que sa voix avait éveillé des élans incompréhensibles en moi. J'imaginai une histoire incroyable dans laquelle un lien irrationnel nous ferait nous rapprocher. Quelque chose de très puissant et de surnaturel à la fois, comme on en voit qu'au cinéma. Des histoires de destins liés, ce genre de truc complètement ridicule, mais qui effleurait mon esprit de temps en temps, surtout la nuit.

Je le tiens enfin ce foutu détail qui m'échappait. Cela m'est revenu lorsqu'Esther a prononcé le nom du village de Latheronwheel. Je ne me souviens pas dans quelles circonstances j'ai appris un jour que John Mullen vivait là-bas, mais je le savais. Du moins, un minuscule neurone niché au fin fond de ma mémoire le savait. Peut-être que j'avais lu cette info ou que je l'avais entendue au cours d'une conversation. Ou bien je le savais depuis que j'étais encore étudiante parce qu'un professeur en aurait parlé devant moi. Cela reste un mystère total.

Ainsi, ce n'était que mon éternelle vieille intuition professionnelle qui était la seule responsable de mon émoi. Cela me rassure, je suis donc toujours bien cette battante qui était faite pour ce merveilleux métier. Et cela m'attriste. Je ne suis donc pas cette fille romantique dont le cœur avait senti quelque chose de très puissant sans que son esprit en comprenne encore la nature. Je suis juste une femme dotée d'un instinct primaire et presque animal ne fonctionnant que dans le cadre d'une passion devenue un métier. Je m'imaginai délicieusement romantique, je me déçois terriblement.

L'antiquaire Sienna Wilkinson devrait se précipiter pour tenter de griller Rutherford sur le fil. Le problème, c'est que pour la toute première fois depuis huit ans que j'ai ouvert ma galerie, c'est Sienna la jeune femme qui prend le dessus sur l'antiquaire. Je brûle du désir d'exposer au moins une pièce ou deux de la prestigieuse collection Mullen, mais je ne fais rien pour y avoir accès. McLean m'a personnellement contactée, moi parmi des centaines d'autres antiquaires, et je ne le rappelle même pas. Dans l'article, le journaliste n'évoquait que le château. Que McLean ait également racheté la collection Mullen demeure une énigme complète pour moi. Au téléphone, il a répété plusieurs fois qu'il n'avait aucune connaissance dans le domaine des objets et meubles anciens. Pourquoi se serait-il embarqué dans une spéculation sur cette collection ? C'est totalement incohérent et je ne cesse plus d'y penser.

Le plus étrange, c'est que je demeure convaincue qu'il ne s'est pas moqué de moi. Il n'y connaît vraiment rien en matière d'antiquité. J'ai senti sa sincérité, son aisance spontanée et surtout, pas une once de calcul

dans ses propos. Il a éclaté de rire quand je l'ai insulté par mégarde. Un homme qui rit autant n'est pas en train de berner quelqu'un. Au contraire, il est parfaitement détendu et il n'accorde pas une importance capitale à la conversation. D'autant plus qu'il n'a pas insisté pour que je vienne. Une collection pareille est d'une valeur dépassant l'entendement, un homme d'affaires aurait été très pressé de la mettre sur le marché. Lui s'en fichait, il allait juste entasser tout ça pour faire un peu de place et puis c'est tout. Je l'ai senti réellement patient et serein. Je ne peux pas m'empêcher de me dire que McLean est peut-être lui aussi un multi milliardaire qui n'attend pas après la revente de la collection. Le hic, c'est qu'il est impossible de s'enrichir autant tout en demeurant complètement inconnu sur Internet. La richesse n'a jamais été compatible avec l'anonymat, elle laisse des traces un peu partout et le web adore faire les fonds de poubelles pour s'autoalimenter en ragots bien croustillants ou en rumeurs tendancieuses. Le phénomène du buzz est en train de devenir le maître du monde, personne ne peut y échapper, pas même McLean et sa sensuelle voix grave.

Les seuls renseignements que j'ai réussi à compiler sur lui sont une vue aérienne ainsi qu'une photo de face du château qu'il a racheté à la succession Mullen. Ce n'est d'ailleurs même pas un château. C'est une bâtisse de pierres grises avec une tour carrée formant un ensemble de dimension raisonnable. La qualifier de manoir serait déjà lui accorder un statut qui ferait rire les Lords du sud de l'Angleterre. Tout autour, il y a de multiples dépendances construites dans la même architecture rustique si typique des Highlands écossaises. Et autour de cette propriété, il n'y a absolument rien à part de la lande et de l'herbe très verte parsemée de rochers. C'est un endroit isolé au milieu d'une nature sauvage et si cela semble magnifique, c'est aussi complètement désolé. J'ai également fait une autre découverte qui est l'absence en soi de découvertes. McLean n'a pas de compte Facebook, il n'est pas sur Twitter et n'est pas non plus inscrit à d'autres réseaux sociaux. Il m'avait précisé qu'il n'avait pas de connexion à Internet et je m'étais juste dit que c'était normal puisqu'il venait d'emménager. En fait, je pense maintenant que McLean est peut-être l'un de ces vieillards réfractaires aux nouvelles technologies ou en tout état de cause, un homme très peu féru de modernité. Or, un passéiste serait ravi d'avoir des objets anciens chez lui, alors je ne comprends plus rien, voilà la seule conclusion qui tienne.

J'attends Teal avec impatience. Ces derniers jours, je n'ai jamais pu le revoir en tête à tête. Estéban, Philip, May et même une fois ma mère, ne m'ont pas permis de lui ouvrir mon cœur. J'ai tellement hâte de discuter avec lui que je suis arrivée avec une demi-heure d'avance au Walkers of Whitehall. Je suis assise sur une banquette de ce restaurant situé à deux pas de Trafalgar Square. Je scrute la porte d'entrée dans l'espoir que la haute silhouette de Teal me masque vite la circulation sur Whitehall avenue. J'ai commandé une flûte de Champagne bien que je n'aime pas boire en journée. J'aime cet endroit à l'ambiance un peu guindée, mais qui vous donne l'impression d'être dans un cocon douillet. La décoration est chic et simple à la fois. Les serveurs sont très discrets et les tables sont espacées, c'est un excellent lieu de rendez-vous pour tenir une conversation sans être écouté de tous.

Teal arrive enfin. Son pardessus noir est trempé aux épaules et ses carreaux de lunettes se couvrent de buée. Je n'avais même pas fait attention que le temps venait de se dégrader. Il retire ses montures et les pose sur la table avant de se pencher sur moi pour m'embrasser sur la joue. Il sent bon l'ambre musqué, j'ai toujours raffolé de son parfum. Il s'assied en face de moi et fait signe à un serveur qu'il prendra lui aussi une coupe de Champagne. Il lui fait comprendre de m'en apporter une autre et je ne proteste pas. Je serai pompette, mais ce ne sera pas pire que d'être un zombie.

Pour la première fois, je n'ai pas fermé la galerie en mon absence. Malgré mon état de trouble émotionnel, j'ai beaucoup observé Estéban durant cette dernière semaine. Volontairement, je l'ai mis en situation d'accueillir des clients et j'ai eu une prise de conscience. Je n'avais jamais vu en lui qu'un porteur de lourdes charges un peu simplet et je me trompais. C'est un garçon sensible qui n'est pas seulement capable de trouver des noms pour les photos de Teal ; il sait aussi parler des meubles anciens

et transmettre ce qu'il a assimilé en écoutant son idole. Estéban ne deviendra jamais un érudit, mais il a le charisme et la passion qui en feront un bon interprète de mes conceptions. Ma clientèle sera respectée et ma galerie sera mise en valeur. Il est encore maladroit dans cet exercice, mais je pressens qu'il progressera rapidement, cela lui plaît vraiment. Aussi, je vais lui accorder un rôle plus complet et l'aider à s'améliorer. Au fond de mon cœur, je suis heureuse de savoir que je le connais enfin.

Teal émet un petit rire et me prend la main. Son sourire est radieux et je suis certaine qu'on nous prend pour un couple. Je m'en moque, c'est mon frère jumeau et je l'aime, les gens peuvent bien penser ce qu'ils veulent.

— Tu es bien songeuse, Sienna. Hésiterais-tu entre le carré d'agneau ou le saumon en papillote ?

— J'ai envie d'un énorme Big Mac avec des frites bien grasses !

— Ah... Il y a un McDo à moins de deux cents yards si tu veux.

— Non, je veux aussi une crème brûlée à l'orange et un verre de Chardonnay blanc.

— Je devine que tu ne vas donc toujours pas mieux, grande sœur.

J'explique tout à Teal. Je lui donne tous les détails, même les plus insignifiants. Cela me prend du temps, mais il m'écoute sans m'interrompre. Il ne sourcille qu'une seule fois lorsque je l'informe que je n'ai même pas encore entamé la rénovation des meubles que j'ai ramenés de Northampton. Quelques-uns en très bon état sont déjà exposés, mais les autres sont entassés dans l'atelier où ils prennent toute la place. Teal caresse ma main et boit une gorgée de Champagne de temps à autre. Son regard ne quitte pas le mien, sauf par deux fois pour adresser un bref signe négatif de la tête à un serveur. Nous ne sommes pas encore prêts à passer notre commande.

Lorsque mon flot se tarit enfin, il se lance dans le résumé de sa semaine à lui. Son éditeur va sortir un recueil de ses meilleures photos pour en faire un livre luxueux. Teal négocie avec âpreté ses futures commissions sur les ventes. Il a déjà en tête un nouveau projet de clichés qu'il prendrait dans les milieux les plus défavorisés. En fait, Teal s'en fout un peu de ses droits d'auteur. C'est un homme profondément humaniste qui ressent le besoin d'aider ceux qui n'ont pas eu notre chance de naître dans un milieu aussi aisé. Il s'engage avec beaucoup de discrétion et il n'en parle jamais à d'autres que moi. Teal a la lucidité de veiller à ses propres intérêts, alors je le soutiens moi aussi parce qu'il n'exagère pas, il ne donne pas plus qu'il le faudrait.

À mon tour, je l'écoute et je ne me formalise pas qu'il ne relève pas mes confidences. C'est son mode de fonctionnement. Il me parle maintenant de sa compagne, Mary, et je sais qu'il est aussi en train d'analyser tout ce que je lui ai dit en même temps. Tout à l'heure, à un moment où je ne m'y attendrai pas, entre deux bouchées ou au milieu d'un rire, il commencera à me répondre. Il faut juste lui laisser le temps de construire sa réflexion que je sais très méthodique.

Nous commandons la même chose, une salade aux crevettes et avocat ainsi qu'une demi-bouteille de vin blanc. On nous apporte rapidement un énorme saladier chacun qui nous nourrira pour la semaine et nous reprenons notre conversation. Nous parlons désormais de notre mère et un peu du gros contrat récent de Philip. À la table d'en face, deux costumés cravatés déjeunent et l'un d'entre eux tente désespérément d'apercevoir la couleur de ma culotte quand je croise les jambes. Ma jupe est courte et je n'ai pas encore trop perdu mon bronzage de l'été, je ne porte donc pas de collants. Je suis tentée de le provoquer pour voir la tronche qu'il ferait si j'écartais un peu les cuisses et que je me léchais voluptueusement les lèvres avant de me lever pour lui flanquer mon verre d'eau à la gueule. Je n'en fais rien, je me tourne même légèrement pour qu'il ne puisse pas voir qu'elle est blanche. Je le dis tout de même à Teal (qu'on me mate les cuisses, pas que je porte un tanga blanc) et j'ai dans l'idée qu'en se retournant, il compose son regard numéro douze (celui qui fait peur) à l'obsédé d'en face. Le sale type paraît soudain captivé par un piano au fond de la salle. C'est pile au moment où Teal me regarde à nouveau en se marrant qu'il entre dans le vif du sujet. C'est mon frère jumeau et je l'adorais déjà, mais très vite, mon affection pour lui monte encore d'un cran.

— Tu vas recontacter McLean, Sienna. Tu le feras d’ici avec mon téléphone portable quand nous aurons fini de déjeuner. Tu lui demanderas quand il pourra te recevoir chez lui pour te montrer la collection Mullen. La semaine prochaine serait idéale parce que cela me permettrait de t’accompagner en Écosse, je n’ai rien de prévu. Je te donne ce conseil parce que c’est impossible que je te laisse dans un tel état de désarroi. Je tiens absolument à ce que tu agisses pour sortir de cette langueur qui ne te ressemble pas. Je te parle en tant que frère, mais également en tant que ton meilleur ami et unique confident. Ton frère te dit que tu es en proie à une émotion que tu ne comprends pas et que tu ne peux plus te contenter d’attendre que le temps passe. Cela prend trop d’ampleur et si je te laisse faire, tu vas t’enfoncer encore un peu plus. Tu vas devenir de plus en plus absente et May n’aura bientôt plus une maman aussi merveilleuse. Je ne te ferai pas l’injure de développer pourquoi j’en arrive à cette conclusion, tu la connais encore bien mieux que moi, vu que tu rumines tout ça sans arrêt... Ton meilleur ami te dit, lui, que tu n’as pas le droit de ne pas être à la hauteur de tout ce que tu as entrepris depuis plusieurs années. Ta galerie est une réussite éclatante et tu as un max de blé d’avance, mais tu as des devoirs envers elle et surtout, envers toi-même. Si juste une fois, tu renonçais à rester la meilleure, ce serait une porte ouverte vers d’autres relâchements et il y a des spirales qu’il vaut mieux éviter d’emprunter. Tu es une machine, Sienna, tu as toujours fonctionné ainsi. Tu avances droit devant toi parce que tu n’attends jamais que ça te tombe tout cuit. Je veux que tu continues d’avancer parce que tu es une battante, mais aussi une femme qui pourrait s’écrouler très bas. Tu es une pile électrique qui doit toujours rester chargée sinon elle sera vite foutue. La collection Mullen est à ta portée, son propriétaire t’a contactée personnellement, ce serait une faute professionnelle impardonnable de passer à côté. Peut-être que tu n’en récupéras que des miettes, mais on s’en fout, tu auras tenté ta chance et tu auras ainsi la conscience en paix. Et enfin, je veux t’accompagner parce que tu te sens fragilisée d’être si mystérieusement attirée par un inconnu que tu n’as jamais vu. Je tiens absolument à être à tes côtés pour veiller sur toi. J’ai confiance en ton jugement et mon a priori sur McLean est donc favorable. Je préfère néanmoins être présent, nul n’est infailible. Toi aussi, tu as été très souvent présente pour moi dans le passé. Tu as toujours été la plus forte de nous deux. Je vais très bien actuellement, je suis bien dans ma peau, heureux dans mon activité et heureux en ménage. Je gagne très bien ma vie et ma seule réelle préoccupation est de décider si je me laisse pousser la barbe comme tous les hivers ou si je fais plaisir à Mary en continuant de me raser. Tu vois, c’est moi le plus fort de nous deux en ce moment, frangine. C’est maintenant à mon tour d’être ton grand frère et toi ma petite sœur. Si tu ne te sens pas capable de parler à McLean, je veux bien le faire moi-même. Qu’en penses-tu ?

Plus Teal s’exprime et plus je me détends. Je ne me sens plus seule et en proie à quelque chose que personne ne pourrait entendre sans se marrer. Lui me comprend et ne remet absolument pas mes émotions en cause. Du reste, je suis certaine que ça ne lui viendrait même pas à l’esprit. Teal ne me fait pas non plus la morale, il sait que je déteste ça et que je me braquerai aussitôt. J’aime beaucoup l’homme que mon frère est devenu. C’est vrai que je le sens en pleine peau et que je meure d’envie de m’en remettre à lui. Mon esprit rebelle ne lutte intérieurement que pendant quelques secondes. Teal parle encore que je sais déjà que je n’envisage même plus qu’il ne m’accompagne pas. Cela devient une évidence pour moi qu’il est urgent que je rencontre cet Écossais. En le fuyant, j’ouvre la porte à des envies trop néfastes pour mon équilibre. Au-delà de vouloir me protéger, Teal met surtout le doigt précisément là où il le faut et il exprime exactement ce que j’ai besoin d’entendre. Il me recadre à sa manière gentille et ferme à la fois. Il me renvoie à ce que j’ai essayé de construire jour après jour depuis que je ne suis plus une enfant. Je me souviens tout à coup du jour où je lui ai annoncé que j’étais enceinte. C’était la seule fois où il m’avait déjà parlé sur le même ton en inversant nos rôles et je n’ai jamais regretté de l’avoir écouté. Je voulais garder mon enfant, mais j’imaginai que ma maternité serait un énorme coup de frein pour ma galerie. Teal m’avait galvanisée en me suppliant de croire en moi. Tout ce qu’il m’avait dit s’est ensuite

réalisé, j'ai pu tout mener de front. Sans lui, j'aurais négligé la galerie en la considérant comme une cause perdue d'avance. Teal passait tous les jours pendant cette période et ce n'est qu'aujourd'hui que je comprends qu'il veillait au grain, en fait. Je n'avais pas encore Estéban avec moi et c'était Teal qui m'aidait pour tout bouger. Il prenait le Transit et il parcourait tout le sud de l'Angleterre pour récupérer ce que je chiais ou ce qu'on me proposait. Et cela en me noyant sous la tendresse d'une présence amicale et en ne me donnant jamais d'ordre ni même de conseil, juste en étant là pour prendre soin de moi.

— C'est d'accord, Teal. Tu viendras avec moi et ça me fait vraiment plaisir... Je confierai May à maman. Pour trois ou quatre jours, elle s'en sortira. Tu prendras le volant et je te relaierai de temps en temps.

— Je prévoyais plutôt un déplacement par avion, Sienna. On pourrait prendre un vol intérieur pour Glasgow ou Edinburgh et ensuite louer une voiture. Tu n'auras pas besoin de ta camionnette pour un premier contact.

— Oui, c'est vrai. Je suis tellement à l'ouest que je n'y avais même pas pensé. Comme ça, on pourra faire l'aller-retour sur une seule journée !

— Non, quand même pas. Tu n'as pas la moindre idée de ce qui nous attend. Les routes sont sinueuses et étroites après Fort William quand on pénètre au cœur des Highlands. J'y suis allé deux fois avec Mary et je sais déjà qu'il nous faudra au minimum trois jours en restant qu'une journée sur place. Peu importe, cela nous prendra tout le temps qu'il faudra, Sienna, je n'aurai aucun impératif la semaine prochaine et on en profitera pour passer du temps ensemble. Bon, tu l'appelles ou je le fais ?

— C'est mieux que je le fasse moi-même, peut-être.

— Je le pense aussi, je n'y connais rien en bric-à-brac poussiéreux !

— À toi aussi, maman t'a déjà sorti ce genre d'ânerie sur moi ?

— Souvent, oui... Je te défends encore de temps à autre, mais beaucoup moins qu'avant. Nous avons toujours été seuls au monde, toi et moi, alors cela n'a aucune importance que maman n'y connaisse rien... ni en père Noël sur la plage ni en vieux meubles.

— Je vois que tu as également tiré les vers du nez à May, espèce de sale intrigant !

— J'ai mené ma petite enquête, oui. Je t'avais prévenue que j'allais te coller un Sherlock Holmes au cul, Sienna. J'étais vraiment inquiet si tu veux tout savoir.

— Et là, tu me souris comme si on se rencontrait pour la première fois. Tu ne l'es donc plus ?

— Non, je retrouve enfin ma chipie guerrière qui planquait la clé du bureau de papa pour le faire enrager ! Appelle McLean, je dois aller aux toilettes, profite-en !

— Tu peux rester, Teal, ta présence ne me gêne pas.

— Ts, ts... Si tu fais une tête de mijaurée ou que tu piques un énorme fard, je vais me fendre la poire et tu vas te marrer aussi. Un seul fou rire avec ce type a déjà provoqué suffisamment de dégâts, ne crois-tu pas ? Et puis, ne décroise surtout pas les jambes en perdant la tête à cause de la voix de McLean, j'aperçois le reflet de l'autre tartuffe derrière nous dans la glace. Il ferait un arrêt cardiaque... tu le subjuges, apparemment. Comme tous les hommes sur Terre à part moi, d'ailleurs ! Ah, pauvre monsieur McLean qui ignore encore que le ciel va lui tomber sur la tête !

Je culpabilise d'avoir abandonné May pour plusieurs jours, ce n'était jamais arrivé. Ma mère et elle sont ravies, mais j'ai le sentiment d'être une mauvaise mère. Je me confie à Teal qui éclate de rire et qui me chambre jusqu'à ce que le signal d'interdiction de détacher nos ceintures s'éteigne. Notre vol sera trop bref pour que l'avion monte à haute altitude et je me force à me détendre. Je ne serai pas secouée comme un prunier par les turbulences comme lors du retour de nos vacances en Grèce cet été. Philip faisait le malin et essayait de faire rire May pour qu'elle ne prenne pas peur, mais il serrait encore plus les fesses que moi.

— J'imagine que Mary a dû te poser des tas de questions pour savoir pourquoi tu pars en Écosse avec moi. Ça s'est décidé si vite que ça ressemble un peu à un coup de tête.

— Rien de trop chiant, non.

— Quelle explication lui as-tu donnée ?

— Aucune, en fait. Je lui ai juste dit que tu avais besoin de moi.

— Et elle n'a pas insisté pour savoir ce qu'on allait y faire ?

— Non... J'ai eu certaines petites amies qui ne comprenaient pas notre relation et qui étaient jalouses de toi, mais Mary est différente. Tu lui plais beaucoup et elle respecte notre lien.

— Tu as une compagne en or, Teal, je l'apprécie de plus en plus. J'aimerais bien que Mary devienne ta femme, je crois que tu as enfin trouvé la bonne personne pour former un couple. Est-ce que tu comptes te marier avec elle ?

— Ce n'est pas inscrit au programme pour l'instant. Cela ne fait même pas six mois que nous vivons ensemble. Je pense que c'est bien parti pour durer longtemps, mais bon... on verra bien. Je me remets seulement de ma rupture avec Jane, alors je préfère ne plus trop m'emballer.

— Tu parles ! Une semaine après qu'elle t'ait plaqué, tu roucoulais déjà avec une Danoise que tu as virée presque aussitôt pour une prof de je ne sais plus quoi avec des dents en forme de décapsuleur !

— Ah, oui, Laura ! Je n'avais plus jamais repensé à cette fille ! Pfff, elle n'était peut-être pas terrible physiquement, mais quelle folie furieuse dans le plumard avec celle-là !

Dans notre petite Toyota de location, nous rions encore en énumérant l'impressionnante liste des conquêtes féminines de Teal. À part une ou deux, il me les a toujours présentées. Je me souviens bien de toutes ces filles et nous en faisons un jeu cruel, mais très drôle pour nous, en essayant de nous rappeler de leurs défauts. Je ne suis pas dupe, Teal fait tout pour que je me décontracte un peu, en fait.

Pour une fois, mon frère se fait des idées, car je me sens vraiment détendue. Je n'ai parlé que deux minutes avec McLean au téléphone, il n'avait pas le temps. Il m'a donné rendez-vous pour le lundi suivant, c'est-à-dire demain, et il s'est vite excusé, quelqu'un l'attendait dehors. Sa voix était toujours aussi sensuelle et envoûtante, mais moi-même j'étais agacée par le type qui matait mes jambes et je n'ai pas essayé de plaisanter. Depuis, je m'efforce de ne plus trop y penser et ma foi, je ne m'en sors pas trop mal. Je crois que je me sens libérée d'être enfin passée du doute à l'action. Les dés sont lancés et désormais, je n'ai plus qu'à me laisser dériver.

Peu après Dumbarton au nord de Glasgow, nous faisons une pause sandwich-pipi dans une station-service. Autour de nous, c'est déjà la campagne profonde. C'est tout plat, mais même une fille de la ville comme moi remarque que la terre est pauvre. Il n'y a aucun champ cultivé comme aux alentours de la grande boucle londonienne. Teal me prévient que les paysages deviendront magnifiques dès les prochains milles. Cela peut paraître incroyable pour une Britannique, mais je ne suis jamais venue en Écosse. Mais

bon, je vous ai déjà expliqué que la nature et moi, ça faisait vraiment deux. En dehors de mes sauts de puce pour chiner des meubles à droite à gauche, les rares fois où je quitte Londres sont pour aller passer une semaine dans un club avec les doigts de pied en éventail au bord de la mer. Ces deux dernières années, je suis partie avec Philip. Auparavant, c'était avec des copines. Depuis sa naissance, j'ai toujours emmené May, évidemment.

Invariablement, je subis toujours le même double phénomène en vacances. Le premier survient dès le second jour : je finis par ne plus quitter le bord de la piscine parce que le sable collé sur mon corps, ça me dérange. Le second phénomène se produit à partir du trois ou quatrième jour : je commence à m'ennuyer autant qu'un chameau sourd au concert d'une cantatrice. Alors, je passe des heures à jouer avec May pour oublier que je ne peux pas travailler. Tous les ans, ma fille ne met d'ailleurs qu'une journée de plus que moi pour me demander à rentrer à Londres. Elle aussi est déjà une citadine. Les arbres, c'est juste bien pour les balançoires, m'a-t-elle sorti lors d'une promenade dans une oliveraie en Tunisie il y a deux ans.

Teal conduit beaucoup plus prudemment qu'Estéban. Peu après la sortie du petit village d'Alexandria, j'ai l'impression de changer de planète. Nous commençons à longer le Loch Lomond, un vaste lac comme je n'en avais vu que sur des cartes postales. Je suis surprise de ne pas me lasser de ses eaux bleues, presque grises. Les grands sapins sur la rive opposée se reflètent en formant une bande plus foncée. Je suis touchée par la quiétude des lieux. La route est large, mais elle serpente en virages serrés tout en suivant les berges du lac. Je trouve cet endroit superbe et je le dis à Teal. Cela me vaut dix bonnes minutes d'ironie affectueuse, mais intensive. Je le laisse bientôt se gausser de mon émerveillement de petite fille, je me perds dans le charme du lac. Teal m'avertit alors qu'après Fort Augustus, plus au nord, nous longerons cette fois le célèbre Loch Ness. Je lui réponds que cela ne me fait pas peur puisque le monstre est déjà dans la voiture. Il contre-attaque aussitôt, la bête est en effet assise sur le siège passager ; et nous rions. Maintenant, Teal a compris que je suis sereine, il ne scrute plus mon visage toutes les deux minutes pour vérifier si je ne me serais pas soudain envolée par la vitre de la portière.

Nous avons quitté Londres très tôt, le jour n'était même pas encore levé. Notre vol n'a duré que trente-cinq minutes et nous sommes donc arrivés en milieu de matinée à Glasgow. Pourtant, Teal affirme que nous n'atteindrons Latheronwheel que dans la soirée alors qu'il n'y a que deux cent cinquante miles* (quatre cent cinquante kilomètres, NDT). Je pensais qu'il me racontait des sornettes et que nous partions la veille pour prendre notre temps, mais je comprends maintenant qu'il disait la vérité.

Après avoir été subjuguée par le Ben Nevis, le plus haut sommet du Royaume-Uni, que nous avons eu de pleine face pendant une grosse demi-heure, le Loch Ness m'impressionne moins que le Loch Lomond. Ce lac est plus petit, moins majestueux. Pourtant, je ne compte même plus les camping-cars, les autobus et les voitures de touristes sur les innombrables parkings. J'observe vaguement les plaques d'immatriculation et je me fais la réflexion que ces gens viennent de toute l'Europe. Je livre mes impressions à Teal qui rit aussitôt, une fois de plus.

— C'est bien pour cela que ton initiative d'installer ta galerie sur Regent Street était une idée de génie. Les gens croient toujours que les endroits mystiques sont beaucoup mieux que les autres.

— Je ne suis pas d'accord, Regent Street est une rue fantastique et mérite qu'on l'admire. C'est vraiment beaucoup mieux que partout ailleurs. Il n'existe aucune autre plus belle artère au monde.

— Un jour, nous irons nous promener ensemble dans Londres, Sienna. Je te ferai découvrir des petits coins merveilleux. Quoique non, mauvaise pioche, tu n'apprécieras pas !

— Pourquoi ?

— Il n'y a aucune boutique de fringues dans ces endroits-là ! Et pas de taxi non plus, tu seras complètement perdue...

— Ne te foutrais-tu pas ouvertement de ma gueule, par hasard, Teal ?

— Non... Je te connais très bien, c'est tout.

- Tu te plantes complètement sur moi. Regarde, nous sommes pratiquement en plein milieu de l'Amazonie et je me sens pourtant comme un poisson dans l'eau. J'aurais dû visiter l'Écosse beaucoup plus tôt, c'est super joli.
- Oui, je vois ça, tu n'arrêtes plus d'écarquiller les yeux. Est-ce que tu connais le proverbe préféré des Écossais, Sienna ?
- Un truc *comme mon argent est beaucoup mieux dans ma poche*, je suppose.
- Pas du tout, l'avarice des Écossais n'est que l'un de ces mythes à deux balles. Ce sont de riches Anglais qui l'ont inventé parce qu'autrefois, ils n'avaient que du mépris pour leur pauvreté. En fait, les Écossais ont coutume de dire *Venir une fois chez nous, c'est déjà être sûr de ne jamais en repartir*.
- Je vois très mal May vivre ici... Et moi, encore moins !
- Il ne te reste donc plus qu'à éviter d'avoir le coup de foudre pour McLean demain matin.
- Qu'en sais-tu, Teal Wilkinson le grand psychanalyste ? Et si ce type adorait Londres ?
- Dans ce cas, il ne se serait pas installé dans l'un des coins les plus perdus du royaume. Votre hypothèse n'est pas recevable, chère consœur.
- De toute façon, on s'en balance complètement des goûts de ce gars. Il est tellement hideux physiquement qu'on aura tous les deux la nausée quand on sera en face de lui. Je le savais, mais je n'avais pas encore osé te prévenir.
- Ah... Aurais-tu enfin trouvé une photo de lui sur le web ? Tu ne m'as pas parlé, je suis étonné.
- Non, Teal, je t'ai déjà dit que cet homme est un ectoplasme sans existence légale.
- Comment sais-tu que McLean est si affreux que ça, dans ce cas ?
- Je n'en sais rien du tout, grand frère, c'est juste que j'ai pris la décision que sa tronche est plus horrible que le trou du cul d'une vache un jour de colique.
- Tu as de ces expressions, parfois ! Si tes copines de la jet-set t'entendaient, elles seraient horrifiées.
- Je ne fréquente personne dans ce milieu, tu divagues.
- Je faisais juste référence au nombre de zéros derrière le premier chiffre sur le compte en banque de tes copines, Sienna. Non, je retire ça, c'était idiot et injuste, excuse-moi... Allez, explique-moi plutôt pourquoi tu as pris une telle décision sur la laideur potentielle de ce pauvre McLean.
- Je n'avais pas le choix, Teal... Ce mec *doit* être moche comme un pou, il en a même le devoir absolu, sinon... sinon...
- Sinon quoi ?
- Sinon, je suis dans la merde !

La nuit est déjà tombée lorsque nous arrivons enfin à Dunbeath. Nous sommes encore à un quart d'heure de Latheronwheel, mais je n'ai pas pu réserver de chambres d'hôtel plus près. D'après Google Maps, il nous faudra encore un second quart d'heure après Latheronwheel demain matin pour arriver au château de McLean, peut-être même un peu plus. Sa demeure est située très à l'écart du village, elle est dans les collines. J'ai déjà repéré qu'un seul petit chemin non bitumé permet d'y accéder.

Ma chambre est exigüe et les sanitaires franchement vétustes, mais je prends quand même une longue douche très chaude. Je n'ai pas conduit du tout et pourtant, j'ai mal dans le cou. Il faut dire que je n'ai pas cessé de tourner la tête dans tous les sens avant que le jour s'assombrisse. Le paysage n'a été qu'une suite ininterrompue de petits ravissements lors de chaque sortie de virage. Il n'y a pratiquement que des moutons dans cette région, mais alors, quelle beauté ! Bon, j'ai eu trop la trouille de ces bestioles blanches pour sortir de la voiture quand Teal arrêtait pour fumer une cigarette, mais mes yeux se sont régalez. Sincèrement, je ne comprends pas comment on peut vivre dans un endroit pareil, vu qu'il n'y a que des collines, de l'herbe, des barrières en bois et des milliers de moutons sur le côté gauche de la

route. À droite, c'est bien simple, il y a juste l'océan et de très hautes falaises abruptes. La mer du nord n'est pas plus belle ici que dans le sud du royaume. Teal a fait une pause sur un parking surplombant une crique où en me penchant bien, j'ai vu des phoques ou des machins du même genre, je ne sais plus. L'odeur était épouvantable et il y avait un vent infernal qui s'obstinait à soulever ma jupe. Je suis vite rentrée à l'abri quand un camionneur a klaxonné juste avant de passer devant nous avec une tronche hilare. J'en ai marre que tous les mecs se régalent en voyant ma culotte en ce moment !

Nous n'avons pas d'autre choix que de dîner à l'auberge où j'ai réservé nos chambres. Faire le tout à pied de Dunbeath ne nous prend que dix minutes et nous revenons très vite à notre point de départ. Le village est tout petit et bien qu'il soit en front de mer, il n'y a aucune terrasse et aucun magasin à part une épicerie très sombre. J'ai revêtu un jeans et un polaire, mais tous les gens du coin me dévisagent comme si j'avais un poireau en plein milieu du front. En fait de plage, nous tombons sur un tas de caillou très mal étalé. Teal me chambre parce que c'est juste une plage de galets et non un terrain vague comme je le prétends, mais je me fous de ses explications. J'avais bien compris, mais j'ai envie de râler, alors je râle. Je me sens si loin de chez moi et il fait si gris que je commence à me demander sérieusement ce que nous fichons dans un trou pareil. Londres me manque beaucoup et ma fille encore plus.

Pour le menu, nous avons le choix entre de la panse de mouton farcie et de la panse de mouton farcie. Teal et moi commandons la même chose après une longue réflexion. Sur l'un des murs de l'auberge, il y a plein de photos au mur avec des plats de moules à toutes les sauces, mais de moules dans l'assiette, il n'y en a point. J'ai dans l'idée que les moules, même écossaises, c'est beaucoup moins stupide qu'une Sienna Wilkinson. En septembre, elles partent aux Baléares comme tout le monde au lieu de s'user les fesses sur une chaise pourrie telle que celle que j'ai sous les fesses en ce moment. La mauvaise paillasse me pique le derrière et mon siège est si bancal que je crains la chute.

Je téléphone à May, mais bien sûr, je passe d'abord par la case Esperanza Gomez-Parra rebaptisée Hope Wilkinson par son amoureux et geôlier depuis trente-six ans. Ma maman d'amour ne me demande pas si j'ai bien mis mon cache-nez et mes mouffles, alors je l'informe que je n'ai pas retiré mon bonnet pour dîner. Elle me répond que cela ne se fait pas et comme je le sais déjà, mais que je ne veux pas qu'elle ait le dernier mot, j'enchaîne sans raison et sans transition sur le dernier album de One Direction. Au lieu de se réjouir d'apprendre l'existence d'un groupe aussi génial pour les adolescentes, elle se lance dans un sermon sur mon humour qui me jouera des tours un jour ou l'autre. Je souris, le réseau n'est pas terrible et je ne reconnaissais pas bien sa voix. Enfin certaine que c'est bien ma mère qui me parle dans l'écouteur, je lui demande de me passer ma fille.

Il s'ensuit une séance de mamours et de bisous-bisous qui me met les larmes aux yeux et qui fait bêtement sourire Teal. Je flingue mon forfait en détaillant tout ce que j'ai vu au cours de la journée, mais je comprends bien vite que May est surtout intéressée par la partie du vol en avion. Je lui épargne le deux centième mouton en haut sur la gauche tout en haut de la trentième colline et je la déçois terriblement en lui révélant que non, il n'y avait pas de Kit & Kat et pas non plus de chocolat Crunch sur mon plateau-petit déjeuner. Ma fille écoute attentivement le récit de ma rencontre avec le monstre du Loch Ness. Elle ne met que quelques secondes à piger que je suis en train de lui décrire son oncle Teal. Sur un dernier baiser, je lui passe mon frère qui tendait le bras depuis cinq bonnes minutes en essayant de me chiper mon téléphone.

Comment ? Vous me signalez que je ne vous parle pas de ce que je ressens alors que je ne suis plus qu'à une si courte distance de cet homme qui m'a fait me lever à cinq heures du matin après dix nuits d'insomnie.

Hum... Comment vous dire ? Quelle expression pourrais-je employer ?

Je suis terrorisée ! Cela vous convient comme résumé ? Je peux m'étendre sur la question pendant quelques lignes si vous insistez, mais je viens déjà de tout vous dire, vous savez.

Bon, c'est d'accord, je complète un peu.

Je suis morte de trouille, angoissée, je sue comme une truie et je tremble comme un bloc de gelée.

Pourquoi ?

Eh bien ça, j'aimerais vraiment bien le savoir, figurez-vous !

Je vous fais la grâce de la suite de cette soirée alternant entre le lugubre et la pure fantaisie en fonction de la qualité de nos blagues à Teal et moi. Elle n'aurait que peu d'intérêt pour d'autres que nous. Sachez juste qu'une fois de plus, je mets des plombs à m'endormir. Je suis si nerveuse que moi qui n'aie jamais tiré sur une cigarette de ma vie, je suis à deux doigts de frapper comme une folle à la porte de la chambre de Teal pour lui en quémander une.

J'avais promis de ne vous offrir que ma sincérité et je n'ai pas triché au cours de ce chapitre. À partir du milieu d'après-midi, il a bien fallu que je me rende à l'évidence. Je n'étais plus dans le même monde que la veille. Les Highlands étaient une notion abstraite qui s'étalait maintenant sous mes yeux. C'était magnifique, mais je suis sentie tellement loin de chez moi que je n'avais plus aucun repère. J'étais tranquille et sereine et puis tout s'est progressivement noué en moi. Je me demande même si demain matin, Teal parviendra à venir à bout de la torsade que je suis en train de former.

Il est près d'une heure du matin quand je sursaute dans mon lit qui grince au moindre mouvement. J'ai complètement oublié d'appeler Philip !

Pff, vivement l'année prochaine pour que cette hérésie émotive soit loin derrière moi !

Chapitre 9

En ce début de chapitre, je m'accorde une petite pause pour m'adresser directement à vous qui m'offrez ce merveilleux cadeau que d'être lue. Je me suis déjà laissée aller plusieurs fois à vous parler comme si vous étiez en face de moi depuis le début de mon récit, mais c'était toujours sous le coup de l'émotion. Cette fois, je décide délibérément d'établir une interaction entre nous. Pour être franche, j'ai besoin de faire une pause pour tenter de comprendre ce qui m'arrive. J'essaie également de me mettre à votre place et d'analyser ce que vous pensez de mon récit et aussi de moi. Me concernant, vous avez conclu depuis quelques chapitres que je suis folle à lier, inconséquente, impulsive et totalement irréfléchie. Je partage pleinement votre opinion et j'ajoute que je suis aussi excessivement romantique, imaginative à l'excès et en pleine dérive.

Il ne vous a pas non plus échappé que Philip est un compagnon formidable, tendre, solide, travailleur, fidèle et constituant non seulement un excellent parti, mais aussi un parfait père de substitution pour ma fille. Vous pensez que j'ai parfaitement tort d'être aussi ébranlée par un simple fou rire avec un inconnu. Vous sentez que j'ai atteint un point où j'envisage de remettre en question mon union avec lui. Je me sens encore une fois en totale harmonie avec votre ressenti. J'en parle assez peu, mais je vous donne ma parole d'honneur que j'essaie de toutes mes forces de continuer à l'aimer. Cet appel téléphonique est un petit détail comme un autre à mes yeux. Il aurait pu s'agir d'une parole déplacée de Philip, d'une petite manie qu'il aurait et que je ne supporterais plus ou encore d'une opinion qu'il aurait dévoilée et qui me choquerait. Rien de la sorte ne s'est produit, aussi je suis incapable d'expliquer pourquoi tout à coup, mon avenir ne me paraît plus aussi bien tracé que je l'imaginai. Là encore, je vous jure sur tout ce que j'ai de plus cher que je ne cesse de me fustiger et que je passe beaucoup de temps à me rappeler tout ce que j'aime chez Philip. Je ne sais plus où je vais, mais je le respecterai comme il le mérite, quoi qu'il arrive.

Enfin, vous avez peut-être tiqué quand vous avez compris que j'avais dit la vérité à May concernant l'identité et les origines de son véritable père. Vous vous dites probablement que ce n'est pas malin de ma part puisque dans le même temps, cet homme ne connaît même pas son existence. Il s'agit là du seul point sur lequel je ne suis pas d'accord avec les réflexions que je vous prête, mais vous comprenez sans doute que si j'en parle, c'est que ça me perturbe beaucoup. Malgré tout, je pense avoir fait le bon choix. J'avais le droit de me priver d'un homme dont je ne voulais plus, mais je n'avais pas celui de cacher la vérité à mon enfant. May m'aurait forcément posé des questions à un moment ou à un autre. J'ai beaucoup de défauts, mais pas celui du mensonge. Je ne sais pas mentir, j'essaie parfois, mais je m'embrouille au bout de trente secondes et je me choque ou je me dégoûte. Aussi, je n'ai pas prétendu à ma fille que son père serait mort et pas non plus qu'il serait parti sans laisser d'adresse. Le jour où elle me dira qu'elle veut rencontrer son vrai papa et que je sentirai que sa demande sera un vrai besoin pour elle, je contacterai Peter très rapidement. Il décidera lui-même de la suite des événements et je suis parfaitement consciente que je le foutrai peut-être dans une satiation très difficile. Seulement, je n'ai pas trouvé d'autres solutions. L'équilibre de May compte cent fois plus que l'équilibre de Peter à mes yeux. Quand j'ai annoncé à cet homme que j'étais enceinte, j'ai senti du rejet en lui. J'avais vécu un an avec ce garçon et j'avais parfois remarqué qu'il n'était pas du tout attiré par les enfants. Je m'en fichais puisque nous n'avions pas le projet d'en concevoir un. Cela a toutefois pesé lourd dans ma décision de me passer de lui. Mon plus grand espoir est que la vie l'ait conduit à évoluer parce que je n'ignore pas que May voudra savoir qui il est. Je referme cette parenthèse que vous jugez peut-être comme étant un besoin de

me justifier. Je vous demande juste, que vous soyez une femme ou un homme, de prendre le temps d'y réfléchir une minute ou deux pour vous demander ce que vous auriez fait à ma place. Si votre réponse est l'avortement, elle n'a pas été la mienne, c'est tout ce que je peux ajouter pour conclure.

J'en viens maintenant à mon récit. Je ne compte pas les pages de mon cahier, mais je pense qu'il commence à y en avoir un bon paquet. Vous vous dites certainement que si McLean est effectivement très vieux, très laid ou même un type quelconque, l'histoire que je vis en ce moment ne serait plus très intéressante. Pour vous dire la vérité, je vois McLean à travers le pare-brise en ce moment même. Je suis encore dans la voiture que Teal tente tant bien que mal de ne pas enliser dans ce petit chemin boueux qui est le seul accès vers son manoir. McLean n'est encore qu'une silhouette, mais je commence à le discerner de mieux en mieux.

Je vous avais promis une sincérité totale et je n'embellirai donc pas la vérité pour rendre mon récit plus captivant ou pour donner un sens à mon inexplicable désarroi. Vous savez, j'ai appris à ne compter que sur moi-même pour rendre ma vie meilleure. J'ai mon jumeau Teal qui me soutient beaucoup moralement, mais pour le reste, je ne dois rien à personne. Je ne crois pas vraiment aux rêves et je n'ai joué que très rarement aux jeux de hasard. En conséquence, le hasard n'a jamais eu un grand rôle dans ma vie et c'est tant mieux parce que j'ai toujours eu de la malchance quand je m'en remettais à lui.

Je perds toujours, même au Monopoly ou aux dominos. Je joue avec sérieux, mais il y a une sorte de fatalité qui s'acharne contre moi. Durant toute mon enfance, je n'ai jamais eu la fève de la galette des Rois, par exemple. C'était donc écrit que toutes mes dernières certitudes allaient s'effondrer en venant ici au trou du cul du monde.

Aussi, je suis au regret de vous annoncer qu'une fois de plus, je ne vais pas gagner le premier lot à la tombola. En fait, c'est même un cauchemar. McLean n'est pas un bel homme, il ne dégage pas de charme et il n'est même pas vaguement fascinant.

Il est juste cent mille fois mieux que ça et cette fois, je suis réellement dans la merde. Ce n'est plus une expression pour plaisanter, mais bien une triste réalité qu'il va me falloir affronter.

Un regard appuyé et inquiet de Teal m'aide à me ressaisir. Mon frère immobilise la voiture et coupe le contact. Je devine dans ses yeux que lui aussi vient de comprendre que cela ne va pas être simple pour moi et qu'il compatit déjà. Il presse mon genou et j'ai soudain peur de ce qu'il va me dire. Je suis effondrée, mais en même temps, je le serai encore plus s'il m'annonçait qu'il va faire demi-tour et qu'on va se barrer sans même descendre de la Toyota. Bien sûr, ce n'est pas ce que me murmure Teal.

— Sienna, ça va mal se passer, mais je suis avec toi. Ce McLean, ça fait vingt ans que tu m'en parles, en fait. Tu te souviens quand on était encore des ados ? Tu me parlais souvent du genre de mec que tu rêvais de rencontrer.

— Un homme qui aurait été l'exact contraire de papa ?

— Oui, surtout pas un intello... Un mec viril qui regarde droit dans les yeux, grand et fier. J'en vois un là devant nous à travers le pare-brise et il est à moins de quinze pas. As-tu déjà craqué ou es-tu sur le point de la faire ?

— C'est déjà fait depuis presque une minute, Teal.

— Bien...

— Qu'est-ce que je dois faire ?

— Que te suggère ton cœur ?

— De sortir de la voiture.

— Et ton cerveau ?

— De me casser vite fait !

— Et la collection Mullen ?

— Complètement oubliée... Je crois même que c'est la première fois que j'y repense depuis qu'on

est en Écosse.

— McLean avance vers nous, Sienna. Il te reste très peu de temps pour décider si on reste ou si on se tire en vitesse !

— Donne-moi une seule bonne raison de rester, vite, grouille-toi, Teal !

— Toi...

— Quoi moi ? C'est quoi cette connerie ? Putain, tu fais chier, c'est pas le moment de déconner !

— Toi... Sienna Wilkinson... Pense uniquement à toi, frangine, tu ne le fais plus jamais. Ouvre cette portière avant d'avoir broyé la poignée. Descends, Sienna, on réfléchira plus tard et si ça craint trop dans une heure ou deux, je le tue et on se casse ! OK ?

Je ne réponds pas. Je relâche un tout petit peu la pression sur la poignée et cela suffit pour l'enclencher. La portière s'entrouvre. Un vent mordant m'agresse le visage. McLean ne ralentit pas. Son pas est tranquille. Il est chez lui, il est relax. Dix pas de moi... Esprit vide. Aucune pensée. Sienna absente. Moteur en panne. Plus d'essence. Cinq pas... Mon pied touche le sol. Ma bottine s'enfonce dans l'herbe humide. Mon talon crotté me fascine. Je me rappelle que j'ai deux jambes. Deuxième chaussure dégueulasse à son tour. Le vent est fort. Je suis décoiffée. McLean ne sourit pas. Moi non plus. Teal referme sa portière. McLean ne le regarde pas. Ses yeux sont gris. Très clairs. Ses cheveux volent. Ils sont trop longs. Ça lui va bien. Ils sont tout blancs. Des mèches foncées sur les côtés. Quarante-cinq ans. Moins. Beaucoup moins. Presque aucune ride. Des traits durs. Anguleux. Taillés à la serpe. Nez droit. Menton carré. Il a dû faire le tour de la Terre. Ou naviguer longtemps en mer. Il est beau. Incroyablement beau. Je le hais. Trois pas... Baraqué. Non, juste solide. Décidé. Serein. Col de chemise ouvert, long manteau, pas de pull, jeans, bottes. Regard magnétique. Lèvres fines. Aucune expression. Une énigme. Calme. Fascinant. Je l'aime. Un pas...

— Bonjour, soyez les bienvenus. Êtes-vous bien mademoiselle Wilkinson ?

— C'est bien elle, je suis son frère, Teal Wilkinson.

— Antiquaire aussi ?

— Photographe, mon matériel est dans le coffre.

— Je ne pensais pas réellement que votre sœur prendrait la peine de venir jusqu'ici.

— Elle a finalement entendu parler de la collection Mullen. Je suppose que nous arrivons après monsieur Rutherford.

— Connais pas ! Qui c'est ?

— Un autre antiquaire londonien, son principal concurrent.

— Grand et sec ? La soixantaine et l'accent d'un Lord ?

— Oui, je crois que ça correspond plutôt bien.

— Je l'ai foutu dehors avant-hier.

— Ah... Pourquoi ? Si ce n'est pas indiscret, bien sûr.

— Ses manières m'ont déplu, monsieur Wilkinson, c'est la seule raison. Et je n'aime pas qu'on vienne me déranger pendant des heures sans invitation.

— Ma sœur ne vous retiendra pas longtemps. Sienna va juste jeter un coup d'œil à vos meubles et nous repartirons aussitôt.

— Vous êtes invités, vous pourrez prendre votre temps. Votre sœur avait-elle déjà avalé sa langue à Londres ou conduisez-vous si mal qu'elle se l'est coupée pendant le trajet ?

— Sienna met toujours un temps fou avant de s'exprimer, elle est très réfléchie, monsieur McLean. C'est son principal défaut.

— C'est une qualité. Je n'apprécie pas les gens qui parlent pour ne rien dire. Venez, nous serons mieux à l'intérieur. J'ai préparé du thé et du café. Resterez-vous pour la nuit ? Je n'ai débarrassé qu'une seule chambre, je ne savais pas que vous viendriez à deux.

— J'aime beaucoup l'Écosse et j'ai tanné Sienna pour l'accompagner, cela s'est décidé au tout

dernier moment. Nous avons déjà réservé nos chambres pour cette nuit au Bayview Hotel à Dunbeath. Nous reprendrons la route pour Londres demain matin.

— Très bien. Venez... Vous aussi, mademoiselle Wilkinson.

McLean n'est pas froid, il est surtout distant. Enfin, ce n'est pas vraiment cela non plus, c'est plutôt comme s'il y avait une sorte de barrière invisible autour de lui qui le rendrait inaccessible. Il parle à Teal en le regardant droit dans les yeux et il est attentif à ses réponses, mais il y a toujours un léger temps de retard dans les siennes. Je ne sais pas bien comment clairement expliquer mon impression. McLean se comporte un peu comme s'il n'était pas vraiment concerné par notre rencontre ou qu'il en était juste le spectateur et non l'un des acteurs. C'est vraiment très subjectif de ma part parce que je vois bien que Teal ne partage pas mon ressenti. Mon frère est beaucoup plus fin observateur que moi et je devine que pour lui, McLean est juste une personne directe, un peu abrupte, mais très cordiale. D'ailleurs, Teal me sourit et je sais très bien décoder chaque nuance de ses sourires. Il me fait savoir que tout va bien, que je peux me détendre et qu'il a la situation bien en main.

Je me sens attirée par McLean à un point qui dépasse l'imagination. Teal a parfaitement résumé ce que je ressens dans la voiture. Cet homme incarne tout ce à quoi j'aspirais depuis très longtemps. Bien sûr, ce n'est qu'une première impression physique, mais je sens déjà que tout le reste va corroborer mon sentiment d'être enfin arrivée à bon port. Dans son immense cuisine, je l'observe servir du thé pour nous et du café pour lui. Ses gestes sont très maîtrisés et je dirai même, très efficaces. C'est un roc de granit à l'état brut dont ne dépasse que ce qui est utile. Pas d'effet de style dans ses mouvements, aucune posture, il est parfaitement à l'aise et ne ressent pas le besoin de se donner une contenance. Son regard croise régulièrement le mien, ce qui n'est pas difficile vu que je le bouffe des yeux, mais il ne s'y attarde que le temps de finir sa phrase. Cela faisait une éternité que je n'avais pas été observée par un inconnu avec une telle franchise sans ressentir la moindre concupiscence. Et pourtant, je me sens considérée. Je suis un être humain auquel s'adresse un autre être humain, avec respect et sans insistance.

Je n'ai pas encore décroché un mot, mais McLean ne réitère pas sa plaisanterie de tout à l'heure. Il a pourtant un humour particulièrement subtil, comme je l'avais déjà perçu au téléphone la première fois. Je sens que Teal y est lui aussi très sensible. Plus je regarde McLean et plus je prends conscience de son charisme. Il n'a aucun point commun avec tous ces beaux mecs que je croise souvent à Londres. Il est habillé simplement et il ne fait pas de manières, pourtant il a une présence folle. Son accent est très léger et à vrai dire, vraiment différent de ceux des gens d'hier soir à Dunbeath. Je ne pense pas qu'il ait passé toute sa vie dans cette région. Je suis même déjà persuadée qu'il a énormément burlingué. Il y a une sorte de lassitude dans son regard. Ses yeux sont si clairs qu'ils paraissent usés. S'il portait le bon costume, je le verrais bien en pirate des mers ou en chasseur de primes au Far West. Je sens beaucoup de vécu en lui, un parfum d'aventure ou en tout cas, de longs voyages. Ses cheveux ne sont pas si longs que ça, finalement. Le col relevé de son manteau m'avait trompé. Ils sont juste un peu trop longs sur la nuque et il a de longues mèches qui partent de son front vers les côtés dans un placement naturel. C'est drôle, mais je me sens incapable de l'imaginer coiffé en brosse, ce ne serait plus lui. Sa chevelure n'est pas poivre et sel. Il a plusieurs fines mèches très foncées, le reste est blanc ou plutôt gris très clair. Ses sourcils sont noirs. Il est parfaitement bien rasé et son maintien en remontrerait à pas mal de snobinards de la capitale. Là encore, je sens que c'est une attitude naturelle, McLean ne semble vraiment pas le genre de type à s'avachir. Ce n'est pas non plus quelqu'un dont on aurait l'idée de se jeter dans les bras, toujours à cause de cette distance presque indétectable, mais évidente à mes yeux. Je pense que peu de gens ont déjà osé le défier, il en impose sans être menaçant, mais il dégage de la force. J'ai une brève pensée pour mes copines et j'ai dans l'idée qu'elles seraient toutes en train de se pâmer si elles étaient là. L'image de Philip me traverse fugitivement l'esprit et je mesure aussitôt combien il paraîtrait pâlichon à côté de McLean. L'Écossais doit être plus grand d'au moins une tête, mais ce serait davantage sa présence et son magnétisme qui effaceraient mon compagnon. Me souvenir de Philip m'aide un peu à

sortir de ma soudaine crise d'adolescence.

Je suis parfaitement consciente qu'en entrant dans ce manoir dont j'ai traversé le vaste hall central, un petit bout de couloir et la cuisine où je suis maintenant, je suis passée juste à côté de meubles d'exception. Je le sais et je m'en fous. Là, tout de suite, je ne suis plus antiquaire, je suis une femme qui rencontre un homme qui surpasse de très loin tous ces meubles anciens que j'ai pourtant toujours aimés plus que tout. Je commence à me reprendre et je sens que dans un petit moment, mon intérêt professionnel s'éveillera de nouveau. J'espère juste que McLean nous laissera observer ses biens sans nous suivre tout le temps, sinon j'aurai de grandes difficultés à me concentrer.

Teal et lui devisent tranquillement. C'est surtout mon frère qui parle. McLean lui pose des questions sur son métier de photographe et mon jumeau lui répond comme s'il le connaissait depuis toujours. Après quelques minutes supplémentaires d'écoute et d'observation, deux choses me sautent aux yeux. La première est que je n'avais jamais vu Teal se livrer aussi facilement. La seconde est que McLean esquive toute question personnelle. Il le fait avec beaucoup d'élégance et le même humour que je commence à connaître un petit peu. Il n'empêche que Teal n'apprend absolument rien sur lui et qu'il ne s'en rend même pas compte. J'ai d'ailleurs bientôt la confirmation que si McLean se montre très courtois, il n'a aucunement l'intention de sympathiser avec nous. Mon frère vient de lui proposer de l'appeler Teal plutôt que monsieur.

— Je suis désolé, monsieur Wilkinson, mais je n'y tiens pas. Ne vous en formalisez pas, cela n'a rien de personnel, mais la familiarité ne m'est pas spontanée. Si nous nous revoyions souvent, j'imagine que cela me semblerait toutefois naturel.

Prends ça dans les gencives, Sienna, t'es pas près de découvrir le prénom de cet Écossais à peine civilisé. Et vu que c'est pas le genre de bestiole qu'à l'air de vouloir se laisser apprivoiser, tu ne vas pas en savoir beaucoup plus sur lui en repartant !

McLean propose un autre thé que Teal et moi déclinons. Il n'insiste pas et se sert une nouvelle tasse de café qu'il boit d'un trait, noire et sans sucre. Et puis, il se lève en nous faisant signe de ne pas l'imiter.

— Je vous demande de m'excuser, mais mon chien est très vieux et il ne lui reste plus que très peu de temps à vivre. Chaque matin à cette heure-ci, je le porte en haut de cette colline que vous apercevez par la fenêtre pour qu'il puisse faire ses petites affaires à l'abri des regards. Je vous laisse la maison, vous pourrez étudier tout ce qui s'y trouve, meubles, tableaux, objets de décoration et autres... Vous pouvez prendre des photos et fouiner partout, j'ai caché tous mes petits secrets. Deux pièces sont fermées à clé, les autres attendent votre visite.

— Je vais aller chercher mes appareils dans le coffre, Sienna.

— Mademoiselle Wilkinson ? Je pense qu'une mise au point est nécessaire. Votre frère a dit tout à l'heure que vous avez compris qu'il s'agit de la collection Mullen. Elle est entièrement contenue dans cette maison, en effet. Les héritiers n'ont que mépris pour l'œuvre de leur père et n'ont pas souhaité la conserver. J'ai donc dû me résoudre à acheter cette propriété avec tout son contenu. Je ne suis ni collectionneur ni épris d'art. Mes goûts sont simples et je ne me sens pas à l'aise au milieu de tant de biens de valeur. Prenez votre temps, regardez tout cela de plus près et ensuite, vous me conseillerez. Il y a quelques bricoles que je souhaite conserver, je vous les désignerai. Pour le reste, je ne suis pas pressé, je n'ai pas besoin d'argent à court terme. Vous les mettrez sur le marché en suivant votre instinct.

— Voulez-vous dire que vous souhaitez me confier votre collection, monsieur McLean ?

— Je doutais encore que vous soyez bien Sienna Wilkinson, mais je reconnais votre voix. Je ne vous imaginai pas aussi jeune.

— Je maîtrise très bien mon travail, ne vous inquiétez pas !

— La jeunesse n'a jamais été un défaut. Je vous confirme que je désire vous accorder l'exclusivité pour la revente de cette collection.

— Je vous remercie, je suis vraiment très flattée... mais pourquoi moi ?

— Je ne sais pas. Je n'ai pas d'ordinateur et je n'ai aucune connaissance du marché des objets d'art. J'ai demandé à une relation à Londres de sélectionner pour moi sur Internet deux ou trois antiquaires spécialisés dans le marché du luxe et du meuble rare. Il y avait votre nom dans cette liste et le hasard a fait que c'est vous que j'ai contactée en premier. J'ai apprécié notre conversation et ce rire que nous avons partagé, alors je n'ai pas appelé les deux autres. Depuis, j'ai eu beaucoup d'autres choses à faire et aujourd'hui, vous voilà. Alors, si vous acceptez ce mandat, les choses sont entendues de mon côté.

— Je suis aux anges ! Votre confiance m'honore, mais je n'ai même pas encore vu la collection et je ne vous ai pas donné de valeurs pour vos biens ! Et aussi, je n'ai pas vraiment la place pour une collection aussi importante dans ma galerie, il me faudra du temps pour tout écouler !

— Je suis novice dans votre domaine, mademoiselle Wilkinson, mais je ne suis ni naïf ni stupide. Vous devez vous douter que j'ai pris la peine de me renseigner sur vous entre notre premier appel et aujourd'hui. Ce que j'ai appris m'a convaincu, j'aime les gens compétents, francs et honnêtes.

— Encore une fois, merci de tout cœur. Vous évoquez l'honnêteté et la franchise, elles me tiennent effectivement à cœur et je me dois de ne pas vous décevoir. Vous savez, il y aurait un moyen plus rapide de revendre tout ce que vous ne conserverez pas. Vous pourriez vous contenter de m'accorder un mandat pour que je vous représente auprès de Sotheby's ou de Christie's. Ce serait déjà une mission très prestigieuse pour moi et cela lancerait ma carrière.

— Votre réputation est établie, mademoiselle Wilkinson, ne soyez pas plus modeste que nécessaire, ce n'est pas un trait de caractère qui me plaît. Je déteste me dévoiler, mais je vais néanmoins vous faire une confidence... Je ne connaissais pas John Mullen et je n'ai pas du tout apprécié la mentalité de ses enfants lors de la transaction. Dans cette maison, j'ai découvert des écrits personnels de monsieur Mullen et j'ai estimé que ses héritiers ne méritaient pas de les consulter. Je ne vous les montrerai pas, car ils sont très intimes. En les lisant, j'ai découvert une personnalité qui m'a séduit et j'ai désormais un immense respect pour cet homme. Je pense avoir compris sa façon d'être et ses principes moraux. Dans ses écrits, il évoque sa collection comme s'il s'agissait d'une femme dont il était épris à la folie, avec une très grande passion. John Mullen se retournerait dans sa tombe si ses biens étaient vendus aux enchères, aussi prestigieuses soient-elles. Il s'est investi personnellement pour les acquérir, il les a chéris et ils les respectaient. Je veux croire que vous êtes la personne idéale pour vous occuper de cette collection dans le même état d'esprit. Je vous ai déjà dit que le temps et l'argent n'étaient pas mes préoccupations primordiales. Comprenez-vous maintenant ma façon d'envisager notre collaboration ? Vendrez-vous ces biens à des gens qui les chériront ou à d'autres qui spéculeront sans jamais prendre la peine de les regarder vraiment ?

— Je partage toutes les valeurs de John Mullen. Elles sont le sel de toutes mes conceptions personnelles sur mon métier, monsieur McLean.

— Je n'en doutais pas, sinon si vous ne seriez pas ici. Maintenant, excusez-moi, mais Timo m'attend... c'est mon chien, un labrador. Je dois l'emmener chez le vétérinaire cet après-midi et je crains le pire. Ce matin, ce sera peut-être sa dernière balade.

McLean nous plante sans ajouter un mot supplémentaire. Il n'a pas souri une seule fois depuis que nous sommes arrivés, mais sa tirade sur le vieux Mullen m'a émue beaucoup plus que s'il nous avait tapés dans le dos ou traités comme de vieux copains. À vrai dire, si je n'avais pas été déjà conquise, j'aurais complètement craqué. Teal me sourit et je sens qu'il va sortir une connerie. Elle ne tarde pas.

— J'ai bien peur que ça ne soit pas seulement très dur pour toi, Sienna... ça va être juste impossible !

— Ce type me fascine, Teal !

— Oh, j'avais déjà bien compris, tu viens de rajeunir de quinze ans d'un coup ! Ce n'est pas de cela

que je parle, tu es définitivement amoureuse, c'est acquis. Je suppose que si j'étais une fille, je serais aussi en train d'avoir la main sur le cœur et les lèvres qui tremblent comme toi en ce moment... Mais vraiment, ça va être tout à fait impossible, petite sœur !

— McLean te déplaît...

— Non, il est très impressionnant, je le reconnais... Je serais fier que tu l'intéresses... mais je crois qu'il n'a même pas remarqué que tu es une femme !

Cette journée est très éprouvante pour les nerfs. Plus que jamais, je me félicite que Teal m'ait accompagné jusque dans les Highlands. Je ne sais pas comment je m'en serais sortie sans lui tellement je suis incapable de raisonner normalement. J'ai perdu toutes mes connaissances et même les bases les plus élémentaires de mon métier. J'erre devant des meubles d'une valeur presque inestimable sans même essayer de déterminer leur époque ou leur style. Je discerne leur beauté et leur rareté, mais mon cerveau n'imprime plus rien. Avec son appareil-photo, Teal mitraille chaque pièce sous toutes les coutures. Il en est déjà à sa troisième carte-mémoire et il continue pour être certain de ne rater aucun détail. Il est méthodique et hyper concentré. Au début, il me parlait, mais depuis deux ou trois heures, il y a complètement renoncé. Teal est tel un soldat qui accomplirait une mission qui pourrait sauver l'humanité, il est en pilotage automatique.

Moi, j'alterne entre l'observation d'objets anciens que je ne vois pas et les fenêtres que je vois très bien. Je guette le retour de McLean. Il est déjà revenu une première fois pour partager un repas sur le pouce avec nous, mais il n'a pratiquement pas prononcé un mot. Il avait un petit carnet devant lui sur lequel il prenait des tas de notes. Il m'a rappelé mon père en pleine phase d'écriture et cela m'aurait considérablement refroidie si par deux fois, l'Écossais ne s'était pas montré si aimable. Tout d'abord, Teal lui a posé une question sur la région et McLean a posé son crayon. Il a relevé la tête et pendant dix minutes, il s'est entièrement consacré à mon frère. J'ai senti que ce n'était pas de la politesse, mais une discussion sincère. En fait, j'ai perdu très rapidement le fil de leur conversation, je n'écoutais rien. Je n'avais pas le temps, j'avais McLean de profil en train de fixer mon frangin dans les yeux. Alors, j'en profitais pour prendre ma dose de souvenirs de lui. Ensuite, j'ai fait une réflexion d'adolescente, mais qui a provoqué une réaction que j'ai adorée. En le regardant écrire dans son carnet, j'ai bêtement fait remarquer à McLean un truc enfantin dont tout le monde se fout.

— Tiens, c'est amusant ! Vous êtes gaucher ! Comme moi !

Tu parles qu'il n'en avait rien à secouer que ma main droite ne me soit utile que pour me gratter le nez, et encore. Je suis certaine que j'ai rougi. Ce type est le propriétaire d'une des plus belles collections au monde, il me la confie, et moi je minaude. J'étais si confuse que j'ai sursauté quand il m'a répondu.

— Vous avez décidément beaucoup de qualités, mademoiselle Wilkinson.

Sur le coup, la nature de son compliment n'a pas atteint mon cerveau. Ce n'est qu'un peu plus tard que j'ai commencé à me le répéter en boucle en refusant que ce ne soit qu'une réponse convenue entre gauchers. En fait, McLean m'a souri ! Pas longtemps, hein, juste un petit sourire qui n'a même pas duré le temps d'une respiration. Mais tout de même, c'était un vrai sourire spontané et sincère. Cela n'a pas changé radicalement son visage, mais ça m'a fait un bien fou. D'autant plus que je lui ai souri aussi et qu'il a pris le temps de le recevoir avant de reprendre son crayon.

Je sais, j'ai trente et une piges et je m'exprime comme une gamine de dix-sept ans. Je n'en ai même pas honte, si vous voulez tout savoir. Je viens de découvrir ce que tomber amoureuse signifie vraiment. Jusqu'ici, je pensais avoir aimé, mais ce n'était qu'un ersatz par rapport à ce que je ressens depuis que j'ai découvert McLean par le pare-brise de notre voiture de location. Alors, tant pis, j'assume ce côté midinette qui ne me valorise pas du tout. Je préfère planer encore un peu avant d'affronter un brutal retour sur Terre qui ne tardera probablement pas.

Teal a vu juste, McLean se contrefoutait que je sois une femelle sur pattes dotée de tous les équipements qu'il faut pour être jolie. Il déjeunait avec une partenaire d'affaires, pas avec une minette féminine

jusqu'au bout des ongles qui sont pourtant vernis rouge vermillon, aujourd'hui. Il s'en tapait que mes boucles d'oreille étaient deux petites puces en diamant montées en pendentifs sur une petite chaîne argentée et qu'elles reflétaient la lumière tout en l'irisant. Il ne savait pas non plus que je n'ai pas besoin de fond de teint parce que ma peau est naturellement mate, douce et soyeuse. Je suis persuadée que ma coiffure très tendance avec cette frange asymétrique sur le front et mon tout nouveau dégradé effilé lui est passée tout autant par-dessus la tête.

Par contre, mes escarpins salopés de boue, McLean les a parfaitement remarqués. Ils lui ont même donné l'occasion de me chambrer gentiment en me glissant que ce n'était pas des chaussures très appropriées pour venir à la campagne. J'essayais désespérément de les planquer depuis le début du repas et du coup, j'étais déçue et j'ai baissé la tête. Je pense que McLean a eu pitié de moi. Il a ajouté que ce n'était toutefois pas plus ridicule que lorsqu'il gardait ses bottes sur Piccadilly Circus.

Ben voyons, je t'imagine bien en bottes de paysans à Londres, l'animal ! Tu dois plutôt être sapé comme un milord, oui. Et tu dois bien l'affoler la population féminine quand tu débarques à la gare Saint Pancras ou à l'aéroport Gatwick ! Appelle-moi Neuneu tant que tu y es !

Enfin bref, j'aurais rêvé d'être une fille si captivante que McLean en aurait été subjugué au point d'oublier de manger pour mieux me regarder en douce, mais c'est l'inverse qui s'est produit. Il m'aura au moins fait la grâce de ne pas relever que j'ai à peine touché à mon assiette. Et depuis, j'erre comme une âme en peine au milieu de trésors en me désolant qu'il ne revienne toujours pas.

— Eh, Sienna !

— Hein ?

— Viens voir, frangine, j'ai un petit cadeau-surprise pour toi !

— Non, tu vas encore de payer ma tête, Teal !

— Viens voir, je te dis !

Mon jumeau a le regard tellement rieur que je m'attends au pire. Nous faisons une pause dans la cuisine où nous nous sommes servi un verre d'eau au robinet. Teal est appuyé contre un vaste évier à deux bacs et moi, je suis à la fenêtre, comme de bien entendu. Aussitôt après le déjeuner, McLean est reparti après nous avoir informés qu'il ne rentrerait peut-être qu'à la nuit tombée. J'ai vu un très vieux 4x4 Range Rover sortir de l'immense cour en U que forment le manoir et ses dépendances ; depuis, plus de son ni d'image.

Je finis par rejoindre Teal près de l'évier. Il tient un papier à la main et il a la même expression espiègle que lorsqu'on avait onze ans et que j'en pinçais pour un certain Alan, un élève trois classes au-dessus de la nôtre. Teal s'était tellement fichu de moi que je prends donc tout mon temps pour m'approcher de lui.

— Est-ce que tu aimerais savoir ce que j'ai découvert sur ce papier, Sienna ?

— Non, je m'en fous. Je voudrais juste rentrer à Londres. Je travaillerai sur la collection quand j'aurai étudié toutes tes photos.

Teal n'insiste pas. Il a toujours su ne pas insister quand ce n'était pas le moment. Il vient tout contre moi et il passe un bras autour de mes épaules. Je pose ma tête contre sa poitrine et finalement nous nous enlaçons. Il chuchote dans mon oreille.

— Je voulais juste t'offrir son prénom, petite sœur. Il s'appelle Ian... Ian McLean. Cette facture d'électricité était posée juste à côté de l'évier. Je l'ai regardée machinalement et ça m'a sauté aux yeux. Je pensais que ça te ferait plaisir.

— Merci, Teal, c'est gentil de ta part, je suis vraiment contente de le savoir.

— Tu broies du noir, n'est-ce pas ?

— Un peu, mais je ne devrais pas, il n'y a vraiment aucune raison. On vient de me confier un truc incroyable qui va faire de moi l'antiquaire la plus prisée du royaume. Sans compter qu'il va me falloir plusieurs années pour écouler toutes ces merveilles, donc plus aucun souci financier à l'horizon. Je crois que si je n'intègre pas la naissance de May, c'est juste le plus beau jour de ma vie,

Teal.

— En rentrant, on fera une fiesta d'enfer pour fêter ça rentrera !

— Je vais même me prendre la cuite du siècle, oui ! Tu devras me porter dans tes bras pour me ramener chez moi tellement je serai bourrée !

— Charger des machins poussiéreux, c'est du ressort d'Estéban, pas du mien, Sienna !

— Tu te rends compte, Teal... Je suis amoureuse d'un type qui ne me voit même pas. Je ne sais absolument rien de lui à part où il habite et comment il s'appelle... Et aussi qu'il n'a pas trop de problèmes de fric, apparemment... Ça tombe, Ian est un truand qui commet des hold-up et des braquages, c'est peut-être pour ça qu'il esquivé toutes les questions personnelles.

— Je pense au contraire que McLean est un homme très honorable, Sienna. Il me paraît quelqu'un de sérieux et depuis le début, il me fait une excellente impression. Je crois qu'il a bien la tête sur les épaules.

— Et d'abord, qu'est-ce qu'il griffonnait sans arrêt dans son calepin ? Tu as réussi à lire ses gribouillis, toi ?

— Non, j'ai essayé, mais j'étais du mauvais côté et il écrit en plaçant sa main à l'envers, comme toi.

— Le dernier homme que j'avais vu se plonger dans un autre monde en train de noter des trucs mystérieux pendant qu'on mangeait, c'était Harry Wilkinson et c'était un connard de première !

— Ne parle pas comme ça de papa, Sienna. Tu sais combien je déteste ça.

— Pourquoi ? Il t'a rendu heureux, toi ?

— Non, pas plus que toi, mais il est mort et il est trop tard pour se révolter.

— J'aurais pourtant dû le faire avant qu'il se fasse la valise !

— Moi, j'ai toujours tout encaissé, mais toi, tu t'es révoltée chaque jour pendant toute ta jeunesse, Sienna ! Tu n'as jamais cessé de te battre contre lui pour qu'il ne fasse pas de toi la petite fille idéale de ses grandes théories, alors arrête, s'il te plaît.

— Heureusement que tu étais là, Teal. Je serai devenue folle !

— Mais tu es devenue folle, Sienna ! La preuve, tu es obligée de mendier pour survivre et j'ai entendu parler d'une rumeur prétendant que la police te surveillerait. Il paraîtrait que tu ferais le tapin sur les quais la nuit.

— C'est sympa d'essayer de me faire rire, Teal... Comment vais-je faire en rentrant pour faire croire à tout le monde que tout va bien ?

— On en parlera plus tard dans la voiture ou dans l'avion, Sienna. Je retourne au turbin, il nous reste encore deux pièces à visiter.

— Que crois-tu qu'il y ait derrière les portes fermées à l'étage ?

— Des fringues sales un peu partout par terre... un lit défait... plusieurs cadavres de bouteille de whisky... des poils de chien et peut-être aussi quelques vieux magazines tout chiffonnés avec des gonzzesses à poil !

— Une boîte de mort aux rats, un sandwich moisi et des tonnes de cendriers pleins ! Tu as raison, Teal, il vaut mieux qu'on se marre.

— Je soupçonne aussi qu'il y aura bientôt un poster géant en face du lit de McLean avec le visage de Sienna Wilkinson en gros plan.

— Tu n'es plus drôle, là !

— Vraiment ? Alors, je vais être obligé te redire la même chose que lorsqu'on déjeunait ensemble au Walkers of Whitehall juste avant que tu rappelles Ian McLean. Tu te souviens ? Quand j'avais tellement pitié de toi que j'ai été obligé de courir soulager ma vessie à force de me fendre la poire.

— Qu'est-ce que tu m'avais dit ?

— Textuellement ceci, Sienna : pauvre monsieur McLean qui ignore encore que le ciel va lui tomber sur la tête. !

— Je m'en souviens, mais tu étais à complètement à côté de la plaque, Teal. C'est moi qui viens de me prendre un coup de bazooka en pleine tronche. Et je te rappelle que ce matin, tu m'as aussi fait remarquer que Ian n'avait même pas remarqué que j'étais une femme. Tu vois, tu te contredis !

— C'était l'impression que j'avais eue, mais je n'ai maintenant plus la même. Je fais donc évoluer mon analyse en fonction de mes observations. Ce n'est pas qu'il ne te voit même pas, comme je le pensais. Je crois maintenant que McLean a plutôt *décidé* de ne pas remarquer que tu es fille canon. Et ça, crois-moi que ça fait une sacrée nuance, petite sœur.

— Comment peux-tu affirmer une connerie aussi énorme ?

— Un, j'ai vu comment il t'a souri, et deux, quand bien même je me tromperais, on s'en foutrait ! Personne ne t'a jamais résisté ! J'admets que tu as un mur immense devant toi, mais trouve le bon matériel et tu parviendras à l'escalader.

— Quel genre de matériel, par exemple ?

— Juste toi, Sienna... Tu es le matériel en question. Sois toi-même et Ian McLean sera peut-être séduit. Par contre, j'ai dans l'idée que si trichais une seule seconde et il ne serait jamais à toi, voilà ce que j'en pense !

— Et Philip ?

— Je ne voulais pas t'en parler maintenant, mais tant pis... autant crever l'abcès... Philip est quelqu'un que j'apprécie beaucoup, mais dans ton cœur, tu as déjà rompu avec lui, petite sœur. Tu as rompu depuis un certain matin où après avoir raccroché ton téléphone, tu as enfin eu le déclic. Tout ce qui te perturbait inconsciemment depuis plusieurs semaines t'a explosé en pleine figure d'un coup.

— Je sais que tu as raison, mais je ne crois pas que je sois prête à tout remettre en cause. C'était parfaitement clair dans ma tête, j'allais épouser Philip.

— En as-tu encore envie ?

— Non, mais je...

— Chut, Sienna... Te marier avec un homme alors que tu en aimes un autre, moi j'appelle ça de l'irresponsabilité. Ce serait malhonnête, aussi bien envers Philip qu'envers toi-même.

— Je suis le coup de l'émotion, mais ça me passera sûrement. Rien ne dit que mes sentiments pour Philip ne reviendront pas. Il ne s'est toujours aperçu de rien, tu sais, ce n'est peut-être pas encore trop tard.

— Est-ce qu'une seule fois depuis que tu es avec Philip, tu avais ressenti quelque chose d'aussi puissant qu'aujourd'hui ?

— Jamais, non... J'ai eu beaucoup de bons moments, mais rien de comparable. C'est affreux, c'est comme si plus rien n'existait. Je ne comprends pas ce qui m'arrive, Teal. Ce mec est là et je ne vois plus que lui, je ne pense plus qu'à lui, je...

— N'ajoute pas un mot, Sienna ! N'essaie même pas de me débiter d'autres gnanngnans que tu aimes encore Philip et que tu veux toujours te marier avec lui et des ceci cela ! Je te connais trop bien pour ne pas pisser de rire si tu t'y avisais. J'ai le devoir de prendre soin de toi et je t'aime. Tout le reste, je m'en contrefous, aussi bien de Philip que de la Terre entière. Je veux juste que ta vie soit la plus belle possible. Ce matin, j'ai découvert un aspect de toi que je n'avais encore jamais vu et pourtant, nous avons grandi ensemble en ne nous cachant jamais rien. Tu feras ce que tu décideras, comme tu le voudras et je te soutiendrai, mais puisque tu me demandes mon avis, je ressens le besoin de te dire ce que j'en pense. Ma conviction, c'est que si tu vas droit dans le mur avec cet Écossais, ce ne sera pas pire que de t'éclater la tronche dans un autre mur avec Philip à très court terme. De mon point de vue, le rêve est fini et si tu t'obstines, il pourrait même devenir un cauchemar. Considère que c'est juste une chance incroyable pour Philip et toi que tu aies compris avant qu'il soit déjà trop tard. Si tu crois malgré tout que la bonne solution est d'épouser quand même Philip, souviens-toi comme tu t'étais déjà plantée sur Peter. Lui aussi, tu pensais qu'il serait l'homme de ta vie jusqu'au jour où il a fallu

que tu tombes enceinte pour ouvrir les yeux.

— Ma fille adore Philip et elle a besoin d'un père, Teal. Il faut que je me ressaisisse, je ne suis pas toute seule.

— May a six ans et elle a déjà un père, sauf qu'elle ne l'a encore jamais rencontré. Elle adore Philip parce qu'il est gentil avec elle et surtout parce que jusqu'ici, elle t'a toujours vue heureuse auprès de lui. Elle te suivra, quoi que tu décides. Votre relation est fusionnelle et ce lien survivra à tout. Alors, pense à toi, maintenant ! Que tu te plantes ou pas avec ce mec n'est pas le plus important à mes yeux. Il n'existerait pas que je te parlerai de la même façon. Je suis conscient d'être très dur avec Philip, mais ma sœur jumelle, c'est toi. Je ne peux pas rester les bras croisés en te laissant faire n'importe quoi sous prétexte que tu as fait la connerie de t'engager avec la mauvaise personne... Hier, tu m'as demandé si je comptais me marier avec Mary et je t'ai répondu que ce n'était pas prévu, souviens-toi. Aujourd'hui, je vais te révéler que Mary est effectivement la femme de ma vie. Je ne t'ai rien dit hier parce tu venais de comprendre que tu vivais avec des illusions. Je ne voulais pas que tu te sentes amère de ne pas être aussi heureuse que moi. Sais-tu pourquoi, outre la force de mes sentiments, j'ai autant de certitudes avec Mary ? Parce que c'est en t'observant avec Philip que j'ai pris conscience que j'avais beaucoup plus de chance que toi. Je vous vois ensemble depuis deux ans, Philip et toi, et jamais une seule fois, je ne t'ai sentie vibrer autant que moi quand je suis avec Mary. Depuis que nous sommes ici, je te sens enfin vibrer et ça me plaît... Sienna ? Regarde-moi dans les yeux s'il te plaît.

— Oui...

— Si moi, je ne te mets pas en face de la réalité, qui le fera ?

— Personne d'autre, Teal, je le sais et je t'en remercie. Je sens bien que je vais devoir tourner une page pour en ouvrir une autre. C'est surtout que je ne sais pas encore comment je vais m'y prendre.

— J'ai confiance en toi.

— Oui, je sais aussi, c'est important pour moi. J'ai encore beaucoup de doutes en moi, tu sais, mais tout ce que tu dis est vrai parce que tu mets des mots sur mes évidences. Je suis contente que nous ayons cette discussion, mais maintenant, je ne veux plus y penser tant que nous ne serons pas rentrés à Londres. Quand Ian reviendra, j'essaierai d'apprendre à mieux le connaître et même s'il n'en a rien à foutre de moi, ça ne changera rien à ce que je ressens pour lui.

— Eh bien, voici justement sa voiture qui entre dans la cour ! Je retourne bosser, Sienna. Reste dans cette cuisine et essaye de bavarder un peu avec lui.

— Je dois d'abord t'aider, Teal.

— Reste ici, petite sœur. J'irai beaucoup plus vite sans t'avoir dans les pattes. Même si tu es très belle, une fille tétanisée devant un meuble, ça ne fait pas terrible sur les photos et j'en ai marre de te demander de dégager de l'objectif. Sors-lui plutôt quelques-uns tes irrésistibles sourires ! Pauvre Ian McLean qui tient tant à prendre ses distances, je lui souhaite bonne chance !

Je suis complètement secouée quand Ian me rejoint dans la cuisine. Je n'ai même pas le temps de me recomposer un visage lisse que Ian entre sans rien dire et boit lui aussi un verre d'eau au robinet. Je suis plantée à côté de la fenêtre et je ne devrais pas rester là, mais je suis comme soudée au sol. La partition de Teal est terminée maintenant. Il ne se répétera pas, ce n'est pas son genre. C'est désormais à moi de prendre ma vie en main. Dans une heure ou peut-être un petit peu plus, je sortirai de ce manoir et je ne reverrai pas cet homme avant un sacré bout de temps. Chiffrer toute la collection et classer les priorités va me prendre au moins deux semaines et il est probable que la suite se déroulera au téléphone ou par courrier.

Cela fait un moment que Ian a fini son verre, mais lui aussi reste dans la cuisine. Il vient de s'asseoir sur une chaise et il me regarde sans me donner l'impression qu'il me voit vraiment. Il a toujours cet air

absent et je le sens même assez préoccupé. C'est lui qui parle en premier et j'en suis très soulagée, je commençais à ne plus savoir où me mettre.

— Un petit coup de fatigue, mademoiselle Wilkinson ?

— Plutôt un gros coup de pompe.

— Il y a tellement de choses à étudier pour vous ici que je comprends sans peine. Je suppose que vous n'avez pas prévu de revenir demain.

— Non, en effet. Les billets de notre vol retour sont déjà réservés.

— Ma région doit vous sembler mortellement triste par rapport à Londres.

— Curieusement, je l'aime beaucoup bien que je reconnaisse que Londres me manque énormément et que je me sens dans un autre monde. Il y a de la sérénité dans tous ces paysages et la région est magnifique. Surtout ici, votre château est apaisant.

— Cette demeure ne mérite le titre de château que pour des Écossais, mademoiselle. Pour ma part, je l'appelle simplement ma maison.

— Vous êtes pourtant vous-même écossais.

— Je le redeviens, en effet... Je suis confus, je n'ai eu que très peu de temps à vous consacrer aujourd'hui.

— Ce n'est pas grave, cela nous a permis de tout observer à notre aise. Et puis, vous vous rattrapez la prochaine fois.

— Ne misez pas trop là-dessus. Je pourrais très bien vous faire parvenir les clés par la poste et ne plus vous revoir avant plusieurs mois.

— Est-ce que vous comptez voyager ?

Ne me fais pas le coup de disparaître pendant des mois ou je t'égorge !

— Je ne sais pas encore, cela ne dépendra pas de moi.

— Oui, j'imagine que votre femme aura son mot à dire. Oups, pardonnez-moi, je suis trop indiscreète.

— J'aimerais pouvoir vous répondre que personne ne décide jamais pour moi, mais ce serait faux. Il m'arrive de devoir faire des concessions, comme tout le monde, malheureusement.

— Dans quel secteur d'activité travaillez-vous ? Si je peux me permettre.

— Pas dans celui des antiquités, sinon je n'aurais jamais fait votre connaissance. Est-ce que vous souhaitez que je vous désigne aujourd'hui les meubles que je souhaite conserver ?

Fumier, tu ne lâcheras rien, hein ! Attends un peu, tu vas voir si je renonce aussi facilement !

— Vous êtes extrêmement discret sur vous-même, monsieur McLean.

— Le silence et la discrétion sont des valeurs qui me plaisent assez. Est-ce que vous pourriez me montrer votre plaque, Shérif Wilkinson ?

— Je ne l'ai pas sur moi. Je suis désolée, accusé McLean.

— Prenez là si vous revenez, j'aime que les règles des interrogatoires soient respectées. Je suis même assez sourcilleux sur ce point.

— Quelles sont ces règles ?

— En fait, il n'y en qu'une qui soit valable à mes yeux, mais je ne vous la révélerai pas, vous pourriez en faire trop bon usage.

— Même si j'insistais ?

— Surtout si vous insistiez !

— Je n'ai toujours pas bien compris ce qui s'est passé quand vous m'avez appelée pour la première fois, vous savez.

— C'est pourtant très limpide. Vous avez oublié d'écartier votre téléphone et vous m'avez insulté par mégarde. L'enchaînement entre ma dernière phrase et votre injure était si amusant que nous en avons beaucoup ri ensemble. J'en garde un excellent souvenir. Je vous en suis même très reconnaissant.

— Parce que vous n'avez pratiquement jamais l'occasion de rire ou bien parce que pas grand-chose

ne vous amuse ?

— Vous me contraigniez à faire une seconde mise au point, mademoiselle Wilkinson.

— Excusez-moi, ce n'était qu'une plaisanterie, monsieur McLean.

— Parfois, on dit des choses que l'on regrette aussitôt, mais...

— Laissez tomber, je regrette déjà !

— Ne voulez-vous pas entendre la suite de cette mise au point ?

— Je crains qu'elle ne me soit pas forcément agréable. Je vous inonde de questions et je vois bien que vous détestez cela.

— Je vous disais qu'il arrive que l'on regrette d'avoir dit quelque chose, mais aussi que parfois, on regrette encore plus de s'être tu. Vos questions sont légitimes parce que vous ne me connaissez pas. Mes silences le sont tout autant parce que je ne vous connais pas non plus.

— Oui, c'est normal. Je ne m'en formalise pas.

— Vous êtes courtoise, mais je sens que cela vous blesse. Je suppose que vous allez rédiger un contrat que vous me soumettrez ?

— En général, cela se passe ainsi, effectivement. Cependant, je ne suis pas obsédée par cette formalité, il n'y a pas d'urgence, je vous fais confiance.

— Vous ne devriez pas puisque vous ne me connaissez pas... Je ne suis pas du tout choqué que pour une collection d'une telle ampleur, vous ressentiez le besoin de savoir qui vous avez en face de vous. Aussi, je vais vous livrer quelques informations basiques. Je me nomme Ian McLean, j'ai trente-six ans et je suis domicilié ici. Je suis un homme honnête qui s'en tient à ses engagements. Vous n'aurez à subir ni revirements ni pinaillage, ce n'est pas mon genre. Sur le plan de ma vie privée, je ne suis pas marié et je ne l'ai jamais été. Je ne souhaite pas évoquer mon métier, mais il est honorable. Je n'en parle jamais parce qu'il est très souvent incompris et qu'il fait tellement partie de moi que de mon point de vue, il entre dans le champ de ma stricte intimité. Pour ce qui est de mon passé, j'ai vécu de nombreuses années dans des pays lointains comme les États-Unis ou le Mexique. Je n'avais pas remis les pieds en Grande-Bretagne depuis dix ans. J'aime la solitude, mais je ne déteste pas les gens. Et enfin, j'ai quelques principes ou valeurs personnelles sur lesquels je ne transigerai jamais. Est-ce que vous estimez en savoir assez à mon sujet pour le moment, mademoiselle Wilkinson ?

— Oui, je vous remercie. Vous m'intriguez vraiment beaucoup.

— Je l'ai perçu, c'est pour cela que je viens de vous soulever très légèrement le couvercle de la boîte du puant fromage Ian McLean. Oh, faites attention ! Vous allez rire, votre nez se plisse déjà !

— Je me retiens !

— Allez-y, j'avais beaucoup apprécié la première fois.

Ian partage ma gaieté et si cette fois, ce n'est qu'un petit rire qui me détend beaucoup, nous passons tout de même un agréable moment ensemble. Sa façon très impersonnelle de parler de lui sur un ton glacial comme s'il accomplissait une corvée m'avait d'abord culpabilisé, mais j'oublie cette impression. Je le regarde rire et je me remémore notre premier appel téléphonique. Je l'imagine assis sur cette même chaise et cela me fait vraiment plaisir de mettre enfin une image sur ce qui m'avait tant émue. Quelques secondes plus tard, je découvre qu'il est finalement plus humain que je le pensais, parce qu'il semble ressentir la même chose.

— Cela me manquait de ne pas avoir vu la tête que vous faisiez quand nous étions morts de rire au téléphone. Parlez-moi un peu de vous, maintenant, mademoiselle. Faites-moi le même genre de topo rapide, si cela ne vous gêne pas, bien sûr.

Hou la la, qu'est-ce que je vais bien pouvoir te dire ? Je ne suis pas une machine, moi ! Et puis, ta voix, ce n'est pas possible, dis ! Bon sang, c'est dingue l'effet que tu me fais.

— Je m'appelle Sienna Wilkinson, *ben oui, espèce d'abrutie, il se sait déjà...* j'ai trente et un ans. Je suis antiquaire et j'adore mon métier plus que tout. Cela fait maintenant huit ans que j'ai ouvert ma

galerie. J'ai une petite fille qui s'appelle May avec qui je vis seule dans un appartement tout près de mon travail. *C'est ça, fais-lui bien savoir que tu es libre, dis lui-même carrément qu'il y a de la place dans ton lit tant que tu y es...* Je devais me marier l'année prochaine, mais je crois que je vais rompre avec mon fiancé. *T'es tarée ou quoi ? Tu deviens vraiment très lourde...* Teal est mon frère jumeau bien que nous ne nous ressemblions pas du tout. Je n'aime pas m'éloigner de Londres où je suis née. Je suis une sorte de cliché de la citadine pure et dure, *il l'a déjà remarqué, n'insiste pas, enchaîne...* mais j'avoue apprécier l'Écosse que je découvre. J'ai une vie sociale très remplie parce que j'aime beaucoup sortir. J'ai aussi des principes moraux qui comptent énormément pour moi. Je ne mens jamais et enfin, j'aime beaucoup les fromages puants...

C'est plus fort que toi, hein ? Il fallait que tu lui fasses une allusion, c'est pas malin, ma fille...

— Merci, mademoiselle. Nous ne sommes ainsi plus de parfaits inconnus et nous allons pouvoir collaborer sereinement.

— J'espérais vous faire rire avec ma boutade sur le fromage, je suis déçue.

— Suivant le contexte et le sens dans lequel les mots sont employés, le rire fonctionne ou pas, c'est le grand mystère du mécanisme de l'humour.

Et paf, encaisse ça ! Tu viens de prendre un râteau en or dix-huit carats, ma petite Sienna. Soit il a compris ton allusion et il vient de déjà te plaquer, soit tu commences à plus ou moins lui casser les bonbons. Teal, tu m'as conseillé de foncer, mais là je sèche vraiment sur la méthode. Ah, si, allez, la tentative de la dernière chance ! Fonce, Sienna !

— Je vous ai entendu bavarder avec mon frère ce matin, j'imagine que si je vous proposais de m'appeler Sienna plutôt que mademoiselle, cela vous semblerait trop familier pour des gens ne se connaissant pas très bien.

— Je suis ravi d'apprendre que vous nous écoutiez, finalement. Vous sembliez être tellement dans un autre monde. Sur le coup, je m'étais dit que vous n'étiez peut-être qu'un robot que votre frère n'avait pas encore branché, mademoiselle Wilkinson.

— Eh bien, non, je suis une humaine, modèle féminin, monsieur McLean

— J'avais remarqué, vous être beaucoup trop curieuse pour être un robot. Quel âge a May ?

— Six ans, pourquoi ?

— Simple curiosité... Je vais vous laisser terminer votre inventaire avec votre frère. Je serai dans le salon, prévenez-moi quand vous partirez.

— Peut-être pourrions-nous vous inviter à dîner au restaurant et lever un toast pour célébrer notre future collaboration ? C'est un jour très important pour moi.

— Malheureusement, mon chien est mort chez le vétérinaire cet après-midi et je préfère rester seul. Timo était mon compagnon depuis très longtemps. Aujourd'hui restera une bien triste journée en ce qui me concerne.

J'ignorais en quittant la demeure de Ian McLean qu'entre cette fin d'après-midi de mi-septembre et maintenant, je n'entendrai plus jamais parler de lui. Ce jour-là, j'en aurais chialé si on me l'avait dit. Aujourd'hui, je l'aime toujours autant, mais je vois les choses sous un autre angle qui m'a appris à beaucoup relativiser. Trois mois se sont déjà écoulés et nous ne sommes plus qu'à trois jours de Noël. Je suis très tentée d'enchaîner pour ne parler que de mon présent, mais un retour en arrière s'impose. Croyez bien que j'aimerais beaucoup m'en dispenser. Je vais m'y résoudre dans l'unique but que la suite de mon récit ne devienne pas incompréhensible tant ma vie a changé depuis ce voyage en Écosse. Il est préférable que je le fasse dans le bon ordre, aussi je commencerai par le soir de mon retour à la maison.

Seule dans mon lit après avoir passé la soirée à jouer et à faire des câlins avec May, j'étais à la fois heureuse et désespérée. Je me sentais rassurée sur le plan professionnel. Loin maintenant de la présence magnétique de Ian qui déréglaient les aiguilles de toutes mes boussoles internes, le champ de mes émotions s'était élargi. J'ai enfin savouré pleinement cette incroyable chance que Ian m'ait confié la responsabilité d'une collection aussi prestigieuse. J'ai réalisé que j'allais bientôt rentrer dans la cour des grands et que ma galerie ne tarderait plus à rejoindre les rangs des galeries les mieux cotées en Europe. Je ne vous cacherai pas que j'ai versé quelques larmes de bonheur et je l'avoue, un peu aussi de fierté. Cette nuit-là, l'antiquaire en moi a repris le pas sur la femme pendant deux ou trois heures.

Malgré la fatigue, j'étais beaucoup trop excitée pour dormir et bientôt, j'ai été de nouveau envahie par un désarroi beaucoup plus intime. À aucun moment, Ian ne m'avait traitée autrement que comme une partenaire en affaires. Certes, il m'accordait une pleine confiance en tant qu'antiquaire, mais j'étais frustrée par la froideur de son attitude. Dès que je m'étais quelque peu écartée du cadre de la collection Mullen et que j'avais tenté d'échanger une conversation plus privée, il s'était complètement fermé.

Être tombée si définitivement amoureuse de lui ne m'exemptait pas d'un devoir de lucidité envers moi-même. Ian faisait partie d'une variété de spécimens très rare pour une fille comme moi, habituée à séduire facilement, celle des hommes inaccessibles qui se fichent royalement de mon charme. Cette espèce d'hommes pour qui une femme peut se consumer d'amour en n'obtenant qu'une profonde indifférence en retour. Celle aussi qui garantit les plus fortes souffrances parce que rien n'est pire que de ne pas exister pour celui que cette femme aime. Ces hommes ne savent même pas qu'ils vous font si mal, car ils ne vous voient pas. Je savais déjà que j'allais devoir être très forte. Pas dans l'objectif de le séduire, cette mission m'apparaissait déjà clairement comme étant impossible, mais pour surmonter ma douleur et mon manque de lui.

J'avais parcouru six cent cinquante milles* pour me rapprocher de cet homme, mais face à lui, à moins d'un pas parfois, j'avais senti qu'il en restait encore plusieurs milliers pour l'atteindre vraiment (*environ 1050 kilomètres, NDT). Je me sentais déjà capable d'accepter de ne pas lui plaire, mais pas de vivre sans lui. Des images de moi, larmoyante, gémissante et traînant à terre en me raccrochant à sa jambe pendant qu'il s'éloignait de moi ne cessaient de jaillir dans mon esprit en de douloureux flashes. Enroulée dans ma couette et en sueur, je pensais que je venais de toucher le fond.

Sans être une amazone ou une version féminine de Casanova, j'avais toujours réussi à conquérir les hommes qui me plaisaient. Entre ma rupture avec Peter et ma rencontre avec Philip, j'avais eu quelques aventures de plusieurs nuits ou de quelques semaines en ayant toujours choisi moi-même mon partenaire. Pour être plus précise, j'avais eu trois autres relations pendant ces quatre années de célibat. Pour la première fois de ma vie de femme, en Écosse un homme avait affiché ouvertement ne ressentir ni attirance

ni désir pour moi. Évidemment, il avait fallu que ça tombe sur le seul à m'avoir irrémédiablement séduite. L'expérience était totalement inédite pour moi, mais elle ne rentrait même pas dans le domaine du défi. Ian était comme l'une de ses merveilleuses statues antiques. Vous pouvez vous pâmer d'admiration pour lui en le bombardant des ondes de votre incommensurable amour, le David en marbre de Michel-Ange ne vous prendra jamais dans ses bras.

Cette nuit-là, j'ignorais évidemment que si je n'entendais plus jamais reparler de Ian au cours des trois mois suivants, ce ne serait pas de sa faute, mais exclusivement de la mienne. J'étais heureuse et malheureuse à la fois. Heureuse pour la collection, heureuse de l'aimer et malheureuse de savoir qu'il ne serait jamais à moi. Je gémissais et dans le fond, je m'apitoyais sur moi-même. Aujourd'hui, trois mois après, je suis sévère avec la femme se lamentant de toucher le fond que j'étais cette nuit-là, mais je lui accorde des circonstances atténuantes. Elle ne savait pas non plus qu'en réalité, elle était très loin d'avoir touché le véritable fond. Si elle avait pu s'en douter, elle se serait probablement enfuie avec sa fille et elle aurait laissé son frère accomplir son devoir à sa place. Elle aurait mieux survécu à son manque de courage qu'aux conséquences de son honnêteté.

Je n'ai pas la force de vous évoquer ma rupture avec Philip dans tous les détails. Elle est survenue un vendredi dans son appartement dix jours après mon retour d'Écosse. J'avais confié May à mon jumeau. J'avais soigneusement préparé chacun de mes mots pour ne pas le faire souffrir ou l'humilier. Je voulais surtout l'épargner d'une trop profonde blessure. Je ne l'aimais plus, mais j'avais un immense respect pour lui. Je ressentais encore beaucoup de tendresse pour Philip et avec le recul, je crois que j'étais même prête à renoncer à notre rupture si je l'avais senti détruit. Et puis, j'ai été incapable de mentir alors que si je n'avais dû le faire qu'une seule fois dans ma vie, c'était bien ce vendredi soir là.

Après la quatrième ou cinquième même question revenant en boucle, d'abord calmement puis en des cris devenant assourdissants, j'ai craqué et je lui ai avoué que j'aimais un autre homme. Malheureusement, vous pouvez parfois vouloir préserver l'autre et avoir en vous une immense réserve de douceur et de compassion, rien ne peut vous préparer au pire. Ce qui s'est passé ensuite restera à tout jamais le pire souvenir de toute ma vie. On croit souvent connaître quelqu'un par cœur et pourtant, on ne sait rien absolument de lui et surtout pas qu'il y a de la folie et de la violence en lui.

Moralement, je ne ressens plus aucune douleur. J'ai pris la meilleure des décisions et je ne la remets jamais en cause. Mon seul regret est de n'avoir pas rompu dans l'instant où j'ai compris que Philip n'était pas l'homme de ma vie. Physiquement, j'ai beaucoup souffert, mais j'ai surmonté facilement la douleur. Des côtes cassées ne font vraiment mal que lorsqu'on rit, mais jusqu'à récemment, je n'ai de toute façon plus jamais ri. De multiples blessures corporelles ne sont que de mauvais moments qui s'atténuent progressivement si l'on accepte de leur en laisser le temps. À l'exception de mon annulaire de la main droite qui restera à jamais tordu après que Philip ait voulu récupérer de force une bague de fiançailles que je m'apprêtais à lui rendre de moi-même, mon corps ne gardera aucune séquelle de sa crise de jalousie s'achevant dans la démence.

Le plus dur pour moi a été cette suite ininterrompue de pertes de connaissance et ses conséquences sur mon psychisme. Je savais vaguement que des coups à la tempe pouvaient entraîner un traumatisme crânien. J'ignorais complètement que cela pouvait générer un néant aussi répétitif et des pertes de mémoire vous laissant l'esprit aussi vide. Pendant plusieurs semaines, j'ai lutté pour ne pas retomber dans les vapes, mais ma conscience me trahissait. Mon souvenir de cette période demeure une sorte de brouillard aux sensations confuses et je pense que ce n'est pas plus mal.

J'ai été hospitalisée dans une clinique un peu moins de deux mois. Estéban s'en est très bien sorti sans moi et la galerie n'a pas été fermée. Une partie de la collection Finnley a été vendue et mon cousin s'est débrouillé comme il a pu pour que la galerie ne se transforme pas en une coquille vide. Il est retourné par deux fois à Northampton pour charger et exposer les pièces en bon état. Une autre fois, c'est Jamie

Finnley lui-même qui est venu lui apporter ses meubles avec un camion de location. Pour les prix de ces pièces anciennes, Teal a secondé Estéban en se basant sur mes notes qu'il a retrouvées en fouillant mon bureau de fond en comble. Quand j'y pense, je mesure le nombre d'heures qu'il a dû lui falloir pour s'y retrouver dans mon absence totale d'organisation. Je ne suis pas une personne ordonnée, mon bureau est un capharnaüm où j'ai des repères impossibles à comprendre pour d'autres que moi. Mon frère a également géré tout l'administratif et la comptabilité. Tout était à jour quand je suis revenue et franchement, je leur tire mon chapeau à tous les deux. Maintenant que j'ai repris mon activité, ma seule priorité sera de rénover les meubles en moins bon état de la collection Finnley le plus vite possible pour que mon stock redevienne ce qu'il était avant le coup de folie de Philip.

Cela fait maintenant deux semaines que j'ai retrouvé mon intégrité physique ainsi que mes pleines capacités intellectuelles et il ne me reste plus qu'un seul problème à régler. Je suis consciente qu'il me faudra du temps pour y parvenir et ça me rend malade de me sentir aussi impuissante pour y faire face. J'ai peur tout le temps. Le moindre bruit me fait sursauter, une portière qui claque, un enfant qui crie ou même le son de la télévision. La peur ne me quitte plus, je vois des menaces partout. J'ai parfois des images de la scène de rupture qui me submergent, mais ce n'est pas le pire et je sais maintenant comment les chasser. Ce sont contre toutes ces petites angoisses qui me tombent sournoisement dessus sans prévenir que je me sens démunie.

J'ai beaucoup de chance parce que j'ai été très bien entourée par Teal, Estéban et May. Ma fille se remet beaucoup plus vite que moi, ses rires et ses câlins sont ma meilleure thérapie. Ma mère a été à la hauteur pour la première fois. Je lui en suis très reconnaissante et mon regard sur elle s'est considérablement adouci. Je sens qu'il en est de même pour elle et que nous finirons peut-être par nous comprendre. Je découvre qu'elle est une grand-mère formidable et j'oublie plus facilement qu'elle a été une mère déplorable.

Philip n'ira pas en prison. J'ai refusé de porter plainte malgré l'insistance des policiers et l'immense colère de mon frère. J'ai brisé la vie de cet homme et il s'est vengé, mais je ne ficherais pas sa carrière en l'air. Ma haine et ma répulsion sont pourtant un million de fois plus puissantes que l'amour que j'avais cru éprouver pour lui. Je n'en montre rien, je refuse d'en parler avec mes proches. Je veux juste oublier. Je suis une battante, j'aurai la force de ne pas me laisser détruire par un homme qui ne mérite plus que mon indifférence. Pour mon équilibre, je tourne donc la page et je ne m'inscrirai pas dans la vengeance. Ma fille, May, l'a jugé, condamné et exécuté, cette peine est déjà largement suffisante. Je pense que je ne vous parlerai plus jamais de cet homme dans mon récit.

Je ne me confie plus sur quoi que ce soit, pas même avec Teal. J'ai besoin de paix, rabâcher tout cela ne m'aide pas. Exprimer mes peurs ne les exorcise pas, alors je me tais et je m'efforce de ne plus inquiéter ceux que j'aime. Le professeur qui me suivait à la clinique m'a proposé de suivre une psychothérapie avec l'un de ses confrères, mais j'ai refusé. Ce serait reconnaître qu'une sous-merde de connard a réussi à m'atteindre et je lui dénie ce droit. C'est ma façon à moi d'exprimer la profondeur de mon mépris.

Je vous demande de me pardonner de vous avoir relaté cette sale période de ma vie avec autant de froideur. Croyez-moi, des détails supplémentaires ne vous auraient apporté aucun plaisir de lecture. D'ailleurs, je vous propose de ne plus vous y attarder. J'étais fiancée et désormais, je suis libre comme l'air. C'est la meilleure des conclusions, ne trouvez-vous pas ?

La nuit commence à tomber. Les illuminations de Noël scintillent et composent une atmosphère chaleureuse. Regent Street est noire de monde. Je suis dans ma galerie et tous ces anonymes dans la rue me fascinent, ils sont la vie et j'éprouve du plaisir à les observer. La foule est souriante, même si l'on devine que certains sont en train de ramer pour barrer les lignes de leur liste de cadeaux. Les parents sont avec leurs enfants que l'on sent très excités. Les amoureux sont tout seuls et parfois, je vois sur un visage la joie d'avoir déniché le petit présent parfait qui comblera l'être aimé. De faux pères Noël passent et

repassent, ils accostent les tout-petits qui rient, mais qui ont tout de même un peu peur de leur longue barbe. La foule des veilles de fêtes se presse et bientôt, ma galerie ne désemplit plus.

Estéban vend des babioles pendant que je reçois des clients pour des transactions plus conséquentes. Ils défilent les uns après les autres et je me sens enfin redevenir la même Sienna qu'avant. Un bel homme très distingué et son épouse encore plus séduisante sont en face de moi, j'argumente sur la beauté de ce vaisselier immonde dont je ne parviens pas à me débarrasser tout en pensant une fois de plus à Ian.

Cela fait quelques pages que je n'ai plus parlé de mon Highlander, mais sachez que lui aussi m'a beaucoup soutenu parce qu'il est resté en moi chaque instant. Le souvenir de nos rires, son unique sourire et sa beauté ont été un réconfort très efficace dans lequel j'ai beaucoup puisé. J'ai eu mon pépin de santé alors que j'avais fini d'établir mon estimation complète de la collection Mullen. J'avais travaillé jour et nuit pour la boucler. Je ne lui avais pas encore fait parvenir, je devais le faire le lendemain en joignant le contrat que j'avais aussi rédigé pour sceller notre accord. Ensuite, j'ai été en état de choc et j'ai oublié que j'étais antiquaire. Je pensais à Ian en oubliant la collection Mullen. Quand je m'en suis souvenue, deux mois et demi s'étaient déjà écoulés. Estéban m'a dit que Ian n'a jamais tenté de me joindre en son absence. J'en ai logiquement conclu qu'il avait révisé son opinion sur moi puisque je ne donnais aucune suite à sa proposition.

Depuis que je suis sortie de la clinique, Teal me parle régulièrement de lui et me pousse à essayer de rattraper le coup, mais je ne le fais pas. Je tente parfois de me convaincre que cet épisode pénible aura au moins permis que je tourne aussi cette page-là.

Pourtant, je sais que je me mens. Cette peur qui ne me quitte plus se manifeste surtout quand je croise un homme seul. Une part de moi considère maintenant les hommes comme des ennemis dont il faut que je me protège absolument. Il paraît que cette paranoïa post-traumatique est courante chez les femmes battues et qu'elle passe avec le temps. Je m'en fiche que ce soit habituel, je veux très vite redevenir la femme insouciant et sûre d'elle que j'étais avant. Même les époux de mes copines ou des clients que je connais pourtant très bien m'inspirent de la crainte.

En dehors de Teal et d'Estéban, Ian est le seul homme dont je n'ai pas peur. En fait, l'une des composantes de ma profonde attirance pour lui a même pris une place prépondérante dans mon esprit et dans mon cœur. Je vous ai déjà dit que j'avais ressenti de la force en lui, une force tranquille qui ne vous en met pas plein la vue, mais qui est très présente. J'y pense beaucoup et en plus de mes sentiments pour lui, j'éprouve maintenant le besoin qu'il me protège. Je sais qu'avec Ian McLean, je me sentirai enfin en sécurité. Aussi, je l'aime peut-être encore plus qu'avant.

Il demeure un mystère parce que je ne sais pratiquement rien de lui, mais je ne discerne en lui aucune menace potentielle. Je suis même très impressionnée par la confiance totale que je lui accorde encore après avoir vécu une telle horreur. Ma confiance a quelque chose de primale, peut-être même primitive et je la crois de la même essence que l'instinct de survie. Quand je pense à Ian, je sais qu'il ne me fera jamais aucun mal. Je n'oublie cependant pas que tout indique qu'il ne me fera jamais de bien non plus puisque je n'existe pas vraiment pour lui. Je m'en fiche un peu. Cela me rassure de savoir qu'il existe un homme comme lui et je m'en contente.

Toutes ces réflexions intimes, je vous les livre parce que je suis de nouveau capable de les exprimer. Ce matin, je me suis longuement regardée dans le miroir de la salle de bain et j'ai pris la décision que j'étais guérie. J'étais en train d'appliquer du mascara sur mes paupières quand j'ai fait une pause pour plonger au fond de mes yeux. Je n'avais rien prémédité, c'est juste venu comme ça, comme si je venais d'avoir un déclic. Pour la première fois depuis longtemps, je me suis sentie en paix avec moi-même et je me suis exhortée. *C'est reparti, Sienna, tu t'en es sortie ! À partir de maintenant, je t'interdis de pleurer et encore plus qu'avant, tu vas mordre dans la vie à pleines dents !*

Je conclus la vente du vaisselier au couple élégant et je note leur adresse pour qu'Estéban le livre chez eux dès demain. Ils ressortent après un dernier sourire et par association d'idées, je profite d'un moment

d'accalmie pour poster une offre d'emploi sur Internet afin de recruter quelqu'un pour remplacer mon cousin. Je suis tellement satisfaite de lui dans son nouveau rôle que je ne l'imagine même plus en train de charger le Ford Transit. Une fois que mon annonce est en ligne, je décide aussi de m'occuper enfin de ma vieille camionnette, justement. C'était déjà un véhicule d'occasion quand je l'ai achetée peu avant d'ouvrir ma galerie. Elle est maintenant trop vétuste et dans mon annonce, j'ai précisé aux futurs candidats que le permis poids lourd serait un critère obligatoire. Je peux donc envisager l'achat d'un petit camion avec beaucoup plus de volume de chargement. La trésorerie de la galerie a beaucoup souffert de mon absence, mais il me reste encore d'importantes réserves de liquidités. Je téléphone coup sur coup à deux garages et je conviens que leurs vendeurs viendront me présenter leurs produits après les fêtes de fin d'année.

Vous voyez, la petite Sienna a repris les choses en main et elle repart de l'avant ! Tant mieux, j'en avais marre d'avoir une tronche d'otarie avachie dans son canapé et s'ennuyant à mort devant un épisode de l'inspecteur Barnaby ! Par Saint-Georges et les beaux caleçons du prince Harry, ça fait du bien de revivre !

Je baigne encore dans ma joyeuse euphorie lorsque vers six heures de l'après-midi, je m'excuse auprès d'une cliente pour aller répondre au téléphone. Je décroche et mon cœur explose. Que j'aime la vie quand elle n'est plus une ingratitude et qu'au lieu de vous pourrir, elle vous offre un petit bonheur-surprise ! J'ai drôlement bien fait de me secouer le derrière et les puces avec ! Cette saleté a compris mon message.

— Allo, galerie Wilkinson Londres, Sienna à l'appareil.

— Bonjour, mademoiselle, je sens comme une pointe de gaieté dans votre voix.

— Monsieur McLean ?

— Oui, je suis désolé.

— De quoi ?

— Que ce ne soit que moi.

— Il ne faut pas, je suis vraiment super contente de vous avoir au téléphone. Vous allez bien ?

— Mieux qu'hier et moins bien que demain. Un peu comme vous, j'ai l'impression.

— Je n'aurais pas pu mieux l'exprimer, en effet. Vous devez m'en vouloir énormément, je ne vous ai jamais envoyé l'estimation et encore moins le contrat !

— Je vous en tiens rigueur et je ne vous pardonnerai jamais.

— Je vous prie d'accepter mes excuses, j'ai eu un petit souci.

— Je sais, votre frère m'a appelé plusieurs fois.

— Non ? Le fumier, il ne me l'a même pas dit !

— Je ne partage pas cette opinion sur votre frère, mais après tout, vous le connaissez bien mieux que moi. Est-il vraiment un fumier ?

— Arrêtez ! La dernière fois, ça s'était fini en fou rire !

— C'est exact, la prudence s'impose. Avez-vous pu terminer le chiffrage de la collection ?

— Oui, je l'ai ici. Je ne vous l'envoyais pas parce que je pensais que vous étiez adressé à quelqu'un d'autre après un si long silence.

— J'ai été très occupé et je n'ai guère pensé à toutes ces vieilleries. Je compte toujours sur vous, mademoiselle.

— Oh, merci, monsieur McLean, c'est vraiment une merveilleuse nouvelle ! Je vous enverrai tous les documents dès demain matin, c'est promis !

— Je suis à Londres, je pourrais peut-être passer les chercher.

Je suis à la limite de sauter de joie à l'idée de le revoir si vite, mais des clients sont entrés et je me retiens afin d'éviter de passer pour la fofolle du quartier. Mon allégresse est cependant trop forte pour que je conserve un ton neutre. Je me sens joyeuse. Je repense à mes bottines crottées de boue qui m'avaient valu la gentille ironie de Ian.

— Waouh, vous avez quitté vos landes et vos collines ! Qu'avez-vous comme chaussures aux pieds ? Toujours vos vieilles bottes ?

— Effectivement, et un peu de foin dans les cheveux aussi.

— Alors, venez vite, je vais prévenir mes copines qu'un authentique Highlander va débarquer dans la galerie !

— Vous êtes bien exubérante, mademoiselle, auriez-vous déjà reçu vos cadeaux de Noël ? Ou bien peut-être venez-vous à l'instant de vendre tout votre stock d'un coup à un riche émir saoudien ?

Tu parles, c'est beaucoup mieux que ça puisque tu m'appelles. La vache, ta voix n'a pas changé, c'est fou !

— Je suis juste heureuse que vous me mainteniez votre confiance, monsieur McLean, et très soulagée aussi. Quand pourriez-vous passer à la galerie ?

— Dans la nuit, vers deux heures.

— ...

— J'espérais vous faire rire, mais vous voici sans voix. Est-ce qu'un peu plus tard dans la matinée vous arrangerez peut-être mieux ?

Passes dans la nuit, crétin d'amour, ça me va très bien ! Bon sang, c'est vraiment moi cette nana dans le reflet de la vitre en train de sourire comme une demeurée ?

— Non, passez quand vous voulez, monsieur McLean. Je ne disais plus rien pour ne pas rire, justement.

— Restez concentrée, mademoiselle. Nous savons déjà que les risques de contagion sont trop importants.

— C'est de votre faute, vous me faites rire toutes les vingt secondes quand je vous ai au téléphone.

— C'est intolérable ! Je vais faire des efforts pour que ça cesse, je vous le promets.

— Mon petit doigt me dit que vous aussi, vous êtes plutôt joyeux ! Auriez-vous appris une bonne nouvelle ou serait-ce Londres qui vous met de si bonne humeur ?

— Je pense venir chez vous demain matin vers onze heures, est-ce que cela vous convient ?

Pff, tu ne changes pas, toi ! Attends, tu vas voir, je ne vais pas te lâcher comme ça ! Sienna la combative fait son retour en ville et crois-moi que ça déménage !

— La dernière fois, vous étiez triste et contrarié à cause de votre chien. Étant donné que vous semblez plus détendu aujourd'hui, peut-être que nous pourrions dîner ensemble ? Ainsi, je pourrais vous remettre le contrat et l'estimation.

— J'ai déjà une obligation, mademoiselle Wilkinson.

— Demain soir, alors ? Ou même demain midi !

— Mon train partira demain matin à onze heures cinquante, je comptais faire un saut rapide à votre galerie juste avant.

Il ne prend même pas la peine de prétendre qu'il est désolé ou qu'il aurait adoré dîner avec moi ! C'est vraiment un mur, ce type ! Cette fois, je laisse tomber ! Je ne vais pas le supplier quand même !

— Tant pis, on se verra donc demain matin, monsieur McLean.

— Entendu... Bonne soirée, mademoiselle.

Fais ton baroud d'honneur, Sienna ! Essaie encore une fois, cet homme compte trop pour toi pour abandonner aussi facilement ! Allez, t'as décidé que c'était reparti, secoue-toi !

— Je vais encore me montrer certainement indiscret, monsieur McLean, mais vous m'intriguez. Pourquoi êtes-vous parfois absolument charmant et l'instant d'après aussi distant ?

— ...

— Serait-ce à votre tour de garder le silence pour ne pas rire ?

— Je vous souhaite une excellente soirée, mademoiselle Wilkinson, à demain matin.

Je n'ai même pas le temps de répondre que Ian raccroche déjà. Pendant deux ou trois secondes, je suis

anéantie, mais je me ressaisis vite. J'aperçois mon cousin en train d'adresser un grand sourire à une jeune femme habillée et parée de bijoux comme une fille de milliardaire. Estéban se retourne et me fait un clin d'œil qui me ramène à la réalité.

C'est une sacrée bonne journée, Sienna ! La collection Mullen est encore à toi et la voix de Ian est toujours aussi sensuelle. Tu dois positiver, pense à la fille triste que tu étais hier encore. Celle d'aujourd'hui est cent fois mieux, non ? Et puis, demain sera demain, alors, souris et même, marre-toi comme une baleine qui viendrait de se taper un petit joint ! Tiens, tu devrais te lancer un défi ! Fais-lui rater son train demain matin ! Captive-le, retiens-le par ton charme et si ça ne fonctionne pas, appelle Teal au secours pour qu'il l'attache avec des cordes !

Je parviens peu à peu à faire revenir ma toute nouvelle euphorie et je cesse de gamberger. Dans un petit coin de mon esprit, ma conscience me chuchote que de toute façon, Ian est trop solide pour que même un grand gaillard comme mon jumeau puisse en venir à bout.

J'envoie balader ma conscience, je décide de passer en mode *Sienna insouciant*e. Je ne ressens plus ma peur et il faut que j'en profite très vite avant qu'elle revienne. Je vais rentrer et emmener May faire un tour de la grande roue sur les quais de la Tamise. Ensuite, on fera du shopping toutes les deux. C'est Noël, les boutiques fermeront très tard, on va affoler le banquier avec la carte bancaire. On s'amusera comme des folles et on essaiera des tas de fringues en nous prenant pour Julia Roberts dans *Pretty Woman*. Et j'apprendrai à May comment séduire les petits garçons de son âge. Ce ne serait d'ailleurs pas idiot que je révise mes cours de drague avant demain matin. Et aussi que je trouve une nouvelle petite jupe courte, mais pas trop. Quelque chose qui donnerait envie d'en voir un peu plus sans que j'aie l'air d'une aguicheuse. Oui, c'est décidé, puisque je remords dans la vie à pleines dents, autant y aller à fond !

— Estéban, je m'en vais ! Je ne repasserai pas, pense à vérifier que le rideau métallique soit bien engagé dans les crochets avant de partir. Et ce soir, sors t'amuser un peu ! Fais la fête, t'as une tronche de dépressif depuis ce matin !

La matinée défile tellement vite qu'il est déjà onze heures moins dix. Je viens de raccrocher mon téléphone après avoir eu une longue conversation avec Teal. Mon soulagement est à la hauteur de mon inquiétude. Mon frère n'a absolument rien dévoilé à Ian de ce qui m'est arrivé. Il l'a juste informé que j'avais un problème sans lui en révéler la nature. Teal l'a fait pour lui demander de m'accorder du temps pour m'occuper de la collection Mullen. Il ne l'a contacté que deux fois et l'Écossais ne lui a jamais posé de questions, il a juste pris acte sans faire de commentaires. J'étais rassurée, mais j'ai néanmoins insisté et même demandé à mon frère de me promettre qu'il avait vraiment gardé le secret. Il m'en a fait le serment, mais j'ai senti qu'il était vexé que je puisse l'avoir soupçonné de s'être montré indiscret. Sa voix est devenue guindée, ce qui prouvait qu'il n'était vraiment pas content. Je me suis longuement excusée, mais je crois que Teal va quand même bouder un peu. Cela me contrarie, mais en même temps, je suis contente pour une autre raison. Teal m'a informée que Ian avait lui aussi pris l'initiative de le contacter par deux fois afin de prendre de mes nouvelles et ça me fait vraiment plaisir.

Je scrute la porte d'entrée de la galerie pour guetter l'arrivée de mon Highlander. En matinée, il y a toujours moins de monde sur Regent Street et je ne suis plus aussi débordée qu'hier. J'ai pris la précaution de prévenir Estéban que le propriétaire de la collection Mullen allait bientôt passer. Je lui ai précisé qu'il devrait s'occuper des clients en évitant à tout prix de me déranger. Je devine que Teal a dû lui glisser un sous-entendu ou lui a même ouvertement parlé de ce que j'éprouve pour Ian. Estéban m'a sorti son petit sourire en coin tout en prenant un air entendu que j'ai fait semblant de ne pas remarquer. Je l'ai quand même fichu dehors de mon bureau avant qu'il me balance l'une de ses petites plaisanteries grivoises habituelles.

Pour patienter, je décide de préparer du thé. Je me souviens tout à coup que Ian boit plutôt du café. Je m'agenouille pour fouiller dans le petit meuble en dessous de la bouilloire électrique. Je fouille dans mon bazar. Pas moyen de mettre la main sur ce maudit pot de café en poudre, je le cherche fébrilement, je retourne toute l'armoire. J'y mets tellement d'ardeur que je me cogne la tête dans la tablette du meuble. Le choc est plus brutal pour le meuble que pour moi et il fait tomber la boîte de sucres. Je veux la rattraper, mais je la rate et la boîte rebondit sur ma main. Avec horreur, je vois des petits carrés blancs s'étaler partout dans mon bureau. Il y en a même jusque devant la porte d'entrée. Je me relève si vite que je fais aussi tomber la pile de gobelets. Ma maladresse m'énerve tellement que je murmure rageusement une série de *fait chier*. Je me retourne trop vivement et je bute dans la porte du meuble. La bouilloire est tout près de basculer, mais elle se stabilise sur son support par miracle. En me penchant, je parviens de justesse à rattraper le petit pot de cuillères en plastique juste avant qu'il touche le sol. Ce faisant, ma bottine écrase la pile de gobelets qui émet un craquement de plastique cassé. J'entends du bruit dans mon dos et je sursaute comme si je venais de prendre une décharge électrique. Je suis si surprise que la peur me submerge. Toutes mes angoisses refont surface d'un coup. Et puis, je comprends qui vient de me surprendre dans une telle situation. Soudain, je voudrais devenir une petite souris. Mon Dieu, cette voix...

— Affrontez-vous l'homme invisible ou avez-vous décidé de mettre votre bureau à sac ?

Je baisse la tête sans oser me retourner, Ian est dans mon dos. À mes pieds, il y a du grain et des morceaux de sucre absolument partout. La pile de gobelets dans son film d'emballage est restée accrochée à la pointe de mon talon droit. Je suis partagée entre la gêne, la surexcitation et la honte. Je tiens toujours le petit pot de cuillères dans la main gauche. Je me rends compte que deux boutons-

pression de mon chemisier ont sauté. Mon décolleté est maintenant scandaleusement plongeant. J'ai pratiquement le soutien-gorge à l'air et aujourd'hui, j'en porte justement un qui ne cache pas grand-chose. Je soupçonne aussi que la fermeture éclair de ma jupe se soit ouverte quand je me suis agenouillée. J'ai déjà eu le tour tout à l'heure. Avec le bol que j'ai ce matin, la vue sur l'arrière de ma culotte doit être aussi spectaculaire que celle sur ma poitrine. Tout cela serait très drôle dans le journal de Bridget Jones, mais ça ne l'est pas du tout quand c'est réel et que vous vous sentez soudain très conne. Une trentaine de secondes s'écoulent.

— Vous savez, un jour vous finirez par vous retourner, mademoiselle Wilkinson. Vous n'aurez pas le choix. Vos rations de vivres ne vous permettront pas de tenir un siège.

— Je n'ose pas, monsieur McLean, les boutons de mon chemisier se sont ouverts et je ne peux pas les remettre d'une seule main !

— Posez ce pot que vous tenez dans votre main gauche sur le petit meuble juste à côté de vous et vous serez vite tirée d'affaire. Je vais me retourner pour que vous ne soyez pas gênée, vous pourrez aussi en profiter pour éteindre cette bouilloire avant qu'elle explose.

— J'ai l'air d'une sacrée andouille, hein ?

— Pas trop, mais vous êtes sur la bonne voie... Je pense que vous allez tout de même vous en sortir. Si l'un de ces gobelets que vous essayez de massacrer a eu la vie sauve, j'accepterai volontiers un thé. Voilà, je vous tourne maintenant le dos, allez-y !

Même Pinocchio quand son marionnettiste était bourré n'avait jamais fait plus vite que moi. Bouton resserré, mon capitaine. Jambe relevée, gobelets en sûreté. Coup d'œil dans la glace, frange replacée. Petit geste rapide, fermeture éclair en place. Ne reste plus que le sucre ! Mission impossible, tant pis, je me retourne !

Pff, c'est beau un Écossais aussi glamour que ténébreux en pantalon beige foncé à pince, veste noire et souliers italiens impeccablement vernis. Lui aussi se retourne enfin et même sa chemise blanche au col ouvert est élégante. Son pardessus replié et posé négligemment sur son avant-bras tenu bien droit compose une sorte de petite touche finale absolument parfaite. L'élégance et la distinction lui vont à ravir, je le trouve encore plus beau dans son manoir. Ian est allé chez le coiffeur, mais ses cheveux sont encore un peu trop longs. Il est toujours aussi bien rasé et son regard recommence à me faire l'effet d'avoir été délavé par les embruns. Ian ne sourit pas et ça m'arrange plutôt bien vu que je me sens franchement ridicule.

— La bouilloire...

— Pardon ?

— Elle siffle vraiment très fort maintenant. Non, laissez, je vais m'en occuper. Vos mains tremblent, nous risquons une nouvelle catastrophe...

Ian me contourne avec précaution. Pendant un centième de seconde, je suis frustrée qu'il refuse de m'approcher et puis je vois tous ces carrés de sucre qu'il essaie d'éviter, alors ma déception s'envole. Sa proximité envahit mon espace et pour la première fois depuis trois mois, je me sens en parfaite sécurité. Ian est là et rien ne pourrait plus me menacer, il ne le permettrait pas. Mes narines détectent l'odeur subtile d'un parfum agréable, mais d'une essence inconnue. Je me sens bien.

Il y a des instants dans la vie où l'on ne maîtrise parfois plus rien. Il m'est arrivé de temps à autre d'être trop impulsive, mais jamais encore ma bouche ne s'était permis de prendre une décision toute seule. C'est comme si j'avais été entravée et que soudain, je retrouvais ma liberté de mouvement. Mon corps, mes bras, les jambes et tout le reste restent néanmoins bien sages. Il n'y a que ma bouche qui vit maintenant sa vie sans me consulter. Elle me fait la grâce de se contenter de murmurer. Un cri m'aurait fait sursauter, mais là, non. J'écoute ma bouche et si je suis horrifiée, je me le cache vraiment bien parce que je demeure toujours aussi détendue. Je suis même Sienna en mode femme super cool, maintenant. Puisque ma bouche se révèle aussi téméraire, je n'essaie même pas de reprendre son contrôle. Enfin, pas

tout de suite.

— Je vais vous faire rater votre train, monsieur McLean.

— J'ai encore un peu de temps, ça va aller.

— Non, je vous dis que je vais vous faire rater votre train.

— Expliquez-moi pourquoi.

— Parce que je l'ai décidé.

Moi, j'aime bien les hommes qui savent ne pas relever de telles imbécillités. Surtout quand ils s'assoient tranquillement après avoir préparé deux gobelets de thé qu'ils posent sur le bureau en un geste mesuré. Cela s'appelle avoir du flegme ou de la galanterie et dans les deux cas, j'ai toujours trouvé que ça les rendait très attirants. Surtout quand vous avez vraiment l'impression que ce sont les deux à la fois.

Ian se cale confortablement dans un fauteuil. Il me regarde et il attend. Je ne ressens aucune impatience en lui, ni agacement ni même une once d'ironie. Je viens de lui sortir la plus grosse ineptie de l'année, mais il attend et il est vraiment très calme. Alors, je m'assois aussi. Pas derrière mon bureau, mais dans l'autre fauteuil juste à côté. Je suis maintenant à un pas seulement de lui et moi aussi, j'attends. Ian me tend un gobelet que je prends. Nos doigts ne se touchent pas, mais jamais encore une partie de nos corps n'avaient été aussi proches.

Je ne dirai pas que les deux ou trois minutes suivantes sont magiques. Elles sont juste d'une quiétude totale et ce moment de douceur me fait vraiment du bien après ce long cauchemar qui n'en finissait plus. Nos regards ne sont pas rivés l'un dans l'autre, mais ils se croisent de temps à autre et ils ne s'évitent pas. Je ne ressens aucune gêne. Ian sirote son thé à peu près dans le même rythme que moi. Je ne discerne aucune irritation dans son attitude. Il n'a pas de petits tics qui trahiraient une certaine nervosité et à vrai dire, moi non plus, je n'en ai pas. J'ai croisé les jambes et je suis bien enfoncée dans mon fauteuil.

Un vieux souvenir d'enfance avec Teal me revient, quand nous jouions à celui qui tiendrait le plus longtemps sans bouger. Ce n'est pas ce que je ressens en cet instant. Je ne joue pas et Ian non plus. Je crois même qu'il n'y a aucun enjeu pour lui dans cette sorte de joute silencieuse puisqu'elle n'en est pas une, ni pour lui ni pour moi. Je le sens dans le même état d'esprit que moi, aussi serein en tout cas. Je me remémore un autre jeu, de l'adolescence celui-là, et pendant quelques secondes, j'ai vraiment très envie de suggérer à Ian d'en faire une partie. *Action*, vérité, conséquence. *Action*, je te donne un gage que tu es obligé de réaliser. *Vérité*, je te pose une question intime à laquelle tu dois répondre sans tricher. *Conséquence*, je te décris une situation et tu dois me dire comment tu réagirais. Quand j'avais quinze ou seize ans, c'était la grande mode entre les filles et les garçons qui flirtaient. C'était une manière de se parler bien adaptée à notre manque de maturité et d'assurance. Et puis, ma saleté de bouche me déclare à nouveau son indépendance et forme même son propre gouvernement. Mon esprit prend le poste de Premier Ministre et je me laisse aller. Je suis certaine que c'est parce que je me sens en totale sécurité avec Ian et parce que nous partageons un moment de forte intimité. Après tout, nous n'avons que cinq ans d'écart malgré le contraste entre ses cheveux blancs et mon allure juvénile. Peut-être qu'autrefois, lui aussi a-t-il joué aux mêmes jeux que moi ?

— Action, vérité ou conséquence, monsieur McLean ?

— Vous y tenez vraiment ?

— Je suis très tentée. Est-ce que vous m'enverriez promener si j'insistais ?

— Non... Il n'y aura qu'un seul tour, je vous préviens.

— Cela me convient. Je pensais que vous alliez refuser, ce jeu vous ressemble si peu... Qui commence ?

— Moi... Si mes souvenirs sont exacts, ce n'est jamais à celui qui propose le jeu d'entamer la partie.

— C'est exact... Y avez-vous déjà joué ?

— Non, jamais, mais j'en connais les règles. C'est à moi de choisir une catégorie. Nous n'aurons pas le droit de tricher, ni vous ni moi.

- Cela me fait un peu peur. Et vous ?
- Un peu aussi, mais il est trop tard pour réfléchir, vous avez lancé une partie.
- Alors, je vous en prie, c'est à vous.
- Je choisis *vérité*.
- Quel est votre métier, monsieur McLean ?
- Je suis écrivain... Ne cherchez pas mes livres en librairie, je les publie sous un pseudonyme.
- Aïe... ça ne pouvait pas être pire !
- Je sais, je vous avais d'ailleurs prévenue que j'exerçais un métier très incompris, voire suspect aux yeux de certains. Beaucoup pensent que ce n'est pas vraiment un travail ou en tout cas, que ce n'est pas un métier. D'autres se méfient parce qu'ils sont convaincus que nous sommes forcément des menteurs dans la vie puisque notre imagination est débordante dans nos livres.
- Je hais les écrivains et je ne lis jamais. Mon père aussi était un écrivain. J'ai un jugement épouvantable sur ceux qui écrivent. C'était un homme pour qui les limites de son monde ne dépassaient pas celles des murs de son bureau.
- Je n'ignore pas qui était votre père. J'ai lu quelques-uns de ses essais.
- Je ne sais pas du tout s'il était un bon écrivain, mais je sais avec certitude qu'il n'avait jamais existé de plus mauvais père dans toute l'histoire de l'humanité.
- Pour que vous exprimiez une telle conviction alors qu'il est mort depuis longtemps, je pense que vous avez de très bonnes raisons. N'avez-vous pas lu ses livres ?
- Non, jamais ! Et je n'ai pas l'intention d'en ouvrir un, même à très long terme ! Mais vous qui semblez connaître ses écrits, est-ce qu'Harry Wilkinson était un bon écrivain de votre point de vue ?
- Je devrais vous répondre que vous n'avez qu'à le lire et ainsi, vous vous forgerez votre propre opinion vous-même, mais je respecte votre jugement... Harry Wilkinson était plus un philosophe qu'un véritable écrivain... J'estime que certaines de ses pensées sont saisissantes de justesse et très novatrices. En ce sens, votre père était un grand homme et il mérite sa notoriété. Cependant, comme pour tous les philosophes, il suscite encore des débats passionnés.
- Teal suit de très près tout ce qui concerne mon père, mais moi, je ne m'y suis jamais intéressée. Quel genre de débats suscite-t-il ?
- Disons que dans les milieux intellectuels, les thèses d'Harry Wilkinson sont adulées par certains tout en étant très controversées par d'autres.
- Et vous faites partie de ses défenseurs, j'imagine.
- Je n'ai pas pour habitude d'étaler mes convictions personnelles dans des débats, mademoiselle Wilkinson. Pour être tout à fait franc avec vous, je valide l'intérêt des interrogations que votre père soulevait, mais je n'adhère pas à l'ensemble de ses réponses. J'en admire quelques-unes qui sont brillantes et j'en condamne d'autres que je juge très proches de la fumisterie intellectuelle.
- Entièrement d'accord ! C'était un escroc, il n'avait que des idées plus foireuses les unes que les autres ! Ne parlons d'ailleurs plus de lui, mais plutôt de vous. Dans quel genre littéraire exercez-vous votre art, monsieur McLean ?
- Ce n'est plus votre tour, mademoiselle. Quel est votre choix ?
- Pardon ?
- Ce jeu qui semblait vous tenir tant à cœur...
- Ah oui, c'est vrai... Hum... Choisir *vérité* ne serait pas judicieux, je n'ai pas besoin d'un jeu pour répondre à vos questions. Si je prenais *action*, vous seriez fichu de me faire ramasser tous les morceaux de sucre autour de nous. Il ne reste donc plus que *conséquence*. Oui, j'opte pour *conséquence*.
- Je vous écoute, mademoiselle Wilkinson. Quelle situation voulez-vous mettre en scène ?
- Imaginez que je vous dise que j'aimerais beaucoup que vous m'invitiez à revenir à

Latheronwheel, comment réagiriez-vous ? Je vous précise que dans cette situation imaginaire, vous venez de refuser et que je menace de me jeter par la fenêtre. Alors qu'en dites-vous ?

— Je me penche par la fenêtre pour bien vérifier que vous n'avez pas survécu et je la referme ensuite pour éviter les courants d'air.

— Vous êtes absolument horrible !

— Ce n'était qu'une réponse à une situation imaginaire... Dans la vie réelle, vous n'auriez pas eu besoin d'avoir recours au chantage puisque j'aurais accepté avant.

— Vous en êtes certain ?

— Je vous invite à Latheronwheel, mademoiselle Wilkinson. Ma réponse vous semble-t-elle plus explicite exprimée de la sorte ?

— Très ! J'accepte vite avant que vous changiez d'avis... Voilà, c'est acté ! Pas de regrets, monsieur McLean ?

— Ils viendront plus tard puisque j'imagine que vous prendrez votre étoile de shérif cette fois-ci.

— Je n'y manquerai pas ! Est-ce pour la collection Mullen que vous m'invitez ?

— Nous avons convenu qu'il n'y aurait qu'un seul tour. Notre partie était agréable, mais elle est terminée, mademoiselle Wilkinson.

— Ce n'était pas vraiment un jeu pour moi.

— J'avais bien compris, je ne jouais pas non plus. Je ne voudrais pas avoir l'air de vous bousculer, mais il ne vous reste plus que dix minutes pour me faire signer ce contrat et me remettre votre estimation. Je ne tiens pas à rater mon train.

— Je ne croyais pas réellement réussir à vous le faire manquer, de toute façon. Les documents sont dans cette enveloppe blanche sur mon bureau, juste à côté de votre main.

Ian ouvre l'enveloppe et jette un rapide coup d'œil sur mon inventaire chiffré de la collection Mullen. Cela n'a pas l'air de le passionner et je doute qu'à la vitesse à laquelle il fait défiler les pages, il ait le temps d'y voir grand-chose. Il ne consulte même pas la dernière sur laquelle j'ai indiqué le montant global de mon estimation. Il repose rapidement le document et place les deux exemplaires du contrat à plat sur le bureau. Il est composé de trois feuilles agrafées ensemble, il retourne les deux premières sans les regarder et sort un stylo de la poche intérieure de sa veste. Il se penche et signe le contrat dans la foulée. Sa signature est large, je dirai même qu'elle est généreuse tout en restant sobre. Il signe ensuite le deuxième exemplaire qu'il remet dans l'enveloppe.

— Voilà, tout est réglé, mademoiselle.

— Vous n'avez même pas étudié le contrat, monsieur McLean !

— Est-ce important pour vous ?

— Non, mais j'aurais préféré que vous le fassiez pour éviter tout litige ou incompréhension ultérieurs.

— Il n'y aura aucune discorde et je pense que nous nous comprenons parfaitement. Ce n'était qu'une formalité. Je n'avais pas besoin de documents écrits, en fait... Votre thé est excellent !

— En voulez-vous un autre ?

— Je manquerai mon train si j'acceptais.

— Cela serait-il si catastrophique ?

— Non, pas vraiment.

— Alors, restez encore un peu. Il doit bien y avoir d'autres trains plus tard dans la journée.

— Vous êtes une personne très obstinée, n'est-ce pas ?

— Dans la situation présente, est-ce une qualité ou un défaut, monsieur McLean ?

— À votre avis ? Non, ne prenez pas la peine d'exprimer votre réponse, je la lis sur votre visage... Vous n'êtes d'ailleurs vraiment pas douée pour faire semblant de vous sentir coupable, vous avez oublié d'éteindre cette lueur espiègle dans votre regard. C'est tant mieux, vos incessantes questions

sont dérangeantes, mais j'apprécie que vous soyez franche et naturelle.

— C'est gentil, monsieur McLean... Merci de m'avoir répondu pour votre métier. Vous m'aviez dit que vous le considérez du domaine de votre intimité.

— Maintenant que je vous ai révélé la sinistre vérité et que je vous ai également invitée, nous ne sommes peut-être plus de parfaits inconnus. Si vous ne jugez pas que ce soit inconvenant, je vous propose que nous nous appelions désormais par nos prénoms.

— J'en serai ravie, sincèrement !

— Moi aussi, Sienna, avec la même sincérité... Je ne serai pas disponible pendant une semaine et je suppose qu'en tout état de cause, vous passerez les fêtes en famille avec votre fille.

— Oui, c'est prévu ainsi, Ian.

— Après le jour de l'An, vous pourrez refaire le voyage pour Latheronwheel à la date qui vous arrangera le mieux. Si vous venez avant la fin de l'hiver, prévoyez des bottes cette fois-ci, il y aura peut-être de la neige. Prévenez-moi juste un ou deux jours avant.

— Pour que vous ayez le temps de cacher tous vos secrets, Ian ?

— Entre autres... Et aussi pour savoir combien de chambres vous occuperez au cas où votre assistant ou votre frère vous accompagnerait. Vous transmettez d'ailleurs mon admiration à monsieur Teal Wilkinson. J'ai eu l'occasion d'observer un petit aperçu de son travail avant-hier, j'ai trouvé ses photos absolument remarquables.

— Je pense me rendre chez vous rapidement, cela ne vous dérange pas ?

— Tant pis, j'essaierai de faire face... Je plaisante, Sienna, vous serez la bienvenue.

— Super ! Je vous préviendrai au plus tôt pour la date et je ferai part de votre compliment à Teal, il sera très content.

— Est-ce May que l'on aperçoit dans ce cadre sur votre bureau ?

— Oui, c'est elle. C'était cet été en vacances au bord de la piscine. Je change de photo pratiquement tous les jours. Hier, vous auriez vu ma fille en train de courir lors d'une promenade à Hyde Park.

— Vous avez une très jolie petite fille, elle a une frimousse adorable... Nous nous reverrons donc bientôt, Sienna, je vous souhaite un joyeux Noël et une excellente soirée de jour de l'an.

— Merci, Ian. Qu'il en soit pareillement pour vous... Ainsi, vous êtes un homme qui monte toujours à l'heure dans les trains. C'est dommage.

— Tout ce sucre sur le parquet, c'était une bonne idée de décoration, finalement. C'est très original, Sienna.

— Je savais que vous veniez, je me suis surpassée. Avez-vous du monde autour de vous pour les fêtes ?

— Le nord de l'Écosse peut paraître déprimant en hiver. Pour vous divertir quand vous viendrez, je vous raconterai mes soirées trépidantes noyées dans des litres de scotch au milieu de la lande. En général, je les passe en compagnie de fantômes, mais ces gens ne sont pas ponctuels et ils ne viennent pas toujours. Mon taxi vient d'arriver, ne me accompagnez pas, votre assistant semble avoir besoin de vous.

— Quel est votre nom de plume, Ian ?

— Les livres révèlent beaucoup de choses sur leurs auteurs. J'ai trop de pudeur pour vous inviter à plonger au cœur de mon esprit. Ce serait comme si je vous demandais d'évoquer cette épreuve récente dont vous n'êtes pas encore tout à fait remise. Je suis très heureux de constater que vous commencez à la surmonter. À bientôt, Sienna, prenez soin de vous.

Les derniers jours de l'année sont une période que j'ai détestée pendant longtemps, mais que j'aime beaucoup depuis que je ne vis plus chez mes parents. Entre Noël et le jour de l'an, je ferme la galerie. Estéban part passer les fêtes dans sa famille en Espagne. De son côté, Teal et Mary quittent aussi Londres

pour deux semaines de ski en France. Ma mère a accepté d'accompagner une amie récemment divorcée pour une croisière aux Antilles et je me retrouve donc toute seule avec May.

Je décide de rester à Londres. Je revois beaucoup de copines que j'avais négligées depuis trop longtemps. Elles sont pourtant toutes venues me voir à la clinique et je leur dois bien ça. Je retrouve ainsi une vie sociale et avec ma fille qui est en vacances scolaires, nous allons dîner tous les soirs chez mes amies. Certaines sont mariées, mais pas toutes. Parmi elles, beaucoup sont passées à un moment ou à un autre par la *case plumard* de Teal. L'une d'entre elles avait résisté à mon frère, mais a succombé plus tard à Estéban. Comme quoi certaines préfèrent les blonds et d'autres les bruns. Moi, je sais ce que je préfère et ce ne sont ni les uns ni les autres. Je ne sais vraiment pas pourquoi, mais je trouve maintenant qu'aucun homme n'est plus beau qu'avec des traits jeunes et des cheveux blancs.

En dehors de ma fille à qui je consacre beaucoup de temps, Ian occupe tout mon esprit. Je ne lui en veux pas de ne pas avoir manqué son train. Pour la première fois, je ne l'ai pas senti arc-bouté derrière sa barrière protectrice. Dans le fond, il ne s'est que très peu ouvert, mais cela n'a donné que plus de valeur et de profondeur à ses confidences. Quand je couche May pour la nuit, je passe des heures derrière l'écran de mon ordinateur. Je scrute attentivement toutes les photos des auteurs de livres, mais je ne trouve pas la sienne. Alors, je liste ceux dont le visage reste anonyme et j'en trouve une quantité si impressionnante que tous ces noms ne me servent pas à grand-chose. Je ne me décourage pourtant pas parce que Ian a laissé entendre qu'il y avait beaucoup de lui dans ses livres et que je brûle de mieux le connaître ; ainsi que de le comprendre et de le cerner, car je suis toujours aussi déroutée par sa personnalité.

Moi qui n'aie jamais lu de livres de ma vie à moins qu'un prof m'y contraigne, j'engloutis des tonnes de pitchs sur des centaines de romans. Tout cela forme un fatras dans mon esprit, un méli-mélo d'histoires qui finissent par ne plus avoir aucun sens. La veille du jour de l'An, je me rappelle que Ian est probablement très riche et je ne conserve sur ma liste que les auteurs les plus renommés. Il en reste tout de même une vingtaine que je réduis très vite de moitié. Je n'imagine pas Ian McLean écrire des livres de science-fiction ni des romances. C'est un parti pris qui n'a pas d'autre justification que mon intuition.

Cette nuit, il est plus déjà d'une heure du matin, mais je poursuis mes recherches. J'élimine deux noms coup sur coup après m'être farci le résumé de tous leurs livres et décrété arbitrairement qu'aucun ne ressemble à l'image que j'ai de Ian. Une demi-heure plus tard, il ne reste plus que cinq auteurs sur ma feuille de papier. Je viens d'en barrer trois à la suite. J'ai découvert que l'un était en fait une femme écrivant sous un pseudonyme, qu'un autre est décédé et que le troisième réside dans les Cornouailles. Durant toute ma scolarité et ensuite à la Royal School of Art, j'étais réputée pour être une élève acharnée et malgré la fatigue, je puise de l'énergie dans le souvenir de cette Sienna étudiante. Je lis un maximum d'extrait de tous les livres écrits par ces cinq auteurs et je prends des notes au fur et à mesure.

Il est quatre heures douze du matin quand je pose mon crayon et que je me lève pour étirer mes muscles. Je suis percluse de courbatures, mais je sais maintenant quel est le nom de plume de Ian McLean. Il signe ses livres sous le pseudonyme de Sean Rawlins. Si j'ignore dans quoi il a puisé l'inspiration de ce pseudonyme, je sais dans quoi je l'ai trouvé. Sean Rawlins est le seul écrivain dont l'action de ses livres se situe tantôt en Écosse, tantôt aux États-Unis et surtout, au Mexique pour l'un d'entre eux. Trois pays où je sais que Ian a vécu puisqu'il me l'a dit. J'ai aussi remarqué que tous ses héros sont des solitaires comme lui et que s'ils ne sont pas tous écossais, ils sont au moins britanniques. Je n'ai rien d'autre sur quoi m'appuyer, mais je crois que c'est impossible que toutes ces coïncidences soient le fruit du hasard. Je suis même tellement sûre de moi que demain, j'irai acheter ses livres. Je ne les trouverai pas tous en librairie, certains sont trop anciens, mais je pourrai les commander sur Internet quoiqu'il arrive.

Tout ce travail de recherche que je mène depuis plusieurs jours a eu le mérite de meubler ma solitude quand May dort. Je n'ai que très peu repensé à la visite de Ian et à ce qu'il m'a dit. Je l'ai appelé dès le lendemain pour le prévenir que je viendrai le quatre janvier. Je lui ai dit que je serai accompagnée

d'Estéban. En fait, je ne sais pas encore si j'en parlerai à mon cousin. Et savez-vous pourquoi ? Parce que Ian est très secret et il maîtrise parfaitement sa parole, mais que par trois fois, je ne l'ai plus senti aussi inaccessible. La première fois lorsqu'il a accepté un jeu d'ado, la seconde quand il a choisi *vérité* plutôt qu'*action* et la dernière quand juste avant qu'il s'en aille, j'ai lu dans ses yeux qu'il savait tout de ce que je venais de subir. C'est bien peu de choses, hein ?

Pensez ce que vous voulez et traitez-moi d'écervelée, mais je n'en démordrai pas. Ian a refusé de rester plus longtemps, mais il a maintenant parfaitement remarqué que je suis une femme. Et même si cela n'a rien à voir avec une hypothétique attirance, j'ai l'intime conviction qu'il m'apprécie en tant que personne. Bon d'accord, je lui cache très mal qu'il me fascine et j'avoue qu'il me repousse sans cesse.

Néanmoins, accepter ce jeu était sa façon d'admettre sans l'exprimer ouvertement qu'un dialogue plus personnel entre lui et moi pouvait s'envisager et qu'il l'acceptait ; il a aussitôt fixé une stricte limite avec un seul tour de jeu, mais il ne s'est pas dérobé. Il n'ignorait pas que s'il me disait *action*, je n'allais pas lui demander de m'embrasser ou de m'enlacer. Ian savait que je n'aurais jamais osé. Depuis notre rencontre, je n'ai pas cessé de l'interroger pour tenter de percer sa carapace. Il est suffisamment fin pour avoir compris que je suis avide de tout savoir sur lui. Et pourtant, il a tout de même choisi *vérité*.

Et enfin, Ian en sait beaucoup plus que ce que Teal lui a dit, sinon il n'aurait pas employé le mot *épreuve* pour évoquer ce que j'ai *surmonté*, un autre de ses mots. Il sait également qui était mon père alors que Wilkinson est un nom de famille relativement courant. Je pense qu'il ne s'est pas seulement renseigné sur mes qualités d'antiquaires. L'éditeur de Sean Rawlins est installé ici à Londres. Ian doit avoir des relations dans ma ville, dont des gens qui me connaissent peut-être, j'en croise tellement professionnellement et socialement. J'en conclus qu'il s'est tenu informé de ma santé ainsi que de mon état psychique et je n'y vois qu'une seule raison plausible. Celle que la petite Sienna a peut-être une personnalité qui ne lui déplaît pas, finalement.

Je n'en ai rien à secouer d'être probablement en plein délire. Ce type vit dans un endroit où je n'irai jamais m'installer : au trou du cul du monde ! Il est écrivain alors que c'est précisément tout ce que je rejette et que j'ai fui toute ma vie. Il est parfois aussi chaleureux qu'un veuf de la veille alors que je suis trop exubérante. Il ne sourit pratiquement jamais et moi, je souris tout le temps. Il est secret, discret, mystérieux pour tout et n'importe quoi, ce qui est aussi tout ce que j'exècre. Que je pense à lui sous n'importe quel angle, tous les indicateurs sont au rouge. Seulement, je l'ai dans la peau et je peux vous dire que le tatoueur qui me l'a gravé sur l'épiderme a sacrément dû appuyer sur les aiguilles, le salopard. Je vais lire ses livres. Il me restera quatre jours pour m'y plonger si j'en trouve un dès demain .

Je veux absolument savoir qui est vraiment Ian. Je suis naze, cela fait des nuits que je trifouille sur mon clavier et je suis à la limite de m'écrouler. Je vais droit dans le mur, j'en suis consciente. Que je le séduise ou non, dans tous les cas je serai dans la merde. Franchement, vous me verriez croupir là-haut dans le nord où il n'y a que de l'herbe et du vent et où les moutons sont les seuls à avoir de la conversation ? Eh bien, moi non plus, figurez-vous ! D'ailleurs, comment m'en sortirai-je avec ma galerie qui est aussi ma passion ? Pourtant, si l'on prend le problème dans l'autre sens, vous m'imaginerez renoncer à un homme qui me protégerait si bien et qui a vraiment la tronche d'un type qui m'aimerait pour la vie ? Moi, Sienna Wilkinson, je laisserai passer ma chance de toucher du doigt un tel bonheur ? Plutôt crever, oui !

Pff, et comment ferai-je avec May, ma petite citadine qui n'aime pas les arbres ? Remarquez, il n'y a que très peu d'arbres au Groenland écossais ! Ça fait déjà un problème de moins !

Je me couche enfin. Mon réveil indique cinq heures trente-deux. Au mieux, May sautera sur mon lit dans trois heures, au pire dans une heure et demie. Je suis complètement azimutée ! Je n'y crois pas du tout que je pourrai escalader cette foutue montagne McLean. Je vais aller chez lui, mais je n'ai aucun espoir que ce soit pour autre chose que la collection Mullen. Je viens de m'autoriser une bonne grosse dose d'amphétamine cérébrale, rien d'autre.

Dors, Sienna, dors. Ne sois pas si sévère avec toi. Rien qu'en existant, Ian t'a déjà permis d'éviter de faire une énorme connerie avec l'autre taré. Et puis, tu es juste amoureuse, ce n'est ni mortel ni contagieux. Comme toutes les amoureuses du monde, tu es dans le déni parce que tu refuses d'admettre ce mec n'est pas fait pour toi. Ce n'est pas grave, tu ne fais de mal à personne. Pas même à toi puisque ça te rend heureuse. En fait, tu adores te projeter ce film sur un écran aussi géant que tes sentiments pour lui. Alors, ne t'en prive pas, rêver n'est pas un crime. Dors !

La route touristique entre l'aéroport et le manoir de Ian ne m'émerveille plus. La lumière sombre de ce jour d'hiver enlaidit tous les paysages en les recouvrant d'une ambiance terne. Même le charme de la découverte a disparu. Il n'y a pratiquement plus aucun vacancier, je parcours de nombreux milles sans jamais croiser personne. Je m'enfonce dans un monde où Soho et Piccadilly n'existent plus. Les boutiques de souvenirs sur les aires de repos sont fermées. Je me sens comme dans les coulisses d'un théâtre quand la représentation est terminée et que public et comédiens sont rentrés chez eux.

Je suis seule dans la voiture. Je n'allume pas l'autoradio et je conduis machinalement. Mon unique horizon se limite au prochain virage que je prends prudemment et j'accélère à peine dans les lignes droites. J'ai pourtant beaucoup d'impatience en moi, mais je sens que si je cède à cette urgence, je gâcherais mon plaisir de bientôt revoir Ian. Je préfère apprécier chaque seconde et chaque mille me rapprochant de lui. Je reçois plusieurs appels sur mon portable et au début, je réponds. Estéban me demande des conseils ou des renseignements. Je finis par lui ordonner de se débrouiller comme lorsque je n'étais pas là et je coupe mon téléphone.

Je résiste à la tentation de conduire avec le troisième livre de Ian sur les genoux pour grappiller encore quelques lignes. Je l'ai entamé tout à l'heure dans l'avion. J'ai déjà dévoré les deux premiers. J'ai même dû souvent me reconcentrer pour ne pas me faire complètement emporter par des histoires que j'ai trouvées vraiment magnifiques. L'écriture de Ian est précise et ses tournures de phrases rendent la lecture très facile sans pour autant que cela paraisse simpliste. Je n'ai plus aucun doute qu'il soit bien celui qui se cache derrière le pseudonyme de Sean Rawlins. Ses héros sont exactement à son image et un détail m'a ôté toute incertitude dès le début du deuxième chapitre du premier livre. Le personnage principal avait un chien qui se nommait Timo. Que cela soit une pure coïncidence est hautement improbable, voire impossible. D'ailleurs, je pense que le Timo que Ian vient de perdre n'était pas le chien de son roman. Je crois plutôt qu'il a reçu ce nom après l'écriture du livre. Ou alors, c'était vraiment un très vieux chien puisque ce roman, le premier de Ian, a été publié il y a seize ans, ce qui m'indique qu'il a commencé à écrire très jeune, soit dit en passant.

J'ai ressenti un profond humanisme dans ses bouquins. Ses héros ont une immense droiture et sont des hommes honnêtes dotés de fortes valeurs morales. Ils sont également extraordinairement exigeants envers eux-mêmes et parfois aussi avec ceux qu'ils croisent. Ian n'évoque que très peu l'amour qui n'est pas au centre de ses romans. C'est juste un fait dans la vie de ses personnages et s'il sait décrire une rencontre ou une vie de couple, il ne s'attarde pas sur les sentiments. Par contre, les autres émotions sont omniprésentes et ce sont elles qui conditionnent tous les choix de ses héros. Je suis trop ignare en littérature pour pouvoir comparer Ian avec d'autres auteurs, mais je ne suis pas étonnée que ses livres se vendent si bien et que son nom de plume soit presque devenu un label.

J'actionne les essuie-glaces pour balayer un léger crachin en me demandant si effectivement, je connais maintenant un peu mieux Ian. Je suis tentée de répondre qu'en effet, je distingue assez bien les contours de sa personnalité. En fait, je n'ai fait aucune réelle découverte, j'ai juste retrouvé dans ses héros tout ce que je pressentais déjà en lui. Ian est un homme d'honneur qui sait exactement où il veut aller. Il ne se laisse pas influencer et il peut devenir très dur s'il ne se sent pas respecté ou qu'il désapprouve le comportement d'un tiers. S'il est véritablement comme ses personnages, il accorde également une importance primordiale à ne rien laisser transparaître de ses doutes et de ses tourments. Son cœur et sa confiance ne s'ouvrent pas à la légère et en aucun cas sur une impulsion. Par contre s'il s'ouvre à quelqu'un, il lui donnera tout, il lui sera fidèle jusqu'à la fin de ses jours et il le respectera contre vents et

marée.

Tout cela, je m'en doutais déjà. Ma seule véritable trouvaille est que derrière cette sorte de façade monolithique impossible à fissurer, il se cache une incroyable profondeur d'esprit. Ian explore avec une telle maestria les émotions intérieures de ses héros dont il ne fait pas des surhommes que je soupçonne qu'il est lui-même beaucoup plus fragile que ce qu'il montre. Cela ne fait pas de lui un être vulnérable, mais cela le rend plus accessible. Je n'ai senti aucune sensiblerie chez ses personnages principaux, mais beaucoup de sensibilité. Toujours s'il ressemble à ses héros, Ian regarde tout avec une attention intense, il écoute tout en essayant de bien comprendre et d'analyser ; et en fin de compte, peu de choses lui échappent chez ceux qu'il croise.

Je fais bien la part des choses entre le romanesque et la vie réelle, mais je ne peux plus croire que Ian ne soit pas incroyablement attentif aux autres. Forcément, j'en tire la conclusion que moi aussi, je suis passée sous ses rayons X et qu'il m'a observée bien plus que je le pensais. Étant donné qu'il a spontanément accepté de me revoir et qu'il a entrebâillé une porte s'ouvrant sur une timide intimité entre nous, je pense qu'il a une bonne image de moi. Aussi, j'ai de plus en plus de raisons de ne plus lutter contre mes sentiments et la force de mon amour pour lui.

J'arrive très tard au même hôtel que lors de ma première visite dans la région. Le restaurant de l'auberge est fermé et la patronne a le visage morose, je n'ose pas lui quémander un sandwich ou quelques biscuits. Je fais le tour de Dunbeath avec les pleins phares allumés et dans l'unique station-service, je déniche des barres chocolatées et des sodas à un distributeur automatique.

Je passe une très bonne nuit après m'être endormie comme une masse. Je dors si bien que mon copieux petit-déjeuner devient une contrainte alors que je suis morte de faim tellement je suis impatiente. J'ai suivi le conseil de Ian et c'est au volant d'un 4x4 de location que j'aborde l'étroit chemin bordé de murets de pierre conduisant à son manoir. Je roule presque au ralenti tant je n'ai pas l'habitude de ne plus avoir du bitume sous les roues. En me garant devant le manoir, je vois une grosse berline allemande à côté de la vieille Range Rover de Ian. Sur la vitre arrière, je distingue l'autocollant d'une grande agence de location. J'éprouve une immense déception qu'il ait déjà un autre visiteur.

Un quart d'heure après, je suis finalement satisfaite de découvrir la façon d'être de Ian en présence d'un inconnu qu'il considère visiblement comme un ami. C'est d'ailleurs cet homme qui m'a fait entrer après m'avoir remarquée en venant ranger une mallette dans le coffre de sa voiture. C'est un petit bonhomme dégarni et tout sec avec un accent étranger très prononcé et des manières aimables. Ian m'a accueillie sans cérémonie. Il n'a pas commenté le fait que je sois venue toute seule. Après m'avoir saluée et demandé si j'avais fait bonne route, il m'a juste fait signe de m'asseoir à côté de lui. Il m'a servi une tasse de thé et il a aussitôt repris sa conversation.

Les deux hommes discutent maintenant au sujet d'une ambassade et apparemment d'un policier ou d'un militaire dans un pays étranger sans que je parvienne à déterminer lequel. J'ai la très nette impression que leur conversation tourne autour d'un livre ou d'un projet de livre de Ian. De temps en temps au détour d'une phrase, Ian et le petit chauve se parlent en espagnol. Je ne comprends pas un mot de cette langue, mais elle m'est familière. Tout au long de mon enfance, j'ai souvent entendu ma mère s'adressant à sa famille au téléphone. Plus récemment, les mêmes coups de fil d'Estéban à sa mère ont entretenu ma familiarité avec les sonorités chantantes d'une langue que j'ai toujours bien aimée. Je suis surprise de découvrir que Ian la maîtrise parfaitement. Il n'hésite pas, il ne bute jamais sur un mot plus difficile à prononcer et son aisance est évidente. L'autre en face est beaucoup moins à l'aise en anglais et petit à petit, la conversation m'échappe parce qu'ils ne parlent plus qu'en espagnol. Au bout d'un moment, j'ai la vague impression qu'en fait, ils se disent maintenant des choses qu'ils ne veulent pas que je comprenne.

Je m'en fiche, je me contente de regarder Ian qui, lui, ne tourne jamais la tête vers moi. Enfin, après un second café, le type s'en va en échangeant une solide poignée de main avec Ian. De la cuisine, je

l'entends prononcer deux ou trois dernières phrases et il disparaît.

— Je ferai le maximum, Ian. Je ne te promets rien, mais crois bien que je vais remuer ciel et terre. Tu sais que pour moi aussi, c'est très important.

— Je sais, Andres, je compte vraiment sur toi,

— Tu peux, mon ami, ça me rend dingue aussi. Je prendrai l'avion dès ce soir, j'ai réservé un vol de nuit. Je te téléphonerai quand je serai rentré.

Ils échangent ensuite des formules de politesse qui ne leur prennent pas beaucoup de temps. Ian referme la porte qu'il regarde sans la voir pendant quelques secondes et il revient dans la cuisine avec un air absent. Il a la tête baissée et je le sens particulièrement soucieux. Et puis le contraste devient saisissant quand ses yeux se fixent sur moi. Son visage s'illumine, il m'offre un sourire très chaleureux et même radieux. Par rapport à ma première visite, le changement est radical et ça me touche beaucoup. Je devine que Ian n'a pas oublié sa contrariété, mais qu'il vient de décider de la mettre de côté pour l'instant afin de se consacrer à moi.

— Ah, Sienna, vous voici de retour au cœur de la nature et de l'isolement. Les coups de klaxon et la foule doivent déjà vous manquer !

— Tous ces grands espaces et ce silence autour de moi me laissent une impression étrange, en effet.

— Alors, il faudra absolument que je fasse de votre visite un moment inoubliable pour que vous ne regrettiez pas d'avoir parcouru un si long chemin ! Qui prend soin de May en votre absence ?

— Ma mère... en alternance avec mon frère. Ma fille va les faire tourner en bourrique, mais ils ont l'habitude et s'en sortent toujours très bien.

— Et votre galerie ?

— Mon cousin, Estéban, que vous aviez vu quand vous étiez venu à Londres. Je ne suis pas inquiète de le laisser se débrouiller seul, il progresse de jour en jour.

— Vous êtes donc parfaitement détendue, dans ce cas.

— Pas tout à fait, pour ne rien vous cacher. Pendant tout le trajet et même depuis votre visite à la galerie, je n'ai pas arrêté de me poser la même question. Me permettez-vous de vous en faire part avec une grande franchise, Ian ? Comme cela, on passera autre chose à autre chose et je ne serai plus perturbée. Vous voulez bien ?

N'importe quoi ! Ian me sourit et je ne trouve rien de mieux que de commencer par lui rentrer dedans au lieu de me contenter d'être avec un si beau mec. Quelle cruche ! Bon sang, je m'en veux. Bon, tant pis, Sienna, il faut que tu assumes, maintenant. Essaie juste de ne pas trop rougir.

— Évidemment ! Je vous écoute, Sienna. Exprimez-vous sans crainte, je ne crois pas en l'éducation par les sévices corporels.

— Vous me promettez néanmoins de ne pas me punir en me mettant au coin ou en me privant de récréation ?

— Ma mansuétude sera infinie, je vous en fais la promesse solennelle, Sienna. Quelle est donc cette question qui vous trouble à ce point ?

— C'est idiot, mais je me demande vraiment pourquoi je suis ici. Je suis ravie de vous revoir, n'en doutez pas, mais vous et moi savons que nous pouvions désormais tout organiser par téléphone. J'ai listé la collection complète et j'ai déterminé une valeur pour chaque bien. Il suffisait que vous m'indiquiez les articles que vous conserverez et de mon côté, j'aurais établi des priorités et ensuite affrété un transporteur pour exposer ensuite les autres dans ma galerie. Je sais que c'est moi qui aie suggéré que je revienne chez vous, mais vous avez accepté si spontanément... J'avais été moins directe, mais en fait, je vous avais déjà posé cette question dans mon bureau sans obtenir de réponse... si vous vous rappelez. Il ne me paraît pas déplacé que je m'interroge sur vos motivations. Vous comprenez ?

— Parfaitement, c'est une interrogation parfaitement légitime...

— Et alors ?

— Je n'ai aucune réponse cohérente, ou en tout cas précise à vous apporter, Sienna. Je pourrais vous rappeler que je vous avais aussi demandé de tenir un rôle de conseiller auprès de moi puisque je n'ai aucune compétence dans votre domaine. Vous savez bien que nous n'avons encore eu aucun échange en ce sens. Je pourrais aussi prétexter que je souhaiterais revoir votre estimation parce que certains chiffres me paraîtraient incohérents ou étranges, mais je ne l'ai même pas étudiée. En vérité, je serais capable de vous trouver plusieurs bonnes raisons, mais elles seraient à la fois justes et erronées.

— Me voici bien avancée !

— Je n'avais pas tout à fait fini, Sienna. J'ai moi-même été très interloqué d'avoir accepté aussi facilement et aussi naturellement. Je n'avais vraiment rien prémédité. C'est vous qui m'aviez embarqué dans un jeu, je vous le rappelle. Toutefois, je ne ferais pas honneur à votre franchise si je ne vous livrais pas ma seule véritable conclusion à mes propres interrogations.

Dis-moi juste que tu es tombé raide dingue amoureux de moi, Ian. Je te saute dans les bras, on se fait des tonnes de bisous et de mamours, on en rigole comme des cochons, on devient un couple et hop, on n'en parle plus !

— Dois-je appréhender cette conclusion, Ian ?

— Je ne pense pas, Sienna.

— Super ! Dans ce cas, j'arrête de me mordre les lèvres et de me tortiller les doigts.

— Ne vous dévalorisez pas, votre maîtrise est absolument parfaite cette fois-ci.

— C'est juste parce que j'ai suivi des cours de théâtre !

— Alors, c'est une formation vraiment très récente parce que c'est justement pour cela que j'ai eu envie que vous reveniez ici. Quand je suis passé signer votre contrat, je vous ai trouvée dans votre bureau en train de jouer mademoiselle Catastrophe, souvenez-vous.

— Je devais avoir l'air d'une vraie dinde !

— Non, absolument pas, je ne l'ai pas pensé un seul instant... Mais je vous avoue que cette situation comique m'a un peu amusé... Je souriais intérieurement sans vous le montrer afin de ne pas accentuer votre embarras.

— J'étais horriblement gênée, mais vous aviez réussi à me mettre tout de suite à l'aise.

— C'est que j'ai tenté, en tout cas... Pour tout vous dire, j'ai brutalement cessé d'être amusé quand vous vous êtes retournée. Vous sembliez si fragile, si perdue et tellement vulnérable que cela m'a beaucoup affecté. Je ne vous connais pas bien, mais jusqu'alors, je vous avais toujours vue très pétillante, le contraste était vraiment saisissant. Vous avez essayé de fanfaronner en prétendant vouloir me faire manquer mon train, mais vous l'avez fait avec un détachement très palpable. Je n'ai lu que de la fatalité sur votre visage, Sienna. Vous aviez l'expression de quelqu'un pour qui le pire lui est déjà tombé dessus et pour qui rien ne compte plus vraiment. Cela m'a encore plus attristé, c'est peu de le dire. Ensuite, nous sommes restés un long moment sans rien nous dire. Je vous ai vue vous laisser peu à peu envahir par la sérénité et j'ai perçu à quel point cela vous faisait du bien. Vous avez alors lancé ce jeu complètement idiot et indigne de vous comme de moi. Je n'ai pas eu le cœur de refuser parce que cela aurait été dommage de vous blesser inutilement... Ce sera ma seule réponse, il n'y a aucune autre explication. Ce n'est pas très rationnel, mais c'est ainsi. Je ne suis pas toujours très chaleureux, mais cela ne fait pas de moi une machine indifférente à tout. Vous m'avez tout simplement beaucoup ému. Par conséquent, j'en ai été moi-même fragilisé et j'ai ressenti le besoin de vous apporter un peu de chaleur. Vous n'auriez pas lancé votre petit défi, je pense que j'aurais pris moi-même l'initiative de vous proposer de venir jusqu'ici. Enfin, je ne sais pas, je n'aurais peut-être pas osé... En tout cas, vous êtes maintenant ici. Nous en parlerons probablement un peu, mais la collection Mullen n'a aucun rapport avec votre visite... et je suis très content de vous recevoir !

— La pertinence de votre regard est remarquable, Ian. Je suis flattée que vous ayez pris la peine de si bien m’observer, j’en suis même bouleversée pour tout vous dire. Je n’avais rien imaginé de la sorte. Je ne pensais pas avoir été aussi transparente et encore moins que vous ayez tant de bienveillance à mon égard. Je vous confirme que votre visite m’a fait énormément de bien ce jour-là, elle a même été comme un nouveau départ pour moi. Je vous prévienne, après la gentillesse de ce que vous venez de me dire, je suis à moins de cinq secondes de pleurer.

— La seule fois où vous étiez venue, j’étais ému aussi parce que je venais de perdre Timo. Suivez-moi dans mon bureau, Sienna. La solitude me pesait trop, aussi je vais vous présenter Diego. C’est un tout jeune labrador qui a débarqué en fanfare avant-hier et qui est une sacrée fripouille ! Et si vous avez pris des bottes et des vêtements chauds, je vous propose que nous allions ensuite à pied derrière cette colline pour que Diego puisse se défouler.

— J’en ai une paire toute neuve. C’est la première de ma vie que j’achète des bottes, je comptais sur vous pour me les faire étrenner.

— Oh, mais je vais vous faire crapahuter ! Si vos jambes tiennent le coup, vous découvrirez un endroit magnifique... Et si je ne vous ai toujours pas fait hurler de rire avant d’y arriver, vous pourrez y pleurer sans que personne n’en sache jamais rien.

— Quelqu’un me verra puisqu’il y aura Diego et vous !

— Ce chiot me paraît résolument capable de garder un secret. Il ne décrochera pas un mot à quiconque, même sous la torture... Merci pour ce sourire, Sienna... Finissez votre thé, je crains que le petit monstre ait déjà commis des dégâts irréparables dans mon bureau ! Combien de temps comptez-vous rester à Latheronwheel ?

Toute la vie, Ian ! J’ai une très mauvaise nouvelle à t’annoncer, il faudra que tu me vires quand tu ne supporteras plus ma tête d’ahurie !

— Je ne sais pas, probablement deux ou trois jours. Je n’ai rien défini, en fait. En cette saison, il y a toujours des places disponibles dans les avions. Il faudra juste que je prévienne Teal pour qu’il me réserve un billet. Avez-vous une obligation dans les tout prochains jours ?

— Non, je suis à seulement quelques pages d’achever un manuscrit qui envahit sans cesse mes pensées, mais je le laisserai en plan pendant que vous serez là.

— Alors je ne resterai que peu de temps, Ian, je me souviens trop bien de la fièvre de mon père quand il était proche de conclure un livre. Le moindre contretemps le rendait complètement neurasthénique, je ne vous infligerai pas ce supplice.

— Si je ressentais un manque, je vous le dirai. J’espère vraiment que ce bouquin me fichera la paix... Vous savez, c’est une expérience très rare pour moi d’interrompre mon écriture pour accorder du temps à quelqu’un.

— J’espère que la dernière fois que vous l’avez fait, vous ne l’avez pas trop regretté par la suite.

— Cela ne m’est arrivé que deux fois. La dernière est l’un de mes meilleurs souvenirs... Mais la première, je continue d’en payer le prix chaque seconde que je vis, surtout ces derniers temps.

— Me raconterez-vous pourquoi, Ian ?

— Je n’ai aucun goût pour les confidences et malheureusement, certaines choses ne pourraient pas changer juste parce qu’on les exprimerait. Dite donc, je n’avais jamais vu quelqu’un mettre autant de temps pour finir une tasse d’un thé. Je vous accorde qu’il est infect, mais videz-le dans l’évier et qu’on n’en parle plus ! Sinon, vous aurez bientôt le plaisir de passer la serpillière dans mon bureau ! Écoutez ce pauvre Diego qui gratte à la porte ! Décidément, j’ai l’impression que vous partez sur de très mauvaises bases, ce chien et vous !

Si vous m'aviez affirmé qu'un jour, je prendrais autant de plaisir à patauger dans l'herbe humide avec un chien turbulent et un Highlander pur jus, je vous aurais ri au nez. Et pourtant, le cliché de la citadine que je pensais incarner toute ma vie vole en éclat. Je n'en ai strictement rien à faire qu'il n'y ait aucune boutique et aucun passant, je n'y pense même pas une seule seconde. Bien sûr, j'ai quelques moments de flottements, mais ils ne sont pas dus à mon environnement. En fait, il y en a tellement de questions qui me brûlent les lèvres que de temps à autre, certaines partent trop vite pour que je les retienne. Elles restent sans réponse pour la plupart, car Ian ne se livre pas. La conversation est plaisante, mais elle tourne surtout autour de ma vie, de mon passé ou de mes goûts. Je me prête au jeu parce que Ian n'est jamais intrusif. Dès qu'il sent la moindre réticence de ma part, il change de sujet tout en douceur. J'aime bien la façon dont il s'y prend pour apprendre à me connaître, car en vérité, je sens que c'est ce qu'il recherche. Je suis séduite par sa discrète subtilité. Il lui suffit régulièrement d'un regard ou d'une mimique, parfois un seul mot dans une phrase, pour parfaitement m'analyser. Je suis troublée de me sentir aussi comprise. Ian réussit à me décrypter avec la même finesse que Teal. Par instants, j'en suis estomaquée et à d'autres, j'en suis émerveillée.

Ian ne parvient pas toujours à gommer son aspect abrupt et tranchant, mais je panique de moins en moins. C'est juste sa manière d'être, une alternance constante de grande douceur entrecoupée de réactions plus sèches ou même de silences dès que je frôle sa sphère intime de trop près.

Nous marchons depuis presque deux heures et nous allons bientôt atteindre le sommet d'une seconde colline. La pente est douce, mais nous zigzaguons un peu parce que nous devons souvent contourner de gros rochers assez plats et arrondis par l'érosion. Diego court partout comme un fou en traçant de grands cercles autour de nous. Pour des raisons que lui seul comprend, le chiot revient parfois à toute vitesse vers nous. Là, Ian ou moi devenons les victimes consentantes de ses sauts et de son énergie débordante. Nous lui accordons quelques caresses et Diego s'enfuit de nouveau sans aucun signe avant-coureur. Ian rigole, il dit que ce chien est fou, mais je vois bien qu'il l'adore déjà. Moi, je l'apprécie un petit peu moins au début, mais je m'habitue à mon jeans couvert de traînées boueuses et finalement, je ris autant que Ian. Je n'avais jamais caressé de chiens de toute ma vie, l'expérience est un peu étrange et finalement très plaisante.

Il ne pleut pas et il ne fait pas trop froid, mais il y a beaucoup de vent. J'ai régulièrement l'envie pulsionnelle de glisser ma main dans celle de Ian. Il n'est jamais à plus de deux pas de moi, il suffirait que je tende le bras, mais il ne me viendrait même pas à l'esprit de prendre une telle initiative. Ce n'est pas qu'il soit distant, c'est juste que cette balade est trop plaisante pour la gâcher avec un geste déplacé. Cela n'aurait pour seule conséquence que de crispier Ian alors que je l'ai enfin pour moi toute seule. Je me sens incroyablement bien en sa compagnie, mais pas au point de perdre ma lucidité. En réalité, je vois bien qu'il est en train de prendre énormément sur lui pour m'être d'agréable compagnie. Ses efforts ne sont pas vains puisqu'il me fait souvent sourire et parfois rire.

Néanmoins, quand Ian pense que je ne l'observe pas, des expressions plus tendues passent sur son visage. C'est toujours très furtif et je n'en suis jamais la cause. Il est très soucieux et je sens qu'un problème le perturbe beaucoup. Je me souviens de l'homme qui était là ce matin. Je soupçonne maintenant qu'il soit justement venu pour parler de ce qui tracasse tant Ian. À d'autres moments, je devine une grande tristesse en lui. Je pense qu'elle lui est familière et que s'il éprouve de la douleur, ses racines ne sont pas récentes. En tout cas, il semble parvenir à en faire rapidement abstraction. Ce n'est que parce que je

l'observe avec beaucoup d'attention que je vois de temps à autre ses lèvres se pincer ou son regard se voiler. C'est d'ailleurs terrible de ma part que son désarroi me fasse autant d'effet, mais dans ces moments-là, ses yeux deviennent d'une incroyable beauté.

Ian m'avait dit que la vue serait magnifique quand nous arriverions au sommet de cette colline et elle l'est vraiment. J'en ai même le souffle coupé parce que c'est absolument grandiose. Depuis le début de notre balade, j'apercevais quelques arbres sur des collines lointaines, des murets de pierre ainsi que des chemins et même parfois de tout petits bouts de route. Désormais, je me sens dans un immense écrin de verdure, un territoire vierge dont rien ne trouble l'harmonie. La sérénité de cet endroit est presque physiquement palpable et moi-même, je voudrais déjà que rien n'en atténue la puissance.

Nous descendons par l'autre versant et nous débouchons au bord d'un torrent d'un faible débit. Autour de nous, il n'y a maintenant plus aucune trace de présence humaine, je me sens seule au monde avec juste un homme et un chien. Diego entre dans l'eau et se met à aboyer après de grosses pierres contre lesquelles le petit courant se brise. Ici, nous sommes mieux abrités du vent et si la nature ne nous écrase pas, c'est parce qu'elle nous emplit le cœur de sa beauté sauvage. La vallée est toute petite et la lande est parsemée de rochers moins imposants qui semblent avoir été jetés comme autant de petits cailloux par un géant tant leur disposition semble chaotique. L'herbe n'est pas très haute et ses nuances varient entre le vert très foncé et le jaune pâle. Sur les flancs de toutes les collines autour, le vent la fait onduler comme une chevelure soyeuse. C'est si joli que j'en oublie complètement Londres. Bien sûr, je ne pourrais pas passer ma vie ici, mais je m'attache déjà beaucoup à ce petit coin de paradis et je pressens qu'il me manquera quand je repartirai. Je suis très consciente qu'un beau souvenir est en train de s'inscrire dans ma mémoire. Ian fait des ricochets avec de petits galets plats dans l'eau du ruisseau et Diego court après en plongeant son museau pour essayer de les rattraper. Je reste en retrait d'une dizaine de pas, je les regarde en souriant. Quand Ian se retourne, il me sourit aussi et c'est juste bien.

Je m'assois sur une grosse pierre couverte de mousse et de lichen sans même essayer de protéger mon jeans flingué depuis bien longtemps. L'air est frais et je prends plusieurs larges inspirations pour me remplir les poumons de sa pureté. Je me répète pour la dixième fois que ce paysage magnifique avec la présence de Ian et de son chien en son sein forme un très joli tableau.

Bientôt, Ian vient s'asseoir près de moi et je suis envahie du désir presque irrésistible de laisser ma tête reposer doucement contre son épaule. Je me fais soudain la réflexion qu'il doit être un peu plus grand que Teal. Lorsque je les avais vus côte à côte, j'étais tellement absorbé par Ian que je n'y avais même pas prêté attention. C'est ce moment que choisit mon compagnon de promenade pour me poser la question que j'attendais tout à l'heure dans la cuisine, mais que j'espérais désormais éviter. J'étais perdue dans mes pensées, je n'ai préparé aucune réponse et je me sens aussitôt désemparée.

— Moi aussi, je me suis beaucoup demandé pour quelle raison vous aviez envie de revenir ici, Sienna. Vous n'êtes pas obligée de me le dire, bien sûr.

Par bonheur, je ne suis pas dérangée par l'une de mes habituelles petites réponses parasites internes qui sont toujours le reflet de ce que je n'oserai jamais prononcer tout haut. Ian finit à peine de s'exprimer que déjà, je sais que je ne lui révélerai rien de mes sentiments pour lui, mais absolument tout sur qui ne concerne pas l'amour. Finalement, je suis vraiment contente que Ian me donne l'occasion de lui ouvrir un peu mon cœur. Je n'ai plus eu peur une seule fois depuis que je suis avec lui, mais je ressens le besoin de lui en parler. Je ne sais pas pourquoi, je sens simplement que lui seul pourra me comprendre.

— Ce ne serait pas élégant de ma part de ne pas vous le dire, Ian. Vous m'avez répondu avec tant de franchise ce matin que c'est naturel qu'en retour, je me montre aussi sincère que vous. Je voulais passer un peu de temps avec vous parce que vous m'apaisez et que je me sens vraiment bien en votre compagnie. Je pense que je ne vous apprends rien, vous l'aviez déjà remarqué.

— Je suis content que vous soyez venue.

— Si j'avais pu venir plus vite encore, je l'aurais fait. J'avais vraiment besoin de faire une vraie

coupure et pardonnez-moi d'être peut-être excessivement directe, je n'imaginai pas la faire avec quelqu'un d'autre que vous. Je ne regrette vraiment pas du tout d'être venue. Vous-même et tout ce qui nous entoure dans cette vallée merveilleuse me faites énormément de bien... Cela faisait un sacré bout de temps que je ne m'étais pas sentie autant en paix. Vous savez, je viens de traverser des moments très difficiles.

— Je ne vous ferai pas l'offense de prétendre l'ignorer. Je n'en connais pas tous les détails et ils ne me regardent pas, mais je sais assez précisément ce que vous avez subi, Sienna.

— Je m'en doutais un peu... Je ne me confie jamais à personne, mais tout cela reste encore très présent en moi.

— Vous pouvez vous confier à moi si vous pensez que cela vous fera du bien, mais si vous préférez vous taire, je respecterai votre silence.

— J'ai envie d'en parler avec vous, Ian. Je ne savais même pas que j'avais ce besoin en moi, je le découvre en même temps que vous. Je crois que c'est parce que je vous accorde une grande confiance. Vous m'aviez pourtant dit qu'il ne fallait pas faire confiance aux gens que l'on ne connaît pas. C'était lorsque nous avons discuté pour la première fois.

— Je me trompais, Sienna. Dans le fond, je vous l'ai moi-même accordée sur un simple coup de fil alors que je ne vous avais jamais rencontrée.

— En ce qui vous concerne, c'était un jugement professionnel, je ne parlais pas de cette confiance-là, Ian.

— J'avais saisi la nuance et je vous ai répondu dans le même esprit, Sienna. Je ne suis pas en train de bavarder avec une antiquaire. Vous seriez une marchande de poulets rôtis que cela ne modifierait pas ma perception de vous.

— Merci de me faire sourire... Quand même, vous pourriez trouver mieux que des poulets !

— Vendeuse de crevettes ? Trompettiste manchot ? Je peux vous proposer beaucoup d'autres reconversions si vous voulez.

— Me faire sourire ne vous suffit plus, il vous faut maintenant me faire rire ! C'est réussi, mais de grâce, laissez-moi demeurer une antiquaire, je préfère rester moi-même.

— Vous avez beaucoup de réussite dans votre métier, vous auriez bien tort de vouloir en changer, en effet. Est-ce la douleur morale ou vos blessures physiques qui vous donnent autant de fil à retordre ? Ça me fait plaisir de sentir que vous allez mieux, mais ce n'est pas encore la grande forme, n'est-ce pas ?

— Maintenant, je peux vous affirmer sans mentir que tout ce qui s'est passé est derrière moi, Ian. Je vous assure que je suis une battante. Je ne voudrais pas que vous pensiez que je suis toujours aussi fragile et perdue que vous l'aviez fort justement perçu à Londres. Oui, je vais mieux et même, je vais bien. Toutes mes blessures corporelles ont disparu à l'exception de ce doigt tordu que je ne peux plus mouvoir comme avant. C'est ma main droite qui ne me servait déjà pas à grand-chose, alors je m'y ferai. Je mets une bague en moins et puis c'est tout. Le reste, la douleur ou le choc, je n'y pense pratiquement plus. Cet homme n'a déjà plus de visage dans ma mémoire. Je n'oublie pas son masque de dément, mais ses traits normaux, je ne m'en souviens même plus. Pour être sincère, je l'ai profondément haï tout au début, mais cela aussi s'en va. Il ne me reste plus qu'à vaincre cette peur qui s'obstine à me pourrir la vie et mes nuits. Maintenant, un rien suffit pour que je sois morte de trouille. J'étais une fille plutôt hardie, mais je suis devenue une vraie poule mouillée ! C'est pénible à vivre.

— Tout à l'heure, c'est la seule chose que je n'ai pas osé vous dire, Sienna. J'ai effectivement perçu votre peur quand vous me tourniez encore le dos dans votre bureau... C'était très bref, mais j'ai eu le temps d'en mesurer l'ampleur. Juste avant que vous reconnaissiez ma voix, tout votre corps s'est contracté. Vous n'aviez pas simplement sursauté, vous étiez carrément tétanisée. C'était si évident

que vous étiez terrorisée que cela m'a fait de la peine pour vous... Je connais très bien la peur, vous savez. À part pour des broutilles, je ne l'ai jamais vraiment ressentie moi-même, mais au cours de ma vie et à travers mes voyages, j'ai croisé des gens qui avaient vraiment peur. Je sais en reconnaître les symptômes. Je n'ignore pas combien elle peut être pesante et vous pourrir la vie. Toutefois, je sais que vous êtes solide et je suis convaincu que vous parviendrez à en venir à bout.

— Merci... Elle s'atténue progressivement et de toute façon, j'ai décidé que je ne la laisserai pas gagner, alors j'y arriverai... Enfin, j'espère... Et d'ailleurs, je vais vous faire une confidence, je n'ai plus jamais peur quand je suis avec vous, Ian. Dans mon bureau, vous m'apaisiez déjà, je me sentais en sécurité. Depuis ce matin, c'est même comme si mes peurs n'avaient jamais excité... Comment avez-vous appris ce qui m'est arrivé ?

— Votre frère m'a contacté pour me prévenir que vous seriez absente pendant une période indéterminée. Vous conviendrez que c'est un homme très calme et très posé, mais j'ai senti qu'il était dans une colère noire. Il essayait de ne rien laisser transparaître, bien sûr, et il ne m'a pas dit pourquoi vous étiez absente. Cependant, j'ai beaucoup d'intuition et je me suis douté que vous n'aviez pas qu'un simple petit problème. Celui à qui j'avais demandé de m'établir une liste d'antiquaires vous connaît très bien, je m'en suis servi d'intermédiaire pour avoir régulièrement de vos nouvelles. J'aurais pu poser des questions directes à votre frère, mais il ne m'aurait pas répondu et cela aurait été légitime.

— Qui donc est cette personne qui me connaît ? Cela ne vous dérangerait-il pas de me le dire ?

— Oh, je n'ai aucune raison d'en faire un mystère, il s'agit de l'une de vos relations, Steven Miller. Quelqu'un que j'apprécie beaucoup et en qui j'ai confiance. Voyez-vous de qui je parle ?

— Mais oui, je sais très bien qui c'est ! Nous ne sommes pas très intimes, mais il est le mari de Julia, une très bonne copine ! Elle venait souvent me voir à la clinique. Je n'en reviens pas que vous connaissiez Steven ! Oh, mais ça y est ! Je fais le rapprochement entre vous deux ! Il travaille chez un éditeur ! Mais bien sûr, c'est là que vous l'avez connu, je comprends maintenant.

— Il y a plusieurs années que nous collaborons. Steven est le correcteur attitré de mes manuscrits. Je maîtrise plutôt bien l'orthographe, mais sur plusieurs centaines de pages, je commets fatalement des fautes. Nous avons des relations très cordiales et c'est pour cette raison que je lui avais demandé conseil pour trouver un antiquaire. Dans mon esprit, la collection Mullen devait être exposée à Londres et pas ailleurs. En fait, Steven Miller ne m'avait pas du tout établi de liste comme je vous l'avais prétendu. Je lui avais exposé très précisément le genre de partenaire que je recherchais. Il n'avait même pas pris le temps de réfléchir pour me répondre que si je m'adressais à quelqu'un d'autre que vous, cela prouverait que je suis le roi des crétins.

— C'est vrai que Steven parle comme ça, j'imagine bien la scène ! Il ne me l'a même pas dit, cet idiot ! C'est vraiment sympa de sa part, mais il aurait tout de même pu me prévenir ! Je l'ai pourtant revu pendant les fêtes et il ne m'a pas dit non plus qu'il vous avait donné de mes nouvelles.

— C'est un homme très discret, sinon je ne me serais jamais lié d'amitié avec lui... Quand je l'ai appelé aussitôt après avoir raccroché avec votre frère, je ne m'attendais pas du tout à découvrir un tel drame, Sienna. Je pensais à un accident domestique ou à un problème médical, une opération ou quelque chose de ce genre. J'ai mieux compris la colère de Teal et surtout, cela m'a énormément attristé pour vous. J'aurais voulu pouvoir vous soutenir, mais vous étiez déjà très bien entourée.

— J'ai très souvent pensé à vous, Ian. D'une certaine manière, vous m'avez beaucoup soutenue.

— Je suis venu vous voir deux fois à la clinique Beth Adams. Je voulais vous rassurer que la collection Mullen pouvait bien attendre votre retour. Je pensais que cela vous motiverait et vous aiderait à ne vous préoccuper que de vous.

— Personne ne me l'a dit !

— Parce que personne n'en a rien su. La première fois, je suis venu dans votre chambre, mais vous

étiez dans le coma. Je n'ai jamais frappé quelqu'un de toute ma vie, vraiment jamais. Cependant, en vous découvrant dans ce triste état avec tous ces bandages, le coupable aurait eu beaucoup de mal à se relever si je l'avais eu sous la main. Depuis, je vous ai revue en meilleur état, mais sur le coup, il a eu beaucoup de chance que j'ignorais son identité... Lors de ma seconde visite, je ne suis pas monté dans votre chambre. L'hôtesse d'accueil m'a informé que vous aviez déjà beaucoup de monde. Je lui ai demandé si vous alliez mieux et elle m'a répondu que vous sortiriez bientôt.

— J'aurais adoré ouvrir les yeux et vous trouver près de moi.

— Votre peur vous laissera bientôt en paix, Sienna. C'est une ennemie contre qui l'on peut gagner avec le temps si elle n'est pas nourrie par de nouvelles angoisses. Ne doutez surtout pas que vous lui foutrez une raclée qu'elle n'oubliera jamais ! Vous pourrez m'en parler chaque fois que vous en ressentirez le besoin pendant votre séjour... Que diriez-vous que nous rentrions à la maison ? Le vent se fait frisquet.

— Avez-vous froid ?

— Non, ça va, je vous le proposais parce que vous tremblez.

— C'est parce que nous évoquons cette sale période, ça va passer... Restons encore un peu si vous le voulez bien, Ian. Ce n'est pas si souvent que je peux respirer un air aussi pur. Est-ce que vous refuserez encore une fois mon invitation à dîner ce soir ?

— Il n'y a pas grand-chose dans le coin, mais si cela ne vous dérange pas que nous roulions un peu, j'ai découvert une très bonne auberge à une demi-heure d'ici. Sinon, nous trouverons bien quelque chose à grignoter dans les placards.

— L'auberge me conviendra certainement très bien. Hier soir, tout était fermé à Dunbeath et ce midi, nous avons juste picoré tellement Diego s'impatientait. J'ai au moins un repas de retard !

— Les menus sont tellement copieux que vous en aurez deux ou trois d'avance quand nous sortirons de table. Par contre, il serait préférable que vous appeliez votre fille avant de partir, il n'y a pas de réseau là-bas.

— Merci de me prévenir, cela m'aurait gâché la soirée... C'est amusant, vous me parlez souvent de May. Vous semblez beaucoup aimer les enfants.

— Qui ne les aimerait pas ? La plupart sont adorables et leur innocence m'enchant. J'ai parfois entendu des remarques d'enfant ayant autrement plus de bon sens que de grandes théories d'adultes.

— Je n'ai lu que deux de vos livres, mais je n'y ai pourtant trouvé aucun enfant. Les résumés de vos autres romans n'en font pas mention non plus.

— Je ne vous ai pas révélé mon nom d'auteur, vous devez confondre avec un autre écrivain, Sienna.

— Sean Rawlins ! Vous avez écrit dix-sept livres en tout. Le premier a été publié il y a seize ans et je l'ai lu. D'ailleurs, il faudra que vous me précisiez si votre Timo s'appelait ainsi en référence au chien du roman ou si c'était l'inverse.

— Avez-vous des relations dans les services secrets ou avez-vous engagé un détective privé pour enquêter sur moi ?

— Vous n'y êtes pas du tout, Ian ! J'ai juste procédé à des recherches minutieuses pendant des nuits entières. C'était un vrai travail de fourmi et j'en ai vraiment bavé, croyez-moi. Vous pouvez même vous vanter de m'avoir sacrément donné du fil à retordre. Je vous ai maudit mille fois de m'imposer un tel travail ! J'espère que vos oreilles ont sifflé parce que je pestais que vous n'avez pas tout simplement répondu à ma question ! Si vous n'aviez pas évoqué le Mexique lors de notre première rencontre, cela aurait même été mission impossible. Oh, mais vous ne souriez plus ! Est-ce que vous êtes fâché ?

— Non, juste très surpris ! Je suis particulièrement impressionné.

— Allons, ne faites plus cette tête-là, Ian. J'ai adoré vos livres et c'est moi qui suis très impressionnée. Votre écriture est remarquable, toute en finesse, et vos histoires sont de très belles

histoires. Elles sont un peu tristes, mais c'est peut-être parce qu'elles vous ressemblent.

— Je ne suis pas un homme triste.

— Non, pas certainement tout le temps... Cependant, vous l'êtes terriblement en ce moment même.

— Qu'est-ce qui vous fait croire cela ? Je suis au contraire très content de passer cette journée à vos côtés, Sienna.

— C'est gentil de me le dire, je le suis beaucoup aussi... Je vous dis ça parce que je vous observe souvent en cachette depuis le début de notre balade. Vous êtes adorable avec moi et vous prétendez que tout va pour le mieux, mais je me rends bien compte que vous êtes très soucieux. Stop, Ian ! Ne protestez pas, vous vous feriez injure en prétendant le contraire ! Cela serait vraiment indigne de vous !

— Votre perspicacité vient s'ajouter à votre obstination pour me poser des questions et à votre opiniâtreté pour découvrir mon pseudonyme littéraire. Vous êtes une femme décidément très redoutable, Sienna.

— J'essaie de faire de mon mieux et quand un sujet m'intéresse vraiment, je l'épluche à fond. Je me suis ouverte à vous, Ian, vous êtes la seule personne à qui j'ai parlé de ce qui me mine. Je ne doute pas que vous m'écouteriez volontiers quand je vous en reparlerai et que vous trouverez encore les mots pour me soutenir. Vous savez que je me sens déjà mieux d'avoir pu vous évoquer cette foutue peur. J'étais certaine que vous ne me trouveriez pas ridicule et j'ai apprécié votre réaction. Je me demande même si je ne devrais pas vous engager comme psychothérapeute ! Alors, vous voyez, vous pourriez aussi vous ouvrir un peu à moi, Ian. Ce sont des choses qui se font entre gens qui se font confiance, vous savez.

— Je n'y tiens vraiment pas, Sienna.

— Alors, c'est que vous ne me faites pas réellement confiance, Ian.

— Là n'est pas le problème.

— Quel est-il, dans ce cas ?

— Cela n'a rien de personnel, Sienna. Il y a longtemps que je vis seul et le silence m'est familier. Et puis, c'est ma façon d'être, je n'y peux rien. J'ai des relations et quelques amis, mais les rares fois où je les rencontre, je ne me confie pas non plus à eux. Je n'en ressens pas le besoin. Je peux même ajouter que je m'y refuse.

— Je sais que vous avez bâti un mur autour de vous, Ian. Je n'arrête pas de me cogner la tête dedans.

— J'en suis désolé, Sienna. Ne prenez pas mes silences pour de la méfiance. J'admire votre capacité à dialoguer, mais je n'ai pas cette qualité en moi.

— Pourtant, vous êtes un homme très franc pour tout ce qui ne touche pas à votre intimité. Vous savez très bien m'exprimer votre sympathie, votre confiance et même votre sollicitude. Je suis persuadée que vous pourriez vous ouvrir à moi si vous en aviez réellement l'envie.

— Je pense qu'il serait préférable que nous mettions un terme à cette discussion ou que nous changions de sujet. Je me sens sous pression en raison de votre insistance et cela me met profondément mal à l'aise. Vous êtes quelqu'un de bien, Sienna, mon respect pour vous ne cesse d'augmenter, mais vous me demandez l'impossible. Je suis sincèrement désolé de ne pas être à votre hauteur.

— Je suis navrée, Ian, je ne voulais vraiment pas vous blesser. Je vous fiche la paix, c'est promis !

— Je sais déjà que vous n'y parviendrez pas. Vous êtes une femme formidable, mais c'est votre tempérament.

— Oui, je suis toujours trop curieuse et trop impatiente.

— Nous avons tous des défauts.

— C'est vrai ! Vous, par exemple, vous êtes scandaleusement secret ou horriblement pudique, je n'en sais trop rien ! Ce n'est pas grave, vous avez d'autres facettes qui compensent largement. Le temps

vous aidera à mieux partager avec moi, je suppose.

— Ne misez pas trop là-dessus, mais merci de votre compréhension, Sienna.

— Vous aussi, Ian, vous êtes un homme formidable, je le pense vraiment. Vous seriez l'un de mes anciens potes d'université, je vous dirai probablement *t'es génial, mec !* Avec un minimum d'effort et si les petits cochons ne vous mangent pas, on pourra peut-être faire quelque chose de vous. Et pourtant, Dieu sait que je déteste ces crétins d'écrivains et les pauvres types qui habitent en pleine cambrousse !

— Je vous comprends... Pour ma part, je n'ai aucune sympathie pour les bavardes et les citadines !

— Vous voyez que cette merveilleuse journée est un petit miracle puisque nous sommes vraiment faits pour *ne pas* nous entendre, Ian !

— J'en conviens, Sienna.

— Donc en fait, puisque nous nous apprécions quand même un tout petit peu, chacun de nous pourrait faire un modeste effort. Moi par exemple, je devrais peut-être diminuer par deux le nombre de questions dont je vous inonde... par deux, mais pas plus, hein ? Sinon, je n'y arriverais pas !

— Ce serait déjà un très bon début. Je valide spontanément cette proposition que je ne manquerai pas de vous rappeler... Et de mon côté ? Quel effort me suggérez-vous en dehors de m'inciter à parler de moi pendant des heures ?

— Il y a tant de choses à corriger en vous que ce n'est pas facile de déterminer une priorité. Laissez-moi un peu de temps pour réfléchir... Voyons voir... Ah, ça y est, j'ai trouvé ce qui serait vraiment le plus urgent ! On essaie tout de suite, d'accord ?

— D'accord !

— Alors, regardez le sommet de cette colline juste en face de nous ! Celle que je vous montre du doigt !

— Je veux bien, mais qu'y verrai-je ?

— Rien du tout ! Que dalle ! Il n'y a rien à voir et c'est pareil tout autour ! Ah si, il y a de l'herbe, des rochers et Diego ! Vous pouvez chercher, il n'y a rien d'autre à contempler dans votre désert du bout du monde ! Oh, désolée, j'oubliais ce ruisseau tout riquiqui !

— Pour le plaisir de me chambrer, vous me demandez un bien mince effort, Sienna. Je m'attendais vraiment à pire.

— Peut-être, mais vous feriez mieux de m'obéir au lieu d'ergoter, aussi tournez la tête. C'est tout ce que j'ai trouvé pour ne plus croiser votre regard, Ian. J'ai dramatiquement besoin d'une pause, donc faites-le ce fichu effort ! Franchement, je ne sais pas combien vous ont coûté vos yeux ni où vous les avez achetés, mais là, c'est trop ! Pff, je n'avais jamais vu des machins aussi beaux... Vous croyez vraiment que c'est facile pour moi ? Eh bien, non ! C'est une vraie galère, en fait ! J'en ai ras le bol que vous me chambouliez toutes les deux secondes ! Bon, on y va ? Je suis en train de congeler avec ce foutu vent écossais ! Et regardez jusqu'où Diego s'est sauvé, même lui en a marre de vos bêtises !

Parfois, on a tellement envie de se jeter au cou de quelqu'un qu'il ne reste plus que l'humour pour essayer de s'en sortir. Ma tentative est désespérée, je suis réellement en train de craquer. Ça me fait comme des bouffées de chaleur et j'ai le corps qui fourmille de partout, mais je n'ai surtout pas envie de me prendre un râteau monumental. Ce deuxième fou rire avec Ian dans un cadre aussi grandiose m'aura au moins sauvée d'une terrible déconvenue.

Ma petite Sienna, tu es plus que jamais dans la mouise, il faut que tu en sois bien consciente. Ce mec n'est plus très loin d'éprouver une sincère amitié pour toi, mais ça ne va pas te suffire. Je te connais trop bien, tu vas vouloir plus. Depuis que tu es toute petite, tu en as toujours voulu plus. Sauf que là, ce n'est pas un mur que tu as en face de toi, c'est la grande muraille de Chine ! Et puis ton Ian, si tu l'aimes aussi fort que tu le prétends, il va falloir que tu trouves un moyen de l'aider. Il est sacrément doué pour se faire passer

pour un bloc indestructible, mais on dirait qu'il y a une sacrée faille dans son rocher. Ce ne sera pas parce que tu la trouveras qu'il va soudain tomber amoureux, mais ça lui fera du bien. Alors, remue-toi le popotin !

C'est la seconde fois que nous revenons dans cette auberge. C'est un restaurant rustique avec essentiellement des produits du terroir à la carte et une décoration qui n'était déjà plus à la mode il y a cinquante ans. Les clients sont tous des Highlanders qui ne retirent que leurs bottes pour sortir. Disons qu'ils sont élégants à leur façon. Hier soir, je m'attendais à voir débarquer leurs moutons avant la fin du repas. J'aime beaucoup la petite musique d'ambiance. Je ne sais pas déterminer si ce sont des cornemuses ou des sommiers qui grincent, mais c'est très agréable durant les cinq premières minutes. Les conversations aux autres tables restent un grand mystère en raison du très rugueux accent local. Ici, l'anglais est une autre langue, c'est dépaysant. Et pourtant malgré tous ces défauts qui regroupés, forment un choc des cultures pour moi, l'endroit est chaleureux, simple et décontracté. La nourriture est excellente et j'y ai passé une super soirée hier soir. En entrant, je m'étais dit que c'était l'horreur et après deux heures à table, j'étais convaincue que si le patron de cette auberge la dupliquait à l'identique à Londres, il ferait fortune.

Ian me fait une petite mimique désolée en s'effaçant pour me laisser entrer. Je lui souris, il s'excuse pour la dixième fois qu'en semaine après neuf heures du soir, c'est ici le seul restaurant ouvert dans toute la région. Je lui répète pour la énième fois que je suis contente de revenir dans cet endroit. Comme la veille, il a la galanterie de vouloir s'asseoir de nouveau dos à la salle pour que je ne sois pas face au mur. J'apprécie sa courtoisie, mais je refuse et nous changeons de place. Moi, cela me convient très bien de n'avoir rien d'autre que lui à regarder.

Je me décide rapidement pour un pavé de saumon, mais Ian étudie le menu plus longuement. La serveuse, une jeune et jolie blonde, est plantée devant notre table et je la sens aussi fascinée que moi. Elle dévore Ian des yeux et je devine que dès qu'il relèvera la tête, elle piquera un fard. Évidemment, ça se passe exactement comme cela et lui ne s'en rend même pas compte. Ou alors, il a l'habitude de séduire et il n'y prête plus attention. La jeune fille s'en va avec son plateau sous le bras et son émoi dans le cœur. C'est presque encore une adolescente, elle est vraiment très troublée. Je la comprends, je compatiss même un peu. C'est vrai que même pour dire qu'il choisit une truite meunière, il y a trop de sensualité dans la voix de Ian. Je pense qu'il a conscience de sa beauté et du magnétisme qu'il dégage. Je crois aussi qu'il les considère comme des inconvénients plutôt que des avantages et que c'est pour cette raison qu'il est vraiment séduisant. Il n'y a pas d'arrogance en lui et sa distance est peut-être une arme pour éviter toute équivoque.

Depuis mon arrivée, je découvre son vrai visage et sa façon d'être au quotidien. En fait, je le vois sous deux facettes. L'une lorsque nous sommes seuls et l'autre quand il y a des tiers, que ce soient le facteur, le laitier, ici au restaurant, ou encore ce matin quand un fermier du village est passé pour lui parler d'un muret éboulé. Avec moi, Ian sourit de temps à autre, il est très attentionné et il parle avec douceur. Certes, il n'est pas exubérant et ce ne sera jamais un gai luron braillant des chansons paillardes, mais il est un compagnon délicieusement agréable. Avec tous les autres, il est exactement le même homme que celui que j'ai rencontré la première fois, c'est-à-dire froid, distant et même un peu cassant.

Hier soir, nous avons de nouveau parlé de moi. Désormais, Ian sait absolument tout de ma rupture en septembre dernier. C'est venu comme ça, je n'avais pas prémédité de me confier à ce point et il ne m'a pas forcée. Le robinet s'est mis à couler sans que je cherche à le fermer. J'admets que cela m'a fait beaucoup de bien et que je me sens soulagée d'un poids dont je ne savais pas qu'il pesait si lourd. Je suis assez fière de ne pas avoir pleuré en public. Dans la voiture en rentrant, j'ai ri en disant à Ian que j'étais

comme un vieux radiateur venant d'être purgé et prêt à fonctionner de nouveau. Il m'a répondu que l'image n'était pas terrible. Pour sa part, il ne m'avait pas sentie en panne puisque je lui avais diffusé de la chaleur toute la journée. Cette fois, j'ai quand même pleurniché un peu, je ne suis pas surhumaine non plus.

Ian a refusé que je dorme à l'hôtel. Il avait préparé deux chambres pour Estéban et moi. J'ai donc passé la nuit au château. Auparavant, nous avons encore discuté un peu dans le salon et nous avons convenu que ce matin, nous parlerions de la collection Mullen. Ensuite, je me suis endormie comme une masse et j'ai rattrapé quelques heures de sommeil en retard en ne me levant qu'en milieu de matinée. Je n'avais jamais dormi dans un endroit aussi calme et aussi éloigné de tout. J'aurais dû être terrifiée, mais je n'ai ressenti aucune crainte. En prenant une douche après mon réveil, je me suis fait la réflexion que ce serait dur de retrouver mes angoisses en revenant à Londres. J'étais tellement surprise par mon calme intérieur que pour la première fois, mon prochain retour chez moi m'est apparu comme une corvée. Et puis, le jet sur mes cheveux et mon corps m'a rincé de cette langueur et j'ai recouvré mon énergie. Avec elle, le manque de ma fille et de ma galerie est revenu. Je suis sortie de la chambre toute pimpante et prête à dévorer la vie. Je crois que c'est cette vitalité retrouvée qui a rendu notre journée si douce et agréable. Elle a été formidablement riche en émotions ainsi qu'en découvertes, pour moi et aussi pour lui.

Ian me regarde après m'avoir servi un verre de vin. Il vient de le goûter et de signifier à la serveuse qu'il était parfait. Le visage de la pauvre fille est passé au feu rouge, mais elle a réussi à s'éloigner de notre table.

— Vous êtes toute songeuse, Sienna.

— Je repensais à cette incroyable journée que nous venons de vivre ensemble.

— Surprenante, n'est-ce pas ?

— Je dirai plutôt géniale, Ian... Extraordinaire ! Fabuleuse ! Merveilleuse !

— Je suis tout à fait d'accord, Sienna. Je ne l'oublierai jamais

— Moi non plus !

— Alors que diriez-vous que nous lui attribuions un nom ? Un nom secret, juste pour nos livres d'histoire personnels.

— Très bonne idée, Ian ! Lequel proposez-vous ?

— Par exemple, la journée des mondes qui se rencontrent.

— C'est bien, mais c'est trop littéraire. C'est un peu pompeux... et trop impersonnel aussi.

— Avez-vous une meilleure suggestion ?

— Peut-être tout simplement... la journée de Sienna et Ian !

— Pas mal du tout ! C'est adopté pour moi !

— Pour moi aussi !

Tout commence le matin après que Ian me regarde engloutir mes tartines en se marrant qu'un corps aussi menu puisse ingurgiter autant de nourriture. Il faut dire que la veille, j'avais déjà fait honneur au dîner. La sauce de mon plat était si délicieuse que si j'avais été chez moi, j'aurais léché mon assiette. Amusée, mais contrite, je ne finis pas ma dernière tartine. Nous rions encore quand Ian soupire.

— Bon, Sienna, on s'amuse bien, mais il va falloir que nous revenions aux choses sérieuses.

— La collection ?

— Oui, nous avons prévu de nous en occuper ce matin... mais avant cela, vous allez devoir me prouver que vous aviez raison hier soir. Je les ai encore bien étudiés tout à l'heure en attendant que vous descendiez et je ne suis toujours pas convaincu.

— Si je comprends bien, vous me lancez un défi !

— Non, pas du tout, Sienna. Je ne demande pas mieux que de percevoir ce que je ne parviens pas à distinguer.

— C'est parce qu'il faut aller au-delà de la simple apparence, Ian. Il faut absolument que je vous fasse comprendre. Vous verrez, c'est vraiment fascinant !

Ian m'accompagne jusqu'au salon où je m'accroupis aussitôt devant une cheminée d'apparat. Je regarde le foyer qui n'a jamais servi et mon visage s'éclaire comme celui d'une adolescente toute émoustillée. Vous voyez le genre ? Celui de la gamine de treize ans qui viendrait de se faire personnellement dédicacer une photo par le beau chanteur à succès du moment. Ian sourit de me voir aussi émerveillée, puis il a une mimique dubitative avant de secouer la tête.

— Non, décidément, je reconnais que cette paire de chenets en or n'est pas trop déplaisante au regard, mais je ne vois vraiment pas pourquoi vous voulez absolument que je la garde, Sienna.

— Ce n'est pas de l'or, mais du bronze.

— Eh bien, c'est une encore raison de plus pour m'en séparer. Vous les estimez à plus de quatre-vingt mille livres sterling* alors que ce n'est même pas de l'or. (*environ cent mille euros, NDT)

— En réalité, on s'en fiche de leur valeur ! Elle est complètement inestimable, Ian. Je vous ai donné cette estimation parce qu'il fallait absolument déterminer un prix de vente, mais si je les exposais, je pourrais en obtenir cent à cent vingt mille livres, peut-être même plus.

— Justement !

— Ce serait criminel de s'en séparer, Ian. J'en serais malade, je n'en dormirais plus tellement j'aurais l'impression de commettre un sacrilège.

— À ce point ? Juste pour une paire de chenets en bronze avec deux volatiles dont vous me dites que ce sont des perroquets, mais qui ressemblent à des coqs de basse-cour.

— Je vais vous raconter leur histoire, Ian, c'est elle qui fait de ces chenets une pièce aussi rare, exceptionnelle et tragique à la fois. Il y a tant de beauté, de drames et aussi d'amour dans ce bronze qu'il faudra que vous alliez au-delà de son apparence pour que vous vous y attachiez. Êtes-vous prêt pour un incroyable voyage dans le passé ?

L'une des meilleures qualités de Ian est de savoir écouter. Avec moi, c'est plus ou moins obligatoire, mais lui le fait vraiment très bien. Je lui explique que cette paire de chenets a été fabriquée en Italie au début du dix-huitième siècle dans l'atelier du maître-artisan Jacques Caffieri. Je retourne l'un des chenets pour lui montrer la griffe du maître, un sceau apposé sur l'envers du socle. Ian hoche la tête et je lui désigne alors une petite imperfection à l'intérieur du sceau où le C majuscule de Caffieri semble barré d'un coup de ciseau maladroit.

— Observez de très près cette marque, Ian, regardez attentivement cette minuscule ciselure si fine qu'on la distingue à peine et qu'il est même très difficile de la remarquer. C'est à partir de ce minuscule détail que commence une histoire hors du commun. En effet, elle nous indique que nous sommes en présence de quelque chose de tellement subtil que très peu de gens sur la planète en connaissent la signification. Elle n'a été relevée que trois fois dans toute l'histoire de l'art... l'une sur une applique murale, également en bronze, et l'autre sur une paire de chenets comme celle-ci. La troisième de ces marques, vous l'avez en ce moment même sous les yeux et je pense qu'après moi, vous devenez la deuxième personne au monde à la remarquer. Sauf si John Mullen était capable de conserver un secret. J'en doute étant donné qu'il a publié des tonnes de photos et d'articles sur sa collection parce qu'il adorait partager ses connaissances.

Je conte à Ian que parmi les artisans de l'atelier Caffieri, il y en avait un qui s'appelait William Corbett, un Anglais natif des faubourgs de Londres. Cet orfèvre était un grand voyageur qui avait fait le tour de l'Europe et même de la Russie. On retrouve sa trace dans pratiquement tous les ateliers prestigieux des maîtres-artisans de l'époque. Complètement inconnu aujourd'hui, il est pourtant incontestablement le meilleur orfèvre de l'histoire de la Création. Il était pauvre et désespéré par le décès tragique de sa fiancée, une Londonienne comme lui, dont il était éperdument épris. Il était si malheureux qu'il était dénué de toute ambition et tout espoir. Cet artiste exceptionnel n'a survécu que pour son art sans lequel il se

serait laissé mourir. Et puis un jour, probablement vers 1720, il a rencontré en Italie une jeune femme à laquelle il s'est attaché. En retrouvant le goût de vivre en même temps que l'amour, Corbett a ressenti le besoin que son talent soit enfin reconnu. Il est probable qu'il désirait pouvoir offrir une existence moins pauvre à celle qu'il aimait. Pendant quelques semaines, il a alors fabriqué trois pièces pour le compte de son employeur, Caffieri, une applique et deux paires de chenets, dont celle-ci encore inconnue jusqu'ici. Ne pouvant pas les signer lui-même sans déshonorer son maître, William Corbett y a apposé une marque minuscule dans le but qu'elle témoigne ultérieurement de son talent. Il n'avait pas les moyens de créer son propre atelier, son intention était de convaincre un riche investisseur de devenir son mécène. Malheureusement, sa fiancée a connu le même sort que la jeune Londonienne et elle est morte pour une raison qu'aucun document n'a jamais pu permettre de déterminer. Corbett s'est suicidé aussitôt après et l'histoire de l'art l'a oublié. Plus tard à la fin du dix-neuvième siècle, un collectionneur passionné, un Anglais du nom de Wallace, a soupçonné le rôle majeur de Corbett en relevant sa présence dans les plus grands ateliers aux dates précises de fabrication de plusieurs pièces exceptionnelles. Son enquête a été extrêmement discrète et ses conclusions n'ont jamais fuité. Sa collection est aujourd'hui exposée au musée Wallace, Bond Street à Londres. Wallace a conservé un mutisme absolu parce que remettre en cause l'authenticité de signatures prestigieuses sur de nombreuses pièces de très grande valeur du dix-huitième siècle aurait complètement déstabilisé l'ensemble du marché de l'art. En parler lui aurait peut-être valu que sa collection perde beaucoup de sa valeur.

Ian m'écoute sans m'interrompre et je le sens de plus en plus sensible à mes propos passionnés. Je lui donne beaucoup de détails sur la vie de Corbett et je lui cite plusieurs autres pièces dont ses mains d'artistes sont le véritable auteur. Mon enthousiasme est tel qu'il devient débordant.

— Vous comprenez, Ian ? Vous avez sous les yeux la troisième œuvre signée par Corbett et personne ne se souvient plus de lui. Pour la vendre, j'ai deux solutions. Je peux me contenter de faire valoir la valeur d'une œuvre d'art signée par Caffieri et j'en tirerai déjà une somme colossale. Ou bien, j'évoque tout ce que je viens de vous révéler et là, il y aurait deux postulats.

— Lesquels ?

— Ces chenets ne vaudront plus grand-chose puisque Corbett est inconnu pour la première hypothèse... quant à la seconde, ce serait sans moi, Ian. Le musée Wallace a maintenu le secret sur l'enquête de Sir Richard Wallace et j'en ferai de même. Un jour, quelqu'un parviendra aux mêmes conclusions que Sir Richard et la petite bulle du marché de l'art explosera. Des gens perdront des fortunes et si vous me faites confiance, vous ou vos héritiers détiendrez une pièce dont la valeur dépassera l'entendement. Vous comprenez maintenant ?

— Oui, bien sûr, mais vous-même, Sienna, comment pouvez-vous connaître l'existence de ce Corbett et savoir tout cela ?

— Parce que pendant mes études, je me suis énormément intéressée à cette période que je considère comme étant le summum de la beauté et de la perfection, tant pour le mobilier que pour les objets d'art. Avant, tout était surchargé et après, tout est moche. Cela n'engage que moi, bien sûr. Bref, je suis une personne très curieuse et rien ne m'arrête quand un sujet me passionne. J'ai voulu en savoir toujours plus et je suis devenue une experte à force d'étudier tous ces objets. J'ai alors remarqué des similitudes qu'avant moi Sir Richard avait lui aussi discernées. De tous petits détails, comme l'angle des volutes de ce chenet, la finesse de ses ciselures sur les plumes de ces perroquets qui sont en harmonie totale avec celles des volutes, par exemple. Je pourrais en parler pendant des heures si vous me laissiez faire, mais je vous saoulerais et j'arrête ! Lors de ma dernière année d'étude à la Royal School of Art, j'ai été très intriguée par des similitudes dans des petits détails sur de nombreuses pièces. Cela m'a semblé tellement irrationnel que j'ai tout simplement entrepris la même enquête que Sir Richard. J'y ai passé des jours et même des nuits entières. Cela m'a dévorée, je ne pensais plus qu'à ça. Et puis, j'ai enfin découvert Corbett, j'ai tout compris et surtout, j'ai pu

déterminer que Wallace était passé avant moi sur chaque point de mon enquête. Je suis alors allée voir le conservateur du musée Wallace pour lui révéler ce que j'avais découvert. Ce musée m'avait ouvert ses portes en grand pour ma thèse, je ne pouvais pas rendre ma découverte publique sans prévenir ses administrateurs. Ils ont d'abord été complètement catastrophés. J'étais si fière de moi que je voulais publier un article très rapidement, il était même prêt, mais je ne l'ai finalement jamais publié et je ne le ferai jamais. Le conservateur m'a proposé un marché que j'ai accepté. C'est ainsi que le conseil d'administration du musée Wallace a indirectement financé l'ouverture de ma galerie. Ils étaient les propriétaires de cet emplacement sur Regent Street que j'occupe encore et ils me l'ont mis gratuitement à disposition pendant un an. Ils m'ont accordé l'exclusivité pour la revente de toutes leurs pièces rares avec un petit stock en dépôt immédiat pour me lancer. Et enfin, nous avons négocié une indemnisation en compensation de mon silence et j'ai ainsi obtenu les fonds pour acquérir mes premiers meubles très rares. Mon commerce est rapidement devenu florissant et ma réputation s'est peu à peu établie. Sans cette aide, je n'aurais jamais pu devenir l'antiquaire renommée que je suis aujourd'hui. Je croupirais encore dans un petit local en banlieue londonienne. Je n'ai aucun regret et j'œuvre chaque jour pour conseiller au mieux mes clients avec la plus grande honnêteté. Quand je détecte une signature attribuée à tort, je ne la prends jamais à la vente. Voilà, vous connaissez maintenant le terrible secret de Sienna Wilkinson et vous allez conserver ces chenets Corbett.

— Oui, c'est évident... Je suis très impressionné, Sienna. Je vous remercie de votre confiance, je n'en parlerai jamais non plus. Quand avez-vous remarqué cette toute petite griffe dans le sceau original ?

— Hier soir pendant que nous bavardions ici même après être rentrés du restaurant.

— Vous venez de m'en parler avec un tel enthousiasme que cela aurait dû vous surexciter alors que vous êtes restée imperturbable.

— Disons qu'en ce moment, d'autres choses me surexcitent encore plus. C'est un autre sujet, je n'ai pas envie d'en parler. Et puis, j'ai tout de même réagi puisque je vous ai aussitôt ordonné de garder ces chenets.

Ian a alors une réaction que je n'attendais pas. Il valide très rapidement que le sujet est clos et que je l'ai définitivement convaincu. Je pense qu'il va maintenant me proposer de passer en revue la liste des autres meubles et objets qu'il désire également conserver. Il évoque en effet la collection, mais pas comme je m'y attendais.

— Votre passion pour votre métier va bien au-delà de tout ce que j'aurais pu imaginer, Sienna. Faites là moi partager, j'ai beaucoup lu les notes de Paul Mullen, mais je n'ai jamais réussi à percevoir ce qu'il aimait dans toutes ces vieilleries. Vous me faites réaliser qu'il y a probablement une histoire derrière beaucoup de ces pièces, racontez-les-moi si vous le voulez bien.

Bien sûr, j'accepte volontiers. Je suis ravie de lui faire partager ma passion. Pendant plus de trois heures, je lui fais caresser des meubles pour sentir sous des doigts des nervures et des dorures exceptionnelles. Je lui détaille certaines techniques demandant des semaines entières de travail sur un tout petit objet, ou encore je lui fais distinguer une perfection et une minutie qui échappait à son regard de néophyte. Je l'entraîne dans un tourbillon de découvertes et pour ma plus grande joie, Ian assimile tout. Bientôt lui aussi s'émerveille d'une telle richesse historique. Il commence à comprendre que l'esthétisme de tout ce qu'il possède tient à la difficulté de créer une telle beauté et que c'est un art à part entière. Je perçois en lui l'enfant qu'il était quand sa conscience s'est éveillée. Sa curiosité égale la mienne, son besoin de comprendre et même de toucher m'émeut profondément. Je le fais entrer dans mon monde, j'y prends un immense plaisir, je suis fière qu'il réalise à quel point j'aime mon métier et l'art. C'est un moment de partage d'une intensité incroyable. Si fort que j'en oublie même que je l'aime parce que je me sens en osmose totale avec lui.

Et puis la magie un peu irréelle de ce voyage dans mon univers s'interrompt d'une manière qui me

bouleverse encore un peu plus. Nous sommes tous deux accroupis devant un petit meuble bas. J'explique à Ian qu'il s'agit d'une encoignure d'angle française en placage de bois de rose et plateau de marqueterie de l'époque Louis XV. Je veux ouvrir l'une des portes pour lui montrer la finesse du travail de l'artisan vernisseur. Ma main glisse sur le bois précieux et je tomberais sur les fesses si Ian ne me retenait pas avec son bras. Emportée par ma passion et lui par son plaisir d'apprendre, nous ne faisons pas tout de suite attention que sa main reste à plat contre le bas de mon dos et que je prends appui dessus sans me redresser. Je lui montre des détails dans les reliefs du placage de la porte et soudain, nous percevons l'intimité de notre contact physique exactement au même instant. Nous ne nous étions encore jamais touchés. J'en suis si électrisée que j'en gémissais presque quand Ian retire sa main. Nos regards se croisent et je sens de l'embarras en lui, comme s'il venait de commettre un sacrilège. Je presse brièvement son poignet comme pour lui dire que tout va bien et il se détend aussitôt en me souriant. Nous nous relevons en même temps. Je m'appuie contre le mur de l'immense salon et Ian reste près de moi à deux pas seulement.

— Je vous casse les pieds avec toutes mes histoires de vieux mobilier d'époque, hein ?

— Non, vraiment pas, Sienna. Vous me faites accomplir un merveilleux voyage. Je suis épaté de vous découvrir aussi impliquée et vous savez transmettre votre enthousiasme avec tant d'aisance que vous parvenez à me faire aimer ces meubles. Je suis allé de découverte en découverte.

— Oh ! Je vais devoir faire attention à ce que ne vous deveniez pas bientôt un concurrent si je vous passionne trop pour mon métier, alors !

— Non, aucun danger, le mien me dévore déjà beaucoup trop.

— J'imagine que vous devez beaucoup souffrir de ne plus pouvoir écrire depuis que je vous ai envahi.

— Énormément, en effet. J'ai un peu écrit cette nuit, mais je pensais encore trop à notre conversation du dîner et je n'étais pas assez concentré, j'ai vite arrêté.

— Il est vrai qu'en plus de vous avoir saoulé toute la matinée avec les meubles, je vous avais déjà pourri la soirée avec mes problèmes hier soir. Je suis désolée.

— Il ne faut pas, Sienna, je sens que cela vous a fait du bien d'en parler si longuement. Voyez, vous n'êtes déjà plus la même ce matin.

— Vous avez raison, j'ai l'impression de revivre ! Allez, n'en parlons plus, je veux que cette journée demeure aussi plaisante. Savez-vous ce qui me ferait vraiment plaisir, Ian ?

— Étant donné que nous n'avons pas vu le temps passé et qu'il est déjà deux heures de l'après-midi, j'imagine que vous avez envie d'un énorme steak pour assouvir votre appétit d'ogre !

— Oh, non, une petite salade et un yaourt me suffiraient largement. Et encore, ce serait sous la condition qu'on ne passe que dix minutes à table tout au plus ! Sinon, je me priverais volontiers de repas !

— Pour avoir le temps de retourner au bord du ruisseau avant qu'il fasse noir ?

— Ce serait génial, mais puisque Diego est déjà dehors, nous pourrions passer l'après-midi autrement. Par exemple, vous pourriez à votre tour de me faire découvrir votre univers, Ian. Vous savez que j'ai toujours rejeté l'écriture parce qu'elle m'a privé d'un père. Cependant, je vous connais maintenant et j'aimerais beaucoup comprendre ce qui se passe dans la tête d'un écrivain en fin de compte.

— Vous pensez que cela vous permettrait de mieux comprendre votre père, n'est-ce pas ?

— Non, je m'en fous complètement de ça ! C'est vous que je veux mieux comprendre. Je viens de vous embarquer au cœur de ma passion, je voudrais maintenant que vous m'ouvriez la vôtre. Je vous assure que mon père n'a rien à voir avec ma demande.

— C'est tant mieux parce que j'ai une très mauvaise opinion de lui, Sienna. Si mauvaise que je n'éprouve plus le moindre respect envers ce monsieur pour être tout à fait franc.

— Vous aviez pourtant un regard nuancé sur ce qu'il a écrit quand vous m'en aviez parlé à Londres.

— Je parlais de l'écrivain, pas de l'homme.

— Je le déteste et j'ai mes raisons, mais vous, que lui reprochez-vous au juste ? Vous ne m'aviez pas dit que vous n'aviez aucun respect pour lui.

— Je ne le connaissais pas, c'est tout. Maintenant, je vous découvre et je sens combien vous êtes une personne sensible et ouverte. Et pourtant, vous le haïssez. Je suis persuadé que vous avez essayé d'obtenir son affection et son intérêt, mais que vous vous êtes heurtée à un mur. Vous en avez très peu parlé, mais il semble qu'il en soit de même pour votre frère. Aussi, je n'éprouve plus aucun respect pour un homme qui n'a pas su se faire aimer par ses enfants. J'estime qu'il n'y existe aucun échec plus grave et que la vie de votre père n'a eu aucun sens pour qu'il soit passé à côté d'une femme comme vous. Pardonnez ma dureté, je n'ai que du mépris pour ce genre d'individu.

— Moi aussi, Ian... Mais vous, vous n'êtes pas du tout comme lui. Je m'en rends compte chaque instant que nous passons ensemble. Vous m'avez déjà permis d'avoir un autre regard sur les écrivains et vous avez éveillé ma curiosité. Me permettriez-vous d'en savoir plus ? Je ne vous demande pas grand-chose, vous savez, juste que vous m'entrouvriez une porte sur votre monde à vous. Je jeterai un petit coup d'œil et je vous ficheraï la paix. Acceptez-vous ?

— Oui, je veux bien, Sienna. Je vous dois au moins ça après cette matinée inattendue.

— Une salade avant ?

— J'ai trop pitié de vous pour vous en priver ! Et je ne tiens pas à ce que ce soir, vous finissiez de nouveau mon assiette après avoir englouti la vôtre !

— Je n'ai jamais fait ça !

— Vous êtes trop bien éduquée, mais vous en rêviez ! Alors, en route pour la salade, mademoiselle Wilkinson !

— À vos ordres, monsieur McLean !

Je suis intimidée en pénétrant dans le bureau de Ian après notre déjeuner ultra rapide. Cette pièce était fermée à clé lors de ma première visite et Ian est si secret que j'ai l'impression d'accéder dans le Saint des Saints. J'ai un peu peur qu'il veuille me faire plaisir après notre bon moment autour de la Collection, mais qu'en fait, ce soit une véritable contrainte pour lui. Son bureau est à l'image du mien à la galerie et lui ressemble très peu, dans le fond. Des livres, des journaux et des souvenirs de voyage forment un amas hétéroclite parmi lequel il faut se faufiler. Hormis un fauteuil placé devant un bureau où trône un ordinateur déjà dépassé lorsque j'étais encore étudiante, les autres chaises et fauteuils sont si encombrés qu'il faudrait un peu de temps avant d'envisager de s'y asseoir. Ian ne prend même pas la peine de les débarrasser et après avoir attrapé deux livres sur une étagère surchargée, il me propose de m'installer contre le mur à même le parquet. Sur ses jambes en tailleur, il ouvre l'un des livres et c'est à partir de cet instant que notre journée redevient magique.

— Il y a déjà plus de dix ans que j'ai écrit ce bouquin, mais c'est un de mes préférés. C'est l'histoire d'un adolescent un peu en mal de vivre dans sa famille. Il aime ses parents, mais il se sent différent d'eux sans vraiment comprendre pourquoi. Son père et sa mère sont des gens simples qui, à défaut de lui donner beaucoup d'affection, lui offrent une vie stable et aisée.

— Comment s'appelle ce garçon ?

— Gavin... il a dix-huit ans. C'est un Écossais qui vit dans un village près d'Edinburgh. Un matin comme tant d'autres, il se lève avec de l'angoisse en lui. Sa petite vie tranquille l'étouffe et il ressent le besoin confus d'en briser la monotonie. C'est l'été, il a un travail saisonnier dans une scierie et il part travailler après un petit déjeuner au cours duquel la simple vue de sa mère lui a paru insupportable. Il arrive à l'abri où un bus s'arrêtera pour l'emmener à la scierie, mais Gavin poursuit sa marche vers la sortie du village. Il n'a rien prémédité, il n'a aucun projet précis, il est juste désarmé sans vraiment comprendre ce qui se passe en lui. Et d'ailleurs, il n'éprouve même pas le besoin d'analyser quoi que ce soit. Il avance avec l'esprit vide et un début de soulagement guide chacun de ses pas.

— Va-t-il faire une fugue ?

— Bien plus que ça... Gavin ne le sait pas encore, mais il s'en va de chez lui pour plusieurs mois. Une voiture passe, il lève le pouce, le conducteur le prend en stop et le dépose à la périphérie d'Edinburgh. C'est comme cela que débute son très long périple à travers toute la Grande-Bretagne.

— J'imagine que Gavin va vivre des tas d'aventures.

— Quelques-unes, effectivement. Par exemple, il échappera de justesse à une bande de jeunes comme lui qui sont tombés dans le trafic de drogue. Gavin sera tenté par l'argent facile, mais il s'enfuira au dernier moment parce que c'est un garçon fondamentalement honnête. Il sera poursuivi et il ne s'en sortira qu'en restant caché plusieurs jours dans une grange avec presque rien à manger et à boire. Plus tard, il aura d'autres mésaventures, mais il fera surtout de belles rencontres. Il croisera une jeune fille qui, le temps d'une soirée, lui fera découvrir les premiers émois amoureux alors qu'elle doit pourtant se marier quelques semaines plus tard. Ce sera très chaste, mais il y découvrira l'amour. Il fera la connaissance d'un vieil homme solitaire qui le recueillera pendant deux semaines. Cet homme lui apprendra finalement bien plus sur la vie que son propre père en toute une jeunesse. Une femme mûre et très belle l'initiera aux plaisirs de la chair. Une bande de jeunes de son âge en randonnée lui feront découvrir la nature et lui transmettront le goût de la respecter. Mais tout cela

n'est pas l'aspect le plus important de ce livre, ce n'est qu'un support. À travers son aventure, j'ai surtout voulu exprimer le passage de la vie adolescente à l'âge adulte. J'aime écrire au sujet de cette étape de la vie. C'est le temps du rêve et de tous les espoirs, et aussi de la dure réalité et des compromis qu'il faudra parfois accepter. Ce périple et ces rencontres sont en fait le voyage à travers l'éveil d'une conscience, une construction intérieure qui vaincra le mal-être et au terme duquel Gavin comprendra enfin la véritable portée d'être en vie et en bonne santé. Il découvrira qu'être maître de son destin ne l'affranchira pas du devoir envers les autres, envers sa propre estime de soi ou encore envers les règles de la société. C'est un parcours initiatique que j'ai voulu poétique et que j'ai écrit parce que je suis passionné par ce stade de l'évolution des êtres humains où le champ des possibles est égal à celui des interdits.

— J'adore la manière dont vous m'en parlez, Ian. Est-ce qu'il y a beaucoup de vous-même dans ce livre ?

— Un petit peu, forcément. Je ne pourrai cependant pas en quantifier la part exacte parce que mon imagination joue un grand rôle dans l'écriture. Elle m'entraîne vers des territoires que je n'ai pas obligatoirement explorés moi-même. Parfois, elle me conduit même vers des terres vierges que je découvre au fur et à mesure de mon inspiration.

— Savez-vous toujours comment vos livres s'achèveront lorsque vous les commencez ?

— Souvent, oui... Je peux même dire toujours. Il arrive cependant que mes propres perceptions évoluent au fil de l'écriture. Un personnage secondaire me plaît, il prend une importance que je n'avais pas prévu. Parfois, une autre fin me vient à l'esprit et modifie le déroulement de mon histoire. Malgré tout, je sais à peu près toujours vers où je veux aller. Pour que vous compreniez mieux, je vais employer une figure rhétorique inspirée du réel. Vous, par exemple, vous seriez Sienna, l'héroïne d'un livre imaginaire, et vous habitez à Londres. Il est prévu que le livre vous fasse voyager jusque chez moi, le second personnage du livre. Le lecteur découvrira pourquoi au fil du livre. Nous avons maintenant un début, un cadre et une fin. L'inspiration et l'imagination vont guider mon écriture. Je vous fais quitter Londres, mais j'ignore encore si vous passerez par Glasgow ou Edinbourg. Je prévois que vous veniez à ma rencontre, mais nos deux personnages évoluent page après page. Il est possible que leur trajectoire diverge, qu'ils rencontrent d'autres personnages et qu'ils ne se croisent finalement jamais... ou que les conséquences de leur rencontre soient très différentes de celles que j'envisageais... Parce que l'un et l'autre ne seront plus les mêmes que lorsque j'ai commencé le livre.

— Je vois très bien, oui. C'est fascinant, il n'y a aucune limite dans votre monde, Ian. Vous pouvez explorer tant de vies, d'endroits et d'époques que cela me semble vertigineux. Rien ne vous est interdit devant une feuille blanche.

— Les limites sont pourtant nombreuses, vous savez, tout comme les contraintes. Il faut atteindre beaucoup d'objectifs pour que cela devienne un véritable métier.

Je n'ai pas besoin de beaucoup insister pour que Ian continue de me parler de l'écriture. Je le sens content de partager cela avec moi. Il évoque longuement les autres aspects de son art. Il me témoigne du plaisir d'écrire, l'élément le plus essentiel à ses yeux. Il aborde le talent inné, mais aussi le travail acharné pour améliorer ce même talent. Il le considère comme étant le seul élément qui détermine si un livre est mauvais, bon ou excellent. Le plaisir d'écrire est important, mais il estime que c'est un plaisir inutile s'il n'apporte pas aussi du plaisir aux lecteurs. Je le pousse encore un peu et il évoque bientôt le temps, son ennemi qui le coupe parfois de la réalité et qui le fait passer à côté des autres plaisirs de la vie. Il parle de son éditeur qui lui fait confiance en lui versant de grosses avances et qui défend ses livres. C'est un partenaire exigeant qui lui permet que son art devienne de l'argent et de la liberté ainsi que du temps pour écrire encore. Ian a des comptes à lui rendre, il perçoit des sommes énormes, mais il doit tenir des délais de parution. S'il ne s'implique pas totalement, la qualité de son écriture en pâtirait,

alors Ian vit ses délais comme une véritable torture. Il est parfois débordé, son imagination devient un robinet qui coule à flots et qu'il ne peut pas ou ne veut plus couper. D'autres fois, Ian est vide de toute inspiration, alors il panique, il tourne en rond et il devient exécration, surtout envers lui-même. Souvent, son corps ne suit plus son esprit. Il y a tellement d'heures qu'il écrit que son dos, ses épaules ou ses mains sont perclus de courbature et qu'il en a oublié de se nourrir. Il doit alors cesser et c'est son esprit qui ne le laisse plus se reposer parce qu'il est encore en pleine ébullition.

Je l'écoute et je ne m'en lasse pas. Ian ne dévoile rien de lui-même et de sa vie réelle, mais il me fait plonger à mon tour au cœur même de sa passion. Peu à peu, je comprends ce qui l'anime, ce qu'il aime et ce qu'il supporte difficilement. Je me sens proche de lui comme je l'ai rarement été avec quelqu'un d'autre à l'exception de Teal et de May. Cela va peut-être bien plus loin encore qu'avec mon frère jumeau. L'écriture est tellement partie prenante de la personnalité de Ian que c'est à l'intérieur de son intimité la plus précieuse qu'il me permet de pénétrer. Je suis littéralement fascinée. Je ne savais pas ce que ressentait un écrivain, je ne voulais même pas en entendre parler et maintenant, je découvre un univers merveilleux bien qu'il soit autrement plus exigeant que tout ce que j'imaginai.

Ce qui m'épate le plus n'est pas lié à l'écriture en elle-même. Je sais maintenant à quel point il est difficile pour Ian de s'en priver. C'est un besoin viscéral en lui, il a sans cesse des flashes qui envahissent son esprit. Une phrase déjà écrite pour laquelle il trouve soudain une bien plus jolie tournure ; une image de son héros qui se mue en toute une scène qu'il a peur d'oublier s'il ne la note pas tout de suite ; un mot qui lui échappait pendant l'écriture et qui lui revient tout à coup ; des tas de petites bricoles comme ça qui le frustrant parce qu'il n'est justement pas en train d'écrire. Aussi, mon désir de le connaître prend encore plus d'ampleur et soudain, il me submerge trop pour que je le réprime.

— J'aimerais vous observer en train d'écrire, Ian. Libérez toutes ces choses qui vous traversent l'esprit depuis que nous sommes ensemble. Développez-les et faites-en de belles phrases riches en émotion comme vous savez si bien le faire. Faites-le vite avant de les oublier. J'en profiterai pour continuer de lire l'un de vos livres que j'avais à peine entamé juste avant d'arriver ici. Je le vois justement sur l'étagère là-bas.

— Ce ne serait pas très agréable pour vous, Sienna. Je suis bien sûr tenté parce que ça se bouscule un peu dans ma tête, mais je vous tournerai le dos et vous vous retrouveriez toute seule jusqu'à ce que j'émerge.

— Ce n'est rien, j'en ai vraiment envie. Si je m'ennuie, je me ferai aussi discrète qu'une petite souris et je lirai par-dessus votre épaule. Ce doit être une expérience incroyable de découvrir votre écriture au fur et à mesure, en direct.

— Je ne sais pas, je ne l'ai jamais fait. À vrai dire, il n'y a jamais eu personne dans la même pièce que moi quand j'écris... alors juste à côté ou derrière moi, encore moins !

— Alors, c'est encore mieux, je serai ainsi la première ! Je ne ferai aucun bruit, je vous le promets. On essaie, Ian ? Allez, dites oui, j'aimerais tellement !

— Pourquoi pas...

Ian se lève et s'installe devant son clavier. Je vais chercher le livre et je me rassois par terre au même endroit. Je ne l'ouvre pas tout de suite, je regarde d'abord Ian consulter ce fameux petit carnet qui m'avait tant agacé lors de ma première visite. Pendant que l'écran s'allume, Ian tourne les pages de ses notes et il le fait de plus en plus fébrilement. Je suppose qu'il cherche une phrase qu'il avait appréciée et qu'il ne sait plus où il l'avait annotée. Je décide de le laisser tranquille et je retrouve rapidement le passage où j'avais arrêté ma lecture.

Je lis en ayant du mal à me concentrer. L'histoire m'intéresse, mais c'est plus fort que moi, il faut que j'observe Ian de temps en temps, environ toutes les cinq secondes. De son côté, il commence à taper sur le clavier en un rythme très lent. De ma place, à trois ou quatre pas, l'écran est un simple rectangle blanc avec du texte noir en surimpression. Ian efface tout un paragraphe, il dodeline de la tête et il commence à

réécrire ce qu'il vient desupprimer. Ses doigts prennent leur temps, je vois les nouveaux caractères arriver les uns après les autres avec parfois des pauses entre deux mots. Je suis trop loin pour lire, mais ça ne me frustre pas. Et puis, les doigts de Ian commencent à bouger de plus en plus vite. Les mots deviennent des phrases qui bientôt s'accumulent en paragraphes. Ian m'oublie complètement, il ne consulte plus son carnet, son robinet vient de se mettre à couler. Je souris et je me replonge dans mon livre en me sentant merveilleusement bien.

Je ne sais pas combien de temps il s'écoule. L'histoire imaginaire de mon bouquin a pris le dessus sur ma curiosité de la réalité. J'ai moi aussi complètement oublié la présence de Ian. Je me suis habituée aux cliquetis des touches du clavier et je ne les entends plus. Je sursaute quand Ian s'adresse à moi. Je redresse la tête et avant de lui répondre, je souris qu'il ne se soit même pas retourné pour me parler. Il est dans son monde et j'adore le voir ainsi.

— Sienna ? Je viens de placer *mélancolique* dans une phrase, mais ce n'est pas tout à fait ce que je voudrais suggérer. Cet adjectif induit une notion de tristesse alors que je veux juste traduire un manque qui ne serait pas forcément désagréable. Il existe un mot précis pour exprimer ça, mais ce petit salopard m'échappe complètement. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Nostalgique ?

— Oui, voilà, c'est ça ! On l'a eu cette saleté ! Merci !

Ian se remet aussitôt à écrire. Les touches du clavier redeviennent un bruit de mitraillette. Je l'observe un peu, j'essaie de reprendre ma lecture, mais je viens d'être expulsée de mon livre. J'ai perdu toute concentration, alors je le regarde. Je suis bientôt amusée. Ian écrit si vite qu'il soupire bruyamment quand il fait une faute de frappe. Il grogne de devoir l'effacer, je le sens frustré par sa maladresse. Il s'énerve et il retape la même erreur en confondant de nouveau la touche majuscule et minuscule. Et puis, le flot reprend, Ian s'apaise, l'écran blanc se remplit de lignes noires avant de redevenir blanc quand une nouvelle page Word s'ouvre.

Je crois que je mets environ une demi-heure pour me lever. Je suis comme un chat, je bouge au ralenti. Avec d'innombrables précautions, je retire mes chaussures pour ne pas que mes talons fassent du bruit. Les pieds nus gainés par mes bas, je m'approche tout doucement de Ian. Je lisse ma jupe pour qu'elle ne froufroute pas. Je retiens ma respiration pour qu'il ne m'entende pas. Malheureusement, les rayons de la lumière provenant de la fenêtre me trahissent, l'ombre de ma tête apparaît sur le coin inférieur gauche de l'écran. Je m'apprête à m'éclipser.

— C'est plus fort que vous, hein ? Restez, Sienna, vous ne me dérangez pas. Si par hasard, vous repérez une faute d'orthographe, dites-le-moi.

Je reste très longtemps debout derrière Ian. Au début, je lis la première ligne en haut pour tenter de déchiffrer le paragraphe en entier afin de me faire une idée du sujet de ce nouveau livre. J'ai le temps d'en lire sept ou huit et la page redevient blanche. Dès lors, je découvre les phrases au fur et à mesure. Elles mettent du temps à prendre du sens dans mon esprit. Ce n'est d'abord qu'une succession de mots. Progressivement, je rentre dans le texte et s'il est un total inconnu pour moi, je commence à suivre les méandres de la pensée d'Ethan. Je devine qu'il s'agit d'un vieil homme à quelques petits détails que je finis par relier entre eux. Plusieurs fois, je repère des fautes de frappe et je ne les signale pas tout de suite à Ian, pensant qu'il les a vues aussi, mais il continue de taper sur son clavier.

— Là, Ian, vous avez mis un A à la place d'un E.

— Où ça ?

Je lui désigne l'emplacement du mot avec le doigt et il le corrige. J'en profite pour lui montrer une autre faute sur une conjugaison et il me remercie d'une voix distraite. Désormais, je lui indique au fur et à mesure. Ce sont souvent des fautes de frappe, plus rarement une erreur d'orthographe. Dans ce cas, elle est souvent grossière, ce qui prouve que c'est juste de l'inattention. Il écrit tellement vite et avec probablement la phrase suivante déjà en tête qu'il oublie aussi un mot de temps à autre. Ian réagit très

bien à mes interruptions, elles ne semblent pas le perturber. Alors je m'enhardis et je m'implique de plus en plus. Je lui suggère d'inverser un nom commun avec son adjectif pour plus de fluidité de lecture ou de couper une phrase trop longue en deux. Ce ne sont que de tout petits détails dont il tient compte et qui le font sourire en les corrigeant, sauf une fois où il ne relève même pas ma remarque. Je comprends à la ligne suivante qu'il avait déjà sa phrase complète en tête et qu'il a bien fait de la laisser comme ça. J'ai sans cesse peur de le ralentir ou de le déranger, mais son écriture est toujours aussi rapide.

Et puis soudain, alors que je n'avais pas fait attention, Ian me demande d'allumer dans la pièce. Le jour a tellement baissé que le rétroéclairage de son clavier ne se suffit plus. Je relève la tête et je pousse un petit cri. À ma grande surprise, la nuit est déjà tombée. Sans la lumière des appliques dans le couloir passant par la porte restée ouverte, nous serions dans le noir complet. Je vais aussitôt presser l'interrupteur et je reviens derrière Ian pour me replonger dans son livre.

Ses mains se sont relevées, il n'écrit plus et je vois sur l'écran qu'il vient de sauvegarder son fichier. Il fait pivoter son fauteuil et malgré toutes les riches émotions partagées au cours de cette journée mémorable, il m'offre le plus beau des cadeaux. Son sourire est une sorte de cumul de tous ses sourires précédents. Ses yeux ont un éclat merveilleux parce qu'ils sont maintenant rieurs, voire espiègles. Je réprime avec beaucoup de peine la pulsion de m'asseoir sur ses genoux. Je pense pourtant que Ian ne me repousserait pas tout de suite. Il ne m'avait jamais montré un visage aussi épanoui. Quand il s'exprime, je sens beaucoup d'émotion contenue dans sa voix.

— Je suis absolument navrée, Sienna. Je m'étais fixé un créneau d'une heure maximum et je ne m'y suis pas tenu, j'ai écrit plus longtemps. Je n'ai pas vu le temps passé.

— Moi, je ne suis pas navrée du tout, monsieur l'écrivain ! Je viens de prendre mon pied pour vous le dire crûment ! C'était vraiment géant, hein ?

— Je suis soulagé de vous voir aussi enthousiaste, Sienna. Refaites-moi encore une fois ce petit saut pour voir, c'était amusant !

— Je crois que je vais en faire un paquet tellement je suis contente ! Vraiment, j'ai beaucoup aimé, Ian. Sur la fin, je devinais presque chaque fois le mot suivant avant même que vous le tapiez ! Vous voyez que j'ai tenu parole ! Je n'ai fait aucun bruit, vous m'avez complètement oubliée !

— J'ai toujours senti votre présence, Sienna, et je l'ai même beaucoup appréciée. Avant que vous veniez honteusement m'espionner derrière mon dos, je vous entendais tourner les pages de ce livre minable là-bas par terre !

— Celui qui est en plein milieu de votre foutoir innommable ?

— J'avais soigneusement préparé ma mise en scène. Vous aviez mis la barre très haut avec tout ce sucre répandu dans votre bureau, je ne voulais pas passer pour un petit joueur.

— La prochaine fois, n'oubliez pas d'écraser quelques gobelets, il faut toujours une petite touche finale... Pourquoi avez-vous arrêté d'écrire, Ian ? Vous êtes vache, je commençais seulement à comprendre l'histoire.

— Je vous la raconterai ce soir à table.

— Y a intérêt ! Alors, je ne vous ai vraiment pas dérangé ?

— Non, c'était une expérience très intéressante.

— Intéressante ? C'est tout ce que vous trouvez à dire ? Pff, je m'éclate et lui, il est là, il sourit bêtement et il dit que c'était *intéressant* d'un ton très calme comme si on venait de regarder un téléfilm... Eh ? Mettez-y un peu d'enthousiasme, Ian ! C'était quand même un moment grandiose, non ?

— Je ne vous arrive pas à la cheville pour ce qui est de l'exubérance, mais je l'admets, je ne pensais vraiment pas que ça se passerait comme ça.

— Sans moi, vous en auriez eu pour des heures à tout corriger ! Vous écrivez si vite que vous claquez deux fautes par ligne !

— À ce point ?

— Non, je plaisante, Ian.

— Avec vous, le pauvre Steven Miller se retrouverait au chômage.

— Je l'aime bien, mais je lui piquerais volontiers sa place. Est-ce que vous m'embauchez ? Sienna Wilkinson, la toute nouvelle muse du très grand Sean Rawlins, ça en jetterait un max sur ma carte de visite ! En plus, quand mes copines vous verraient, elles seraient vertes de jalousie !

Il faut reconnaître que parfois, j'en fais vraiment trop. Je n'y peux rien, c'est dans ma nature. J'essaie de faire des efforts, mais quand je suis heureuse, il faut toujours que je le montre en m'agitant comme une puce qui vient de changer de chien. Ian sourit et puis bien sûr, il finit par éclater de rire. Je suis une extravertie, mais je ne suis pas complètement idiote pour autant. Il est sacrément ému, mon grand Highlander tout coincé. Je vois bien qu'autour des pleins phares qui lui servent de pupilles, il traîne un peu de rouge. Vous voyez, le genre petite larme très discrète qui coule à l'intérieur. Ian est champion du monde pour lisser toutes ses émotions derrière un masque impassible, mais on ne me la fait pas. Dans sa tête, il saute aussi haut que moi qui fous pourtant encore plus le bazar de son bureau en faisant tomber une pile de journaux.

Malheureusement, la joie et le ravissement ne peuvent pas durer éternellement sinon on deviendrait accros au bonheur. Il faut bien qu'on retombe les pieds sur terre à un moment ou à un autre. Je me souviens soudain que je suis aussi une maman et que si je ne me remue pas, ma fille va croire que je la néglige. Il faut que je l'appelle. D'ailleurs, j'ai une très forte envie de lui parler, maintenant. Quand je suis contente, je veux toujours partager mes petites joies avec elle. Alors, une grande joie comme celle-là, vous pensez si ça urge !

Je sors du bureau de Ian et je bavarde avec May pendant un quart d'heure. Ma chérie d'amour va bien, elle veut que je revienne et je culpabilise de la négliger autant, aussi je lui promets de rentrer à Londres dès le lendemain. En raccrochant, je suis comblée par ses mots doux d'enfant et ravagée de ne pas avoir essayé de négocier avec elle pour passer au moins une journée de plus avec Ian. Je décide de ne plus y penser et je monte me doucher parce que se surexciter, c'est hyper agréable, mais ça fait vraiment transpirer.

Comme je suis avant tout une personne très féminine qui aime prendre soin d'elle, je mets un temps fou pour ressortir de la petite salle de bain accolée à la chambre que Ian m'a préparée. Je change trois fois de tenues avant d'arrêter mon choix sur un pantalon noir à pince et un chemisier de chez Burberry's avec des motifs à carreau noir, gris et blanc. Hier soir, j'étais en mini-jupe, mais ils n'ont apparemment pas tellement l'habitude des filles sexy par ici, je ne répète pas deux fois la même erreur. Pour le plaisir et bien que sachant que je serai la seule à la voir, je choisis de jolis dessous avec une parure de chez Victorias Secret. J'aime bien la culotte shorty qui met très bien en valeur mes fesses légèrement galbées. Le soutien-gorge me va aussi à ravir. Je n'ai pas des doudounes énormes, mais pas non plus des œufs sur le plat. Mes seins sont presque un cliché des poitrines en forme de poire. Et si je ne fais pas attention à l'épaisseur des bonnets, mes tétons font facilement un petit coucou à tout le monde pour peu que je sois un peu émoustillée. Ce qui est mon état permanent avec Ian.

Enfin, me voici prête pour sortir dîner. Mon chevalier servant a lui aussi fait un effort et son costume anthracite semble avoir été taillé sur mesure. C'est d'ailleurs certainement le cas, Ian était déjà parfait quand il était passé me voir à la galerie. Dans la grande glace du hall d'entrée, je nous trouve parfaitement assortis. Le sommet de mon crâne arrive à hauteur de ses épaules, mais nous formons un beau couple et tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes. Ce soir, je n'ai pas envie de réfléchir que ce sera notre dernière soirée. Il sera bien temps que je me rappelle tout ce qui rend impossible qu'on se rapproche encore plus. En descendant du perron, j'éclate de rire. C'est vraiment passé tout près, mais j'ai réussi à me retenir juste à temps. Je me sens tellement à l'aise avec Ian que j'allais lui sortir : *on prend ta voiture ou la mienne, mon chéri ?*

J'ai fait un long flash-back dans le chapitre précédent pour évoquer l'après-midi que je viens de passer. Je l'ai tellement apprécié que j'estime qu'il mérite un chapitre à part entière dans mon récit. Si je ne le fais pas avec les meilleurs moments de ma vie, je ne le ferai jamais. Il est maintenant temps que je revienne à l'instant présent et à ce second dîner en tête à tête avec Ian dans le même restaurant.

Mon pavé de saumon est cuit juste comme il faut. Sa chair fond dans la bouche et ne devient pas bourrative après quelques bouchées comme c'est le cas quand la cuisson est loupée. Ian a plus de mal avec les arêtes de sa truite, mais sa maîtrise habituelle de ses mouvements lui permet de s'en sortir avec les honneurs. Le vin blanc est un poil trop velouté pour accompagner du poisson et Ian me le fait remarquer. Je m'en fiche complètement et je lui dis.

— Bah, on s'en fout, c'est une journée parfaite !

— Vous avez raison, Sienna, nous serons grands seigneurs et nous ne provoquerons aucun scandale. La serveuse ne sera pas fouettée publiquement.

— Vous lui faisiez déjà de l'effet hier soir, Ian, mais là, je me demande si elle ne va pas s'évanouir d'ici peu de temps.

— Comment va May ? Ne s'ennuie-t-elle pas trop de vous ?

Fais semblant de ne pas avoir entendu, j'ai l'habitude, mon bonhomme.

— May m'a semblé en pleine forme... Elle voulait que je revienne, elle me l'a même demandé plusieurs fois. Je m'en suis mordu les doigts juste après, mais je lui ai promis de rentrer très vite. Aussi, je partirai malheureusement demain en fin de matinée. Teal m'a réservé un billet sur le dernier vol du soir, ça me laissera le temps de faire le trajet en voiture.

— Vous avez raison de donner la priorité à votre fille, rien ne compte plus qu'un enfant.

— J'aurais vraiment préféré rester plus longtemps, mais elle me manquait aussi. En dehors de cette sale période dont je ne veux pas parler ce soir, c'est très rare que nous soyons séparées pendant plusieurs jours. En fait, ce n'est même que la deuxième fois... D'ailleurs, May va finir par vous en vouloir parce que la première fois, c'était déjà pour venir vous voir.

— Espérons qu'elle me pardonnera.

— Pensez-vous faire sa connaissance un jour ou l'autre ?

— Avec mes cheveux blancs, j'aurais trop peur que May me prenne pour un vieillard. Pourquoi ne la confiez-vous pas à son père quand vous vous absentez ?

Même une question aussi simple, il ne me répond même pas. Qu'est-ce que je fais ? Je me braque et je risque de foutre la soirée en l'air ou je laisse glisser et je lui parle de Peter ? Décide-toi, Sienna, ton silence se prolonge un peu trop.

— May n'a pas de père, Ian. Enfin, si, elle en a un comme tout le monde, mais elle ne l'a jamais vu. J'ai rompu avec lui au tout début de ma grossesse.

Ian n'insiste pas, mais comme cela se produit tout le temps avec lui, j'ai envie de lui en dire plus. Je lui explique les raisons de cette situation et il m'écoute en silence. Il ne fait aucun commentaire, mais je le sens chagriné. Je n'en suis pas certaine, c'est juste qu'il me semble que son visage s'est quelque peu fermé. C'est subtil, mais je commence à savoir décrypter ses expressions. Ça me perturbe, alors je lui pose franchement la question.

— Non, Sienna, détrompez-vous, je ne vous juge vraiment pas mal. Vous avez fait comme vous pensiez devoir faire. Une telle décision n'a pas dû être facile à prendre et je ne me permettrai pas de

la remettre en cause.

— J'ai senti que quelque chose vous déplaisait, Ian. Peut-être estimez-vous que je n'aurais pas dû parler à May de son père ? Dans mon entourage, beaucoup ne comprennent pas que je ne lui ai pas plutôt menti.

— Je n'ai jamais vu votre fille, je ne la connais qu'à travers vos mots. Aucun enfant n'est semblable, alors je ne sais donc pas si c'était judicieux ou non... La vérité est toujours la meilleure option de mon point de vue, aussi j'aurai plutôt tendance à vous approuver. Et puis, je vous fais confiance, vous avez la tête bien sur les épaules.

— Comme toujours, vous me parlez avec beaucoup de gentillesse, mais le coin droit de votre bouche s'est très légèrement contracté tout à l'heure, Ian.

— Absolument pas !

— Allons, je vous ai juste en face de moi, je ne regarde que vous et j'ai très bien remarqué que le coin de votre bouche m'envoyait un très bref signal. Étant donné que je vous ai énormément observé depuis deux jours, je...

— Je n'avais pas remarqué que vous me scrutiez autant, Sienna.

— Oui, c'est ça ! Ne vous payer pas ma tête en plus, Ian, je vous dévore des yeux en continu. J'en suis consternée, je voudrais arrêter, mais je ne peux pas m'en empêcher et vous le savez ! Sujet clos ?

— Je m'en étais vaguement aperçu, en effet. Je pensais que c'était parce que j'avais un poil de nez qui dépassait.

— Votre nez est parfait, ce n'est pas de cela que nous parlions. N'essayez même plus de détourner la conversation, c'est une cause perdue d'avance. Qu'est-ce qui vous a fait tiquer par rapport à ma fille ?

— Rien du tout, Sienna. Je vous écoutais et pendant quelques secondes, j'ai juste réagi comme n'importe quel homme en pensant plutôt au père de May qu'à vous... Comment s'appelle-t-il déjà ? Je n'ai pas retenu son prénom.

— Peter Lenihan. Qu'avez-vous pensé en vous mettant à sa place ?

— Quel âge avait-il ?

— Quand je l'ai quitté, il avait un an de moins de moi, donc ça lui faisait vingt-trois ans. Ce n'était plus un gamin, mais il était malgré tout beaucoup plus immature que moi. Je ne vois pas en quoi son âge est important. J'insiste pour que vous me disiez ce qui vous a gêné.

— Vous avez tort de penser que mon avis a de l'importance, mais puisqu'il a l'air de tant compter pour vous, je vais y venir... Peter doit donc avoir à peu près trente ans aujourd'hui.

— Je ne me souviens plus de sa date d'anniversaire, mais je pense qu'il a dû lui aussi basculer d'une décennie. Pourquoi me demandez-vous son âge ? Je vous ai déjà dit qu'il était encore très puéril. Je ne le voyais vraiment pas avec des biberons et des couches, sans parler du reste.

— Au fait qu'il est très probable qu'il ne soit plus ce jeune homme totalement insouciant. Sept années se sont écoulées, vous savez. Peter a assurément beaucoup évolué. Quelqu'un qui a maintenant trente ans est désormais un adulte en pleine maturité. Il est encore jeune, mais il a intégré le monde du travail et comme pour tout le monde, il a déjà dû surmonter un certain nombre d'épreuves. Vous avez dit qu'il va bientôt se marier ou qu'il vient de se marier, je ne sais plus. Quoi qu'il en soit, il a donc forcément déjà réfléchi à la question de la paternité.

— Oui, je suppose que vous avez raison, bien que Peter... Non, c'est vrai, je n'arrive pas à l'imaginer autrement que comme un grand enfant, mais effectivement, il a dû changer. Moi-même, je ne suis plus du tout la même fille qu'à cette époque... Qu'est-ce que cela change que Peter ait mûri, Ian ? Il n'y a que May qui m'importe.

— Dans une telle situation, pour moi aussi votre fille est la seule qui compte, Sienna. C'est d'ailleurs

dans son unique intérêt que je pense que vous ne devriez pas attendre qu'elle veuille rencontrer son père. May en éprouvera le besoin tôt ou tard, vous en êtes vous-même consciente.

— Oui, ça me fait même très peur, mais je lui ai dit la vérité et je ne peux plus rien y changer.

— Je n'ai pas la science infuse, Sienna. Je vous parle simplement en essayant de réfléchir à la réaction que j'aurais si j'étais à la place de Peter... Mon avis, c'est que vous devriez le rencontrer sans tarder. Trouvez un prétexte pour le revoir ou demandez-lui carrément un rendez-vous si vous ne savez pas comment vous y prendre. En fonction de l'homme que vous aurez en face de vous, vous jugerez alors s'il est préférable ou pas d'anticiper la demande de May.

— Quoi ? Vous me conseillez que j'aille raconter à Peter qu'il a une fille alors que May n'a jamais demandé à le voir ? Ai-je bien compris, Ian ?

— Je ne vous conseille rien du tout, Sienna, je n'aurai pas cette prétention. Nous pouvons parler d'autre chose si vous voulez. C'est du ressort de votre stricte intimité et je ne tiens absolument pas à interférer dans quelque chose qui ne me regarde pas.

— Je préfère néanmoins vous écouter jusqu'au bout, Ian. Poursuivez, je vous prie.

— Comme vous voudrez... Je ne vois que des avantages à ce que Peter soit informé de l'existence de May. D'une part, cela lui laisserait le temps d'encaisser le choc et surtout, de réfléchir. Il n'est plus seul et il aurait donc des comptes à rendre à sa compagne, cela compterai beaucoup pour lui. Il serait moins sous le coup de l'émotion lorsqu'il ferait la connaissance de May... s'il acceptait de la rencontrer, cela va de soi. Il aurait aussi eu le temps d'évacuer son ressentiment à votre égard. Vous pouvez imaginer que Peter aura du mal à vous pardonner, il avait été clair avec vous à l'époque, il ne voulait pas d'enfant, n'est-ce pas ? Et enfin, vous-même, vous seriez prête pour le jour où votre fille vous en parlera. Vous sauriez déjà ce qui l'attendrait.

— J'admets la justesse de votre réflexion, mais pour ma part, j'y vois surtout un inconvénient majeur !

— Oui, Sienna, il est possible que Peter ne veuille pas attendre que May le réclame. Il n'est pas non plus exclu qu'il exige de l'avoir avec lui pour les vacances, ou peut-être même un peu plus. Tout comme il est possible qu'il refuse catégoriquement de vous écouter et d'intégrer May à sa vie.

— Ouais, mais s'il veut la voir tout de suite ? Comment ferais-je ? Où serait mon intérêt à moi, de maman comme de femme, si Peter voulait me la prendre ? Même pour une semaine de temps en temps, ce serait déjà trop pour moi !

— Sienna, il n'y a que l'intérêt de l'enfant qui prime à mes yeux. Dans une histoire comme la vôtre, je n'aurais que faire de vos états d'âme malgré toute la sympathie que je vous porte. Vous ne compteriez pas, je me ficherais que ce soit dur à encaisser pour vous. Vous êtes une adulte et vous avez de la force en vous, vous feriez face et vous vous adapteriez à une nouvelle situation. Personne ne vous volerait votre fille, elle est à vous et il sera toujours ainsi. Ma conception personnelle... hors de l'éducation et de l'amour, c'est que les parents n'ont que des devoirs alors que les enfants n'ont que des droits.

— Je comprends votre raisonnement, Ian. Votre conclusion est sans appel, mais elle est lucide, je le reconnais. De votre côté, admettez cependant que je suis toute seule avec ma fille. Je ne peux pas envisager qu'on me la prenne, même juste un tout petit peu. Je sais qu'il me faudra évoluer, mais je ne me sens pas encore prête. Vous exprimez beaucoup de justesse, mais vous n'intégrez pas un point essentiel, c'est la force de l'amour d'une mère pour son enfant. Je ne sais que très peu de choses sur vous, mais je pense que vous pouvez comprendre cet attachement viscéral. Je pense aussi que si vous aviez des enfants, il y aurait un peu plus de nuance dans votre analyse. Avez-vous déjà été confronté vous-même à un tel problème, Ian ? Est-ce qu'un jour, une femme a débarqué dans votre vie en vous balançant : *coucou mon ancien chéri, tiens voilà ton môme, au fait. Mille excuses, j'avais complètement oublié de t'en parler plus tôt ?*

— Non, jamais.

— D'ailleurs, vous ne m'avez pas dit si vous aviez des enfants ou non, j'y pense tout à coup.

— C'est vrai, Sienna, vous m'avez posé des milliers de questions plus intimes les unes que les autres, mais pas encore celle-ci.

— Et vous n'avez répondu à aucune d'entre elles, je vous le rappelle.

— Je plaide coupable. J'espère que vous ne m'en voulez pas trop pour ce que je viens de vous dire, Sienna.

— Évidemment que non ! Vous êtes exactement comme Teal. Parler avec vous ou avec lui, c'est se faire mettre le doigt pile là où il faut pour me faire réfléchir sous un angle auquel je n'aurais jamais pensé. Pour être franche avec vous, Ian, j'accorde une importance considérable à ce que vous pensez de moi.

— Vous ne devriez pas et ne parlons donc plus du père de May ! Je me doute que vous allez réfléchir, mais je ne veux même pas savoir ce que vous en conclurez. Votre vie n'appartient qu'à vous, Sienna. Est-ce que vous acceptez que nous parlions maintenant d'autre chose ?

— Entendu... Et si on parlait plutôt de vous ?

— Nous nous ennuierions à mourir alors éviter. Le cas de la terrible Sienna Wilkinson est un sujet beaucoup plus intéressant à approfondir. Tenez, je pourrais par exemple vous adresser un petit reproche suivi d'un compliment très sincère pour que vous me pardonniez aussitôt. Est-ce que ça vous tenterait ?

— Gardez le meilleur pour la fin, Ian ! À moins que vous pensiez que je vais me mettre à chialer après votre reproche !

— Vous ne pleurerez pas. C'est un reproche qui n'en sera pas vraiment un. Il mettra juste en exergue une différence fondamentale entre nous et dans le fond, rien ne dit que j'aurais raison et vous tort.

— Et après le compliment, est-ce que je pleurerai ?

— Non plus, enfin je ne pense pas.

— Bon, commencez par ce que vous voulez, alors. Allez-y doucement, je vous rappelle que c'est la journée de Sienna et Ian.

— Je n'oublie pas... En fait, Sienna, je suis profondément lassé par votre façon directe ou parfois insidieuse de toujours vouloir entrer dans ce que je considère comme étant trop intime. J'ai de plus en plus de mal à le supporter, mais en même temps je n'ai pas envie de vous décevoir.

— Vous avez bien fait de préciser ce dernier point, je commençais à sérieusement m'inquiéter tout à coup.

— Sienna l'adorable pipelette ! Écoutez, je suis plus doué à l'écrit qu'à l'oral, aussi laissez-moi finir sinon, je n'y arriverais jamais. En fait, je suis interloqué par votre façon de vous y prendre avec moi. Jusqu'à ce matin, je vous trouvais maladroite ou trop empressée et pour ne rien vous cacher, un peu agaçante par moment. Attention, je ne parle que de votre manière de me questionner, je ne juge pas que votre curiosité soit excessive et elle ne me choque absolument pas. Et d'ailleurs, tous les autres aspects de votre personnalité sont tellement remarquables que j'ai beaucoup d'admiration pour vous, mais que je parvenais à comprendre cet empressement. Ce matin, mon regard sur vous a beaucoup évolué... et cet après-midi aussi, d'ailleurs. Je pense maintenant un peu mieux comprendre comment vous fonctionnez. J'ai admiré votre approche de votre métier, vous m'avez franchement épaté. Cependant, vous n'avez pas réussi à suffisamment me captiver pour que je ne pense plus qu'aux meubles d'époque et c'est surtout vous que j'ai observée. J'ai fini par établir un parallèle entre votre passion pour votre métier et votre comportement à mon égard. J'ai l'intime conviction qu'il n'y a qu'une seule chose qui vous intéresse et qui vous passionne, c'est la quête de ce qui est exceptionnel. Vous aimez la beauté d'un meuble et vous y êtes très sensible, par exemple, mais elle ne vous suffit pas pour que vous vous enflammiez. Par contre si en plus de sa beauté, ce meuble a une

histoire plus mystérieuse qu'il n'y paraît, vous voulez absolument la découvrir. Vous avez un tempérament et un talent qui vous poussent à aller bien au-delà des apparences pour traquer ce qui est très rare. Lorsque votre intérêt s'est éveillé, vous devenez une sorte de stakhanoviste, votre acharnement ne connaît plus aucune limite. Vous poussez vos recherches si loin qu'à la fin, vous savez tout de ce meuble. C'est ainsi que vous êtes légitimement devenue une antiquaire très réputée. Dans votre galerie il n'y a que des choses exceptionnelles. Je pense que vous fonctionnez également ainsi dans votre vie privée. Vous avez identifié mon nom d'auteur grâce à cette même méthode. C'était impossible, mais vous, Sienna, vous y êtes arrivée. C'était très important pour vous puisque vous y trouveriez des clés vers d'autres portes. Et pourtant, je suis juste un homme avec ses forces et ses faiblesses ainsi que ses qualités et ses défauts. Je ne suis pas unique ni plus précieux que n'importe quel homme. Je ne mérite aucun acharnement, je n'ai rien de rare ou d'exceptionnel. Mon admiration pour vous est sans bornes, Sienna, mais je ne suis pas un meuble d'époque

— Je ne vous ai jamais considéré de cette façon !

— C'est pourtant ce que je ressens, alors je vais tenter de vous l'expliquer autrement. Quand vous découvrez un meuble ancien, Sienna, vous vous fichez d'étudier sa forme ou la couleur de son vernis. Avec moi, c'est exactement la même chose. Vous êtes avide de découvrir si j'ai déjà aimé une femme, si j'ai des enfants, si j'ai vraiment quelque chose à l'intérieur qui me ronge ou si le poids d'une vieille douleur m'attriste. Toutes vos questions vont dans ce sens.

— Je sais, j'ai honte de tout ce que j'ai déjà osé vous demander, Ian. Toutefois, c'est aussi de votre faute si je me comporte comme ça. Vous ne me parlez pas de vous, alors c'est vous qui faites de la moindre information sur vous une chose rare.

— J'y viens, justement. Comment en êtes-vous venue à vous livrer autant à moi, Sienna ?

— Parce que je vous fais confiance.

— Pourquoi me faites-vous confiance ? Qu'est-ce qui rend tangible cette confiance et qui ne fait que la renforcer ? Pour quelle raison m'en dites-vous toujours plus ?

— Vous m'écoutez et je sens que vous vous intéressez vraiment à ce que je vous dis. Je vous vois y réfléchir, vous vous impliquez et quand vous me faites part de votre regard, je me sens comprise.

— Sienna ?

— Oui ?

— Ou ai-je passé mon enfance ?

— Je ne sais pas puisque vous n'en parlez pas.

— Suis-je allé à l'université ? Est-ce que j'ai exercé un autre métier avant d'écrire ? Quelle est ma couleur préférée ? Quels sont les pays que j'aime, les artistes que j'admire ou encore, est-ce que j'ai fait du sport durant ma jeunesse ?

— Vous savez bien que j'ignore tout cela, Ian.

— Parce que vous ne me posez pas ces questions-là, Sienna, elles sont trop basiques. Toutes ces petites choses qui composent ma personnalité ou mon vécu ne vous intéressent pas, elles sont comme la forme d'un meuble... Tout le monde peut y avoir accès, ce sont des détails insignifiants, ils ne sont pas rares, encore moins exceptionnels et ce ne sont pas des clés qui ouvriront les plus précieuses des portes. Cela n'a aucune importance que je déteste la charcuterie, que je n'encaisse pas les alcools forts ou que j'ai la trouille dès que je n'ai plus pied dans l'eau. Ce n'est pas ces brouilles qui comptent pour vous parce que cela ne révèle rien de moi. Par contre, si vous appreniez que j'ai vécu au Portugal parce que j'aurais aimé une femme qui s'appellerait Maria, ce serait une information essentielle pour vous... Je dis n'importe quoi pour vous donner un exemple, je ne connais aucune Maria et je n'ai jamais mis les pieds au Portugal. Mais admettons que ce soit la vérité, pourquoi vous en parlerais-je ? Pourquoi n'essayez-vous pas tout simplement de savoir qui je suis ? De mon côté, j'ai voulu connaître des tonnes de détails vous concernant parce qu'ils me passionnent tous. Peu à

peu, vous avez senti que j'aime vous entendre évoquer votre vie et que je ne m'en lasse jamais. Désormais, vous vous confiez beaucoup, il vous est devenu naturel et spontané de me faire confiance. Voilà le reproche que je voulais vous adresser, Sienna. Commencez par tenter de me connaître avant de vouloir plonger directement dans mon âme.

Tout ce que Ian vient de dire me bouleverse. Je ne me sens pas humiliée parce qu'il n'aurait pas pu mettre plus de douceur dans sa façon de s'exprimer. Il voulait que je sache qu'il me pardonne déjà ce qu'il me reproche. Je sens que c'est une main qu'il me tend. Je voudrais lui dire qu'il a raison, mais je suis tétanisée. Comment lui expliquer que c'est parce que je l'aime que je m'y prends si mal ? Je le place sur un piédestal que j'érige trop haut parce que son maintien et sa retenue m'impressionnent. Ian dit la vérité, je ne veux que l'exception parce que je pressens qu'il est un homme très rare, contrairement à ce qu'il prétend. J'ai rayé tout ce qui fait le sel de la vie, ces petits riens qui composent un tout parce que je veux atteindre son cœur le plus vite possible. Mes mains serrent si fort les couverts que je sens qu'ils ne vont pas résister. Les yeux me piquent. Je sais que je vais m'effondrer, ce n'est plus qu'une question de secondes

— Vous m'aviez dit que je ne pleurerai pas, Ian.

— Je suis vraiment désolé, Sienna, je ne voulais pas vous blesser.

— Je le suis pourtant... je suis anéantie de vous avoir obligé à me dire tout ça. Je suis tellement maladroite et empressée. Vite, c'est urgent, Ian, je vais craquer. Ne me laissez pas pleurer ! Quel est votre compliment ?

— Vous êtes ma plus belle rencontre, Sienna...

La sonnerie du réveil de mon téléphone portable me tire du sommeil en me faisant sourire et grimacer en même temps. Je ne m'en sers jamais à la maison et j'avais complètement oublié qu'un jour pour amuser May, je l'avais réglée sur des caquètements de volailles dans une basse-cour s'amplifiant jusqu'à en devenir insupportable. Je ne traîne pas dans le lit et je me prépare le plus vite possible. Je me lave, je me maquille à peine et j'enfile un jeans et un pull à col roulé par-dessus un tee-shirt. Il n'est que huit heures et demie lorsque je sors de ma chambre. J'ai de l'urgence en moi, il ne me reste plus qu'une heure à passer avec Ian avant de devoir prendre la route si je veux arriver à temps à l'aéroport de Glasgow. Je descends les marches de l'escalier quatre à quatre en espérant qu'il soit lui aussi levé.

Hier soir, nous ne nous sommes pas attardés au restaurant. Ian était vraiment fatigué et il m'a avoué qu'en fait, il n'avait pas du tout dormi la nuit précédente pour écrire. Il ne me l'avait pas dit pour que je ne culpabilise pas de me l'être accaparé. Nous n'avons plus reparlé de sa mise au point, mais nous sommes restés tous deux un peu crispés. Moi parce que je m'en voulais énormément et lui parce qu'il regrettait beaucoup de ne pas avoir gardé le silence. Aussi, je suis contente de le trouver attablé dans la cuisine devant une tasse de café, mais j'appréhende un peu que nos tout derniers instants ne soient plus aussi agréables que ces deux journées formidables passées ensemble.

Le sourire de Ian me rassure tout de suite. Il me demande si j'ai bien dormi, il me répond que lui aussi et il me fait fondre le cœur avant même de me servir un thé.

— Je viens de regarder à l'instant les informations à la télévision, on annonce des chutes de neige sur l'Écosse à partir de la fin de matinée, Sienna.

— Zut, je vais devoir partir encore plus vite.

— Oui, ce serait plus prudent... Je vais faire la route avec vous, Sienna. Vous n'avez déjà pas tellement l'habitude de conduire, mais en plus si c'est sous la neige, vous risquez d'avoir des difficultés. Je ne veux pas passer la journée à m'inquiéter pour vous, je vous déposerai à l'aéroport.

— C'est vraiment gentil, mais vous, Ian ? Cela vous obligera à revenir de nuit, je ne peux pas vous demander une chose pareille.

— Il y a des hôtels autour de l'aéroport, je dormirai sur place et je reviendrai demain en train puisqu'il faudra de toute façon rendre votre voiture de location. Ne vous en faites pas, Sienna, cela nous permettra de passer plus de temps ensemble et ça me fait plaisir. Buvez votre thé tranquillement et mangez ces tartines que je vous ai préparées, je vais aller mettre quelques affaires dans un sac et nous partirons aussitôt.

Intérieurement, j'adresse une courte prière de remerciement à Sainte-Météo dès que Ian sort de la cuisine. Tout en déjeunant, je jette un regard distrait sur l'écran de la télévision restée allumée sans le son et je vois bientôt qu'effectivement, il risque de neiger. Ian a raison, je suis une citadine et je conduis si rarement que j'aurais même carrément paniqué. Le soulagement vient s'ajouter à mon plaisir.

Ian prend le volant juste après avoir ri que ma valise pèse si lourd. Je ne savais pas combien de temps je resterai et j'avais prévu très large. Je boucle ma ceinture en souriant, il n'a pas encore repéré mon sac de sport, plein lui aussi, sur le siège arrière. La voiture s'engage dans le chemin et je regarde une dernière fois le château avec beaucoup de tendresse. Secrètement, je croise les doigts en espérant très fort que je reviendrai ici un jour.

Mon chauffeur conduit en silence pendant quelques milles. Une pluie très fine fait crisser les essuie-glaces. Je suis encore avec Ian, mais j'ai déjà beaucoup de nostalgie en moi. J'ai le sentiment que je n'ai

fait que survoler cet homme souvent mystérieux et en même temps, j'ai de la plénitude parce que je pressens qu'il pourrait me rendre encore plus heureuse que tout ce que j'imaginai. Je me perds dans mes pensées, je me remémore nos bons moments qui se teintent déjà du parfum du temps passé.

La voiture est secouée en roulant sur un passage à niveau et je sursaute.

— J'ai l'impression que vous allez vous endormir, Sienna. Vous pouvez vous reposer si vous voulez, j'aime conduire en pensant à mes livres. J'ai mon carnet dans la poche au cas où j'aurais de l'inspiration.

— Secouez-moi si je m'endors, je préfère vous regarder.

— Observez plutôt les paysages, ils sont magnifiques. Je suis fier de mon pays, vous savez.

— Je commence à beaucoup l'aimer aussi. Je viens d'y passer deux journées merveilleuses, elles resteront gravées dans ma mémoire. Êtes-vous né tout près d'ici ou venez-vous d'une autre partie de l'Écosse ? Vous n'avez pas le même accent que les gens du village.

— J'ai grandi à Aberdeen dans une petite maison tout près du port. Mon père était docker, il est mort il y a une dizaine d'années. Il s'appelait Edward, mais tout le monde l'appelait Teddy. C'était une figure sur le port, les autres ouvriers l'appréciaient beaucoup. Mon père a été pendant très longtemps le responsable du syndicat et il les défendait avec beaucoup d'ardeur contre la direction.

— Et votre mère ?

— Elle s'appelait Frances, elle est décédée quand j'avais quatre ans. Mon père nous a élevés tout seul ma sœur et moi. Il s'en est très bien sorti, nous étions plutôt pauvres, mais nous n'avons jamais manqué de rien. Il me manque beaucoup, on s'entendait très bien, lui et moi.

— Votre sœur est-elle encore à Aberdeen ?

— Non, Colleen est partie vivre aux États-Unis peu de temps après le décès de notre père. Elle ne reviendra jamais, elle est maintenant mariée avec un Américain. Ils habitent près de Miami, ils ont trois enfants.

— Est-elle plus vieille que vous ?

— Je suis son aîné, nous avons un tout petit peu plus d'un an d'écart. Nous sommes proches, mais ce n'est pas comme entre Teal et vous. On ne se parle pas beaucoup, on se serre juste les coudes quand l'un de nous a des difficultés. J'ai vécu moi aussi en Floride pendant quelques années, Colleen est ma seule famille.

Cela se fait avec simplicité, Ian a commencé à parler un peu de lui et cela devient vite une conversation amicale à bâtons rompus. Je ne lui pose bientôt plus que très peu de questions, ce n'est plus nécessaire, nous bavardons et les mots s'enchaînent naturellement. Je mets un peu de temps à réaliser qu'en fait, Ian a sciemment décidé de me parler de lui. Cela me touche beaucoup parce que je sens qu'il ne le fait que pour me faire plaisir. Il n'esquive rien de son passé sans pour autant en aborder les aspects les plus intimes, mais je comprends enfin le sens de sa mise au point d'hier soir au restaurant. Tous ces petits renseignements qu'il me donne affinent mon image de lui. Ils me le rendent plus humain, moins inaccessible, et je me sens de plus en plus proche de lui.

Ian était très jeune quand il a commencé à écrire. Il l'a d'abord fait pour son plaisir, il avait des histoires en lui et il a ressenti le besoin de les coucher sur du papier. Il ne pensait pas devenir écrivain, il avait même commencé à travailler comme docker dès l'âge de dix-sept ans. Son père l'avait aidé à se faire embaucher dans sa compagnie portuaire. Sa sœur lisait toujours ce que Ian écrivait et ils en parlaient beaucoup tous les deux. Peu à peu, Colleen l'a encouragé à envoyer un manuscrit à un éditeur et c'est comme ça que tout a commencé. Son premier livre a été publié et il a connu un succès fulgurant. Ian a gagné beaucoup d'argent et après quatre ans passés sur les docks, il a pris le pari de tenter de vivre de son écriture. Son père était tombé malade et cela lui permettait aussi de mieux s'occuper de lui. Les livres se sont enchaînés et jusqu'à la mort de Teddy, Ian et Colleen sont restés auprès de lui. En fait, c'est Ian qui a pris l'initiative de quitter l'Écosse et c'est sa sœur qui l'a suivi. Ian voulait découvrir le monde

et y trouver de la matière pour ses romans. Cela a toujours été important pour lui que lorsqu'il évoque un paysage ou même simplement une rue dans ses livres, il les ait vus avant pour en faire une description fidèle.

Le frère et la sœur ont partagé une petite maison sur la côte atlantique de la Floride pendant quelques années. Colleen a ensuite rencontré son futur mari et Ian a choisi de s'en aller pour lui laisser de l'intimité avec son amoureux. Il a alors beaucoup voyagé, parfois en simple touriste, mais aussi dans des pays en guerre. C'est en Afrique qu'il a rencontré des gens qui connaissaient très bien la peur et qu'il a puisé ses mots qui me réconfortent tellement depuis deux jours.

Ian conduit beaucoup plus vite que moi, mais il ne commet pas d'imprudences et je n'ai pas peur. Je ne le sens pas impatient, il est juste désireux d'arriver à l'aéroport à temps pour mon vol. Quelques flocons commencent à tomber, mais la route est bien dégagée. Ian la connaît par cœur, cela me saute aux yeux. Il me demande parfois si le chauffage me convient ou si je n'ai pas faim ou soif. Je l'observe franchement, je me suis déchaussée pour replier les jambes sur mon siège et je suis tournée vers lui, le dos contre la vitre de ma portière. Lui aussi me regarde parfois dans les rares lignes droites. De temps en temps, il me désigne un paysage ou un joli bâtiment dans un virage ou un autre, mais ils m'intéressent beaucoup moins que lui et mes yeux ne s'y attardent pas. Je sens que Ian conserve des secrets et qu'il n'est pas encore prêt à tout me dévoiler de lui, mais je n'ai plus d'impatience en moi. J'apprécie énormément de le découvrir par petites touches comme il m'en fait l'offrande ce matin. Et puis surtout, je le sens m'intégrer à son futur. Un mot, une phrase, ou une simple remarque me font comprendre qu'il considère qu'il y a des choses dont il aura le temps de me parler plus tard. Avec de plus en plus d'acuité, je réalise qu'il a certainement l'intention de me revoir pour que nous passions de nouveau du temps ensemble.

Ian gare la voiture devant une petite auberge. Sans nous concerter, nous faisons une pause pour déjeuner. Nous ne pouvons plus aborder des sujets personnels, il y a trop de gens assis juste à côté de nous. Nous mangeons en silence et je réfléchis à ce que pourrait devenir ma relation avec lui. En ce troisième jour de huis clos entre nous, Ian m'envoie des signaux tangibles d'amitié et de complicité. De mon côté, je suis de plus en plus amoureuse de lui. Je l'ai d'abord aimé parce qu'il est le plus beau et le plus fascinant des hommes que j'avais rencontrés jusqu'à alors. Je le pensais totalement inaccessible et je n'avais jamais réellement cru que je pourrai l'attirer. Depuis, j'ai découvert qu'en plus de cet incroyable magnétisme, il est surtout une belle personne. Sa droiture est un étendard brandi par son maintien et sa rigidité dès qu'il s'agit de question de moralité ou d'honneur. Elle est si flagrante que personne ne peut douter que c'est un homme honnête.

Mon regard sur lui a désormais beaucoup évolué, Ian est avant tout une personne ultrasensible pour qui l'émotion est le moteur le plus puissant. Je ne m'étais pas trompée en voulant absolument lire ses livres, il est à l'image de ses héros. Cela ne le rend pas faible ou vulnérable, car ce n'est pas un homme fragile. Je pressens des fêlures en lui. Depuis ce matin, il me parle facilement de son passé, mais il reste des zones d'ombre, des périodes qu'il escamote ou sur lesquelles il ne désire visiblement pas s'attarder. En fait, il n'a évoqué que les bons moments de sa vie. Je sens que c'est avant tout par pudeur qu'il refuse de me parler de ses mauvais souvenirs et non parce qu'il m'interdit l'accès à son intimité. Ian est un animal indomptable que je n'ai pas réussi à apprivoiser parce que je m'y suis prise de la pire des manières. Je l'ai bousculé alors qu'il n'est que douceur. Je comprends maintenant que j'ai dû très souvent le choquer, en fait. Sa manière d'être n'est pas la mienne, c'est un homme patient qui n'est pas influençable. Il décrypte les émotions mieux que personne, mais les siennes n'ont pas de prises sur son comportement immédiat. Je crois qu'en réalité, il est lent dans le sens où il lui faut du temps pour laisser une émotion le diriger. Alors mon agitation et mon empressement ne l'ont pas ébranlé d'un pouce. Et je suis heureuse parce que cela ne donne que plus de poids à ce qui se produit maintenant entre nous. Je n'ai aucune idée de ce qu'il ressent pour moi. Son amitié est maintenant évidente et elle s'inscrira peut-être dans la durée. Elle m'est déjà très précieuse et si je ne devais ne me contenter que de cela, je m'en accommoderais en

continuant de l'aimer en secret. Je ressens un immense soulagement de savoir que je pourrai compter sur lui au moins sur ce plan-là.

Évidemment, lorsque nous reprenons la route, je brûle d'aborder des questions plus sentimentales. Je n'ose pas, car Ian ne m'envoie aucun signe dans ce sens. Il n'a pas de petits gestes et aucune parole équivoque. Il me parle un peu de moi, mais il évoque ma personnalité, jamais mon physique, par exemple. Je ne sais même pas s'il me trouve mignonne ou s'il aime mes yeux ou ma silhouette. Je ronge mon frein pendant quelques milles, mais Ian continue de s'exprimer avec tellement de naturel que je me laisse de nouveau emporter et que je me détends.

Je savais déjà qu'il avait vécu au Mexique, mais parmi tous ces souvenirs qu'il a égrenés depuis le départ, il ne m'en a pas encore parlé. Je n'ai aucune intention de pénétrer encore plus loin dans son intimité lorsque je lui demande pourquoi, mais je comprends vite que je viens de franchir une barrière invisible. Le visage de Ian se contracte le temps d'un souffle et je le regarde avec trop d'acuité pour que cela m'échappe. J'enchaîne vite sur une plaisanterie pour qu'il ne se braque pas. Je le chambre en lui faisant remarquer que la neige n'est tombée que pendant très peu de temps. Il hoche la tête et j'ajoute qu'il m'a certainement fait passer une vieille bande vidéo sur la télé ce matin. Je le taquine en lui disant qu'en fait, il voulait s'assurer que j'accepte qu'il vienne à Glasgow avec moi. La réponse de Ian n'est pas du tout celle que j'attendais. Il tourne la tête vers moi et il me sourit, mais je comprends tout de suite qu'il y a maintenant une incroyable tristesse en lui. C'est enfin son véritable visage qu'il me montre et je suis bouleversée parce que je le vois maintenant se reprendre, mais je l'ai senti brisé.

— Sienna, je n'avais pas besoin d'inventer un prétexte pour que nous passions une journée de plus ensemble. Je savais que vous en aviez terriblement envie, mais que vous n'auriez jamais osé me le suggérer.

— J'y avais pensé la nuit dernière avant de m'endormir, je le reconnais. C'était parce que vous m'aviez dit que vous n'aviez rien de spécial à faire d'ici la fin de la semaine, alors ça m'a traversé l'esprit.

— Pour ma part, je n'ai plus pensé qu'à ça en me réveillant. Votre départ imminent me pesait trop pour que je puisse penser à autre chose... Hier soir, je vous ai reproché de me poser trop de questions parce que je pensais encore que nous aurions le temps d'apprendre à nous connaître. J'avais tort, vous m'avez redonné la force que j'avais perdue et je ressens maintenant de l'urgence pour vous révéler ce qui me ronge, Sienna... Aussi, je vais vous en parler bien que cela me soit très pénible, mais je vous dois toute la vérité... C'est au Mexique que ma vie a basculé. Je n'ai jamais aimé ce pays, j'y ai beaucoup trop souffert pour m'y attacher. J'y ai vécu une première période dans l'insouciance, mais les six années suivantes ont failli me détruire.

— Que vous est-il arrivé là-bas, Ian ?

— Je dois d'abord vous évoquer ma vie aux États-Unis pour vous l'expliquer. L'homme que vous avez croisé rapidement lorsque vous êtes arrivée chez moi s'appelle Andres. C'est mon meilleur ami, peut-être même mon frère de cœur. Je l'ai connu à Miami quand je vivais encore avec ma sœur. C'était un Chicano, c'est ainsi que les Américains appellent les émigrés mexicains. Nous sommes devenus amis par l'un de ces hasards de la vie. Il était en difficulté et de mon côté, je pense que je devais souffrir un peu de la solitude et nous avons sympathisé très facilement. Andres avait un petit boulot saisonnier sur la plage, c'est comme ça que je l'ai connu. À la fin de son contrat, son permis de séjour n'a pas été renouvelé au moment même où Colleen a rencontré son futur mari. Je m'ennuyais en Floride, ma sœur avait besoin d'intimité et je ne savais pas trop où aller. Si Andres n'était pas retourné dans son pays, je serais probablement revenu vivre en Écosse après avoir burlingué à droite et à gauche. Sur un coup de tête, j'ai plutôt décidé d'en profiter pour découvrir le Mexique. Je voulais connaître une autre culture et voir si elle pourrait m'inspirer un sujet de livre. J'avais aussi envie de rester avec mon copain... Je ne me suis jamais vraiment plu au Mexique,

Andres était originaire de Mexico et je me suis retrouvé dans un quartier que je ne qualifierai pas de bidonville, mais ça y ressemblait beaucoup. Je me dis souvent que je n'aurais jamais dû y mettre les pieds et en même temps, c'est dans cet endroit que la vie m'a fait le plus beau des cadeaux, alors je ne regrette rien.

Ian se tait et je lis des émotions contrastées sur son visage, une sorte de mélange de tristesse et de bonheur. Je me tais et c'est à peine si j'ose respirer parce que je pressens que lui et moi arrivons à un tournant décisif. Le silence se prolonge jusqu'à ce que Ian tourne la tête et me sourit. Je le sens troublé et serein en même temps, cela m'encourage.

— M'en direz-vous un peu plus, Ian ? Je ne me formaliserai pas que vous n'ayez pas envie de m'en parler.

— J'ai fait le choix de ne plus rien vous cacher, Sienna.

— Merci de votre confiance, Ian.

— Ce n'est pas vraiment un choix, mais plutôt un devoir. Je ne veux pas que nous allions dans un mur, vous et moi. Je n'ai aucune envie de ressasser tout ça, mais nous sommes désormais trop proches pour que vous ne sachiez pas tout de moi. Je veux que vous sachiez ce que je vis parce que je veux aussi que vous me compreniez... Au Mexique, j'ai fait la connaissance de Juanita, l'une des trois sœurs d'Andres. Je n'ai jamais été amoureux d'elle, mais elle m'attirait, je la trouvais sympa et elle était jolie. Juanita était une fille très gaie et je n'ai pas perçu que derrière ses rires, il y avait une sorte de déséquilibre. Vous aussi, vous êtes un peu comme ça, Sienna, mais à la différence de Juanita, vous êtes une femme solide. Vous avez les pieds sur Terre et aussi le sens des priorités de la vie. Elle, elle n'avait aucun interdit, elle pouvait boire jusqu'à s'en saouler, faire la fête toute la nuit, partir à la mer sur une impulsion sans prévenir personne et tant d'autres folies. Ce n'était qu'une petite fille dans un corps de femme, dans le fond. J'ai eu la faiblesse de coucher avec elle et même pendant quelques mois, de vivre avec elle. J'écrivais beaucoup, Juanita était là, nous n'étions pas amoureux l'un de l'autre et je ne me posais pas trop de questions. C'était un peu la vie de bohème. Et puis, elle est tombée enceinte et je savais que l'enfant était de moi parce que j'étais son seul partenaire. Juanita avait des milliers de défauts, mais pas celui de jouer avec son corps. Je suis resté avec elle alors que je ne l'aimais pas parce que c'était mon devoir. Notre fille est née, nous l'avons appelée Eva et je me suis très facilement résigné à passer le reste de mes jours avec Juanita. J'étais père, j'étais dingue de ma petite fille et j'avais l'espoir que sa maternité changerait ma compagne. Malheureusement, ce n'est pas du tout ainsi que ça s'est passé. J'ai tout essayé pour que Juanita ne parte pas à la dérive, mais elle a commencé à disparaître pendant des semaines entières sans que je sache ce qu'elle faisait. J'ai mis trop de temps pour comprendre qu'elle était devenue accro à la drogue. J'étais seul pour m'occuper d'Eva, je ne pouvais pas suivre Juanita à la trace et je n'en avais pas spécialement envie non plus, je la supportais de moins en moins. Trois années se sont écoulées ainsi jusqu'au jour où Juanita a définitivement disparu. Encore aujourd'hui, je ne sais pas où elle est et pas même si elle est encore en vie.

— Et votre fille ?

— Juanita est partie avec elle, Sienna. Je ne sais pas où est Eva, cela fait quatre ans que je ne l'ai plus revue. Je l'ai cherchée pendant toutes ces années sans jamais trouver le moindre indice. Si vous saviez tout ce que j'ai entrepris pour tenter de la retrouver, vous auriez peur des endroits où je suis allé et des gens que j'ai fréquentés. Je n'ai pas eu le choix, je me suis enfoncé dans le monde du trafic de drogue et des bandes mafieuses mexicaines. Juanita fréquentait des petits caïds qui l'approvisionnaient en cocaïne ou peut-être en héroïne, qu'en sais-je. J'ai parcouru le Mexique en long et en large avec Andres et mon chien, Timo, mais je n'ai jamais réussi à trouver le moindre indice.

— Votre histoire est terrible, Ian. Votre fille doit terriblement vous manquer. Je n'ose même pas

imaginer ce que vous ressentez, je ne pourrais pas survivre si May disparaissait.

— Moi non plus, je n'aurais pas cru, mais quand ça vous arrive, il le faut bien pourtant, Sienna. Je ne peux pas renoncer à ma fille, je l'aime et il faut que je fasse face à mes devoirs envers elle. Eva a sept ans maintenant, j'espère juste qu'elle est encore vivante. Je m'accroche de toutes mes forces à cet espoir.

— Pourquoi êtes-vous revenu en Écosse dans de telles conditions ?

— Parce que pendant un temps, j'ai renoncé, Sienna, j'ai complètement lâché prise. Vous savez, quand la seule solution qui vous semble envisageable pour ne plus souffrir est de vous foutre une balle dans la tête, vous n'êtes plus lucide. J'étais trop mal, alors j'ai fait n'importe quoi. J'aurais pu devenir alcoolique ou drogué, mais je déteste autant l'alcool que les drogues. Alors, j'ai essayé de tourner la page pour ne pas en arriver là... J'ai honte de vous le dire, mais c'est la vérité, j'ai renoncé à mon enfant, j'ai fui comme un lâche. Je n'en avais rien à foutre de cette maison remplie de meubles valant une fortune à Latheronwheel. Je voulais juste arrêter d'errer dans un pays que je haïssais au milieu de gens que je haïssais encore plus. J'imaginai qu'en retrouvant mes racines, je parviendrais à me reconstruire. J'ai décidé d'essayer de vivre et en fait, j'ai surtout traversé un gros passage à vide. J'ai voulu me couper du monde, écrire et tout oublier. C'est difficile pour moi d'en parler, je ne suis pas fier de moi. Il a fallu que je revienne dans mon pays pour que je retrouve la force de me battre, sinon j'allais crever. Andres a été moins faible que moi, il continue de chercher sa sœur et Eva. Ma fille est sa filleule, il considère qu'il a lui aussi un devoir envers elle. Vous l'avez vu chez moi parce qu'il venait chercher de l'argent liquide pour continuer à enquêter. Au Mexique, il faut payer des pots-de-vin pour le moindre renseignement, tout est corrompu. Il faut beaucoup de cash, une carte bancaire ne sert à rien là-bas et un gros virement bancaire vous classe tout de suite dans la catégorie des truands.

— Je suis atterrée, Ian, je ne sais pas quoi vous dire. Je veux vous aider, je vous soutiendrai, vous savez. Tout ce que je pourrai faire, je le ferai.

— Je sais, Sienna. Votre présence m'a fait beaucoup de bien, beaucoup plus que tout ce que pourriez imaginer. Nous n'avons pas le même tempérament, aussi ce ne sont pas vos mots qui m'ont redonné du courage. Je n'en ai jamais eu besoin des mots, c'est ce que vous m'inspirez qui me rend plus fort. Parler de tout ça me pèse, mais je devais le faire. C'est votre regard sur moi qui m'a rendu un respect pour moi que je n'éprouvais plus. Alors, je me devais d'être honnête avec vous.

— Je vous aime, Ian, vous n'êtes plus seul.

— Je ne devrais pas vous l'avouer, mais ce qui se passe en moi ne me donne pas le droit de vous mentir. Je vous aime aussi, Sienna, mais nous n'avons malheureusement aucun avenir ensemble. Je sors enfin du trou dans lequel je m'enterrais et je veux de nouveau retrouver ma fille. Alors, je ne peux pas me permettre de m'engager avec vous, quelle que soit la puissance de mes sentiments. Je dois continuer à chercher Eva, je n'ai pas le choix. Sans elle, je ne serai jamais l'homme qu'il vous faut, vous comprenez ?

— Je serai à vos côtés, Ian, vous souffrirez moins si nous sommes ensemble.

— Je vais retourner au Mexique, Sienna. Je ne peux plus laisser Andres accomplir mon devoir à ma place. Vous avez May, vous ne pourrez pas venir avec moi. Je voudrais vraiment que nous ne nous quittions plus parce que ce que je ressens pour vous est très fort. Vous savez, je n'étais jamais tombé amoureux à ce point, j'aime absolument tout de vous. S'il n'y avait pas Eva, je vous supplierais de me faire une petite place dans votre vie, mais il y a déjà une petite fille dans le malheur, je ne permettrai pas que la vôtre en souffre à son tour. Aussi, ça me désespère, mais il est préférable que nous ne nous revoyons plus avant que je retourne au Mexique.

— Quand comptez-vous y aller ?

— Le plus vite possible, j'ai trop d'angoisse en moi pour attendre encore très longtemps et si je

passais ces derniers jours auprès de vous, notre séparation serait encore plus douloureuse. Je ne voudrais surtout pas vous laisser le temps de trop vous attacher à moi. Si je ne retrouve pas Eva, je n'aurais que de la souffrance et du désespoir à vous offrir et vous méritez beaucoup mieux que ça. Et puis, je ne renoncerai pas une seconde fois, alors je ne suis même pas certain de revenir un jour. Je suis désolé, Sienna, j'ai compris trop tard que nous nous aimions, je n'aurais jamais dû nous laisser nous rapprocher autant. J'ai honte du mal que je vous inflige.

— J'ai mal pour vous, mais je ne regrette rien, Ian, rien du tout. C'est ensemble que nous en sommes arrivés là, j'ai tout fait pour me rapprocher de vous. Vous ne m'avez pas piégée et encore moins embarquée dans votre détresse, je vous aimais déjà avant de venir chez vous. Je vous ai même aimé dès notre premier regard. Je comprends que vous ne puissiez pas faire autrement que de poursuivre votre combat. Si vous alliez très mal et que je vous ai redonné de la force, alors c'est peut-être l'une des plus belles choses que j'aurais accomplies de toute ma vie. Je ne vous retiendrai pas, je suis une maman avant d'être une femme et je comprends trop bien que vous n'ayez pas le choix. Je ne me sens pas le droit d'être exigeante envers vous. Je voudrais juste que vous me disiez ce qui se passerait entre nous si vous retrouviez votre petite Eva.

— Cela fait quatre ans, Sienna, quatre longues années sans le moindre indice. Ne m'attendez pas, j'ai très peu d'espoir de la retrouver... je n'en ai même presque aucun, mais j'aime trop mon enfant pour penser à ma propre vie et gâcher la vôtre.

— Je vous attendrai quand même, je vous en fais le serment, Ian.

J'ai commis l'erreur fatale d'oublier ce que tous les vrais Londoniens connaissent pourtant par cœur depuis leur prime enfance. La circulation dans le centre de la capitale est complètement congestionnée tous les vendredis en fin d'après-midi. Tout à l'heure dans mon atelier, je me suis retrouvée bloquée en achevant la rénovation de l'encadrement d'un tableau qu'une cliente doit venir récupérer demain après-midi. C'était vraiment à cause d'une bêtise, il me manquait juste une dizaine de petits clous très fins à tête dorée comme on en fabriquait au dix-huitième siècle. Je pensais avoir le temps de faire un saut chez mon fournisseur qui est à la sortie de Londres dans le quartier de Tottenham sans arriver en retard. Et maintenant, la petite boîte de clous est sur le siège passager de ma Mini, mais je n'ai plus que dix minutes pour arriver à temps à la sortie du gymnase où May prend ses cours de danse chaque mardi et vendredi après-midi. Je sais déjà que c'est impossible, mais depuis que je conduis tous les jours dans Londres, j'ai aussi appris à insulter les autres chauffeurs, alors je râle copieusement.

Devant moi, un taxi n'avance pas alors que le feu vient de repasser au vert depuis au moins deux ou trois secondes. Je klaxonne, je déboîte et j'accélère à fond pour le griller avant que le flot des voitures d'en face arrive. Je passe juste à temps pour éviter de m'encaster et je ris en voyant la tête du chauffeur du taxi qui doit probablement être lui aussi en train de me traiter de tous les noms. J'enchaîne coup sur coup deux feux passés à l'orange bien mûr et je fais une queue de poisson à un fourgon pour tourner à gauche et m'engouffrer dans une ruelle. Il pleut, mais j'aperçois May abritée sous un parapluie que sa prof tient en tapant du pied. Ma fille reconnaît le rouge vif de ma voiture. Elle lève son petit visage vers madame Williams et j'ai à peine le temps de tendre le bras pour ouvrir sa portière qu'elle saute déjà dans la Mini. Je me fais réprimander par sa prof qui me rappelle que c'est déjà la troisième fois ce mois-ci que j'arrive en retard. Étant donné que c'est la vérité, je bredouille des excuses que je ne prends pas la peine de finir de formuler. May vient de claquer la portière et du coup, je redémarre aussi vite que j'étais arrivée. J'ai de l'urgence en moi et je sens May tout aussi impatiente. Teal vient de rentrer d'un reportage en Inde pour un grand magazine et cela fait un peu plus de deux semaines que nous ne l'avons plus vu.

— Ça va, Maman ?

— Super, ma puce. Et toi ? Ton cours ?

— Bof, la mère Williams s'est acharnée sur Samantha et après, elle était de mauvaise humeur et elle a crié sur nous. Tu sais, je préférerais retourner à l'école de St James Street comme l'an dernier. Je m'y amusais bien !

— Je sais, May, mais si tu veux continuer à progresser en danse, il faudra que tu travailles beaucoup et ça passera par des sacrifices. Avec madame Williams, tu apprendras beaucoup plus vite. Au fait, est-ce que le directeur de l'opéra est encore venu te voir aujourd'hui ?

— Il paraît qu'il reviendra mardi, maman, mais je ne veux plus entrer à l'école de l'opéra. Je te l'ai déjà dit plein de fois, mais tu ne m'écoutes jamais.

— Mais si, je t'ai bien entendue, ma chérie. Tu es juste un peu découragée en ce moment parce que madame Williams est très exigeante, mais tu finiras par t'y habituer. Tu sais, il y a beaucoup de petites filles qui aimeraient être à ta place. Monsieur Boyd est venu personnellement pour te voir danser par deux fois déjà, c'est qu'il pense que tu as le niveau pour entrer à l'opéra. La semaine dernière, ta professeure m'a dit que tu es sa meilleure élève malgré ton indiscipline. Alors, si tu travailles beaucoup, tu deviendras peut-être danseuse étoile, c'est un très beau rêve, tu sais. Je serais très fière de toi si tu y parvenais.

— Je veux être antiquaire, maman, pas danseuse ! Je n'arrête pas de te le dire, j'en ai marre ! J'adore bien la danse, mais je préfère travailler avec toi dans l'atelier et plus tard, on travaillera toutes les deux.

— Tu sais, May, je suis ravie que tu sois toujours fourrée à la galerie et que tu t'intéresses autant à mon métier, mais je crois vraiment que tu as tort de renoncer à la danse.

— Je ne renonce à rien du tout ! Tu m'énerves quand tu ne comprends rien ! Je m'en fiche de la danse, c'était bien avec mes copines, mais je ne veux pas devenir danseuse plus tard. Je veux être anti...

— Oui, j'ai compris, May ! S'il te plaît, ne t'énerve pas, ma chérie. J'ai eu une journée difficile aujourd'hui. Regarde cette boîte dans le vide-poche, j'ai été obligée d'aller exprès chez Marley's pour ces fichus clous et j'ai perdu plus de deux heures. Demain, on doit faire deux livraisons et rien n'est prêt.

— Oh ! Ce sont des clous Seymour numéro quatre. Ils sont beaux !

— Non, ce sont juste de *fichus* clous de saletés de petits clous ! Je pensais encore en avoir, mais il n'y avait plus que des grands modèles numéro huit dans la caissette.

— Je parie que c'est pour le tableau de madame Greyson, c'est le seul qui a un cadre assez fin pour les petits clous.

— Oui, ma puce, et elle va hurler ! Elle n'est pas commode, celle-là !

— Moi, je le savais, maman, que tu n'avais plus de petits Seymour. J'avais même dit à Estéban d'en recommander, mais il a dû oublier comme d'habitude. Ce matin, tu m'aurais prévenue que tu travaillerais sur le tableau Greyson, je t'en aurais parlé et tu aurais perdu moins de temps. Est-ce que c'est la commode basse Louis-Philippe que Neal devra aussi livrer demain ? Parce que si c'est ça, j'espère que tu as pensé à vérifier le taquet de la tablette en bas à gauche, j'ai vu qu'il était fendu.

— Je l'ai changé, oui... J'ai même changé les quatre, en fait. Par contre, je n'ai pas trouvé le même encadrement de serrure pour remplacer celui est qui piqué et c'est un modèle spécifique. Il faudra que je le fasse faire sur mesure et du coup, je devrai retourner chez les clients pour le changer plus tard.

— Tu t'embêtes bien, maman. Tu devrais plutôt démonter ceux qui sont sur le petit boudoir d'angle de la collection Finnley. Ce sont aussi des modèles Garnier, tu les remontes à la place de ceux de la commode et hop, le tour est joué !

— Bon sang, mais tu as raison, May ! Et quand j'aurai reçu le nouvel encadrement, je remettrai ceux de la commode sur le boudoir. Bien vu, ma puce, je ferai comme ça demain matin.

— Tu devrais appeler Neal pour le prévenir, maman, tu sais qu'il aime bien charger le camion la veille et qu'il ne verra même pas que la ferrure est abîmée.

— Hey, May ? Qui est la patronne de la galerie Wilkinson ? C'est une gamine de neuf ans ou c'est moi ?

Pff, ma propre fille me donne des ordres, maintenant. Cette petite peste ne me répond pas parce qu'elle veut que je téléphone d'abord à la galerie. Je n'aurais jamais dû la laisser passer tant de temps avec moi dans mon atelier. Je vois bien que les meubles d'époque la passionnent autant que moi, mais j'ai l'impression que je n'ai pas bien mesuré l'ampleur que ça a pris pour elle. J'aimerais beaucoup qu'elle devienne danseuse, May est incroyablement douée et elle en a les capacités. Je ne lui ai pas dit qu'en fait, le directeur des chorégraphies de l'opéra est lui aussi venu la voir à l'entraînement. La professeure de ma fille, Kathleen Williams, ne peut pas me sacquer, mais elle m'a pris à part pour m'en parler la semaine dernière. Je n'ai pris aucun engagement pour ma fille parce que contrairement à ce qu'elle pense, je l'entends me répéter jour après jour qu'elle veut faire la même chose que moi plus tard. D'une certaine façon, j'en suis très fière, je dois tout de même l'admettre.

Je raccroche après avoir supporté les soupirs de Neal, mon chauffeur-manutentionnaire depuis un an et

demie. C'est un homme sérieux qui a beaucoup de conscience professionnelle, mais c'est un râleur invétéré. Je regrette l'époque où Estéban et moi n'étions encore qu'à deux. May entend la conversation puisque mon téléphone est connecté sur la radio de la Mini. Je souris en la voyant lever les yeux au ciel comme si elle pensait que Neal avait assez grommelé comme ça et qu'il ferait mieux de commencer à décharger la commode au lieu de nous faire perdre du temps. Elle me fait maintenant des signes en fronçant les sourcils pour que je raccroche. Je ne suis pas toujours une patronne facile à vivre, mais quel que soit futur métier, antiquaire ou autre chose, je plains ceux qui seront sous ses ordres plus tard. Je mets fin à la conversation et May embraye aussitôt sur ce que nous nous disions auparavant.

— Pour l'instant, la chef de la galerie, c'est encore toi, maman, mais quand je serai grande, ce sera aussi moi. On s'entendra très bien et tu seras contente de moi, j'en suis déjà sûre.

— Hum, hum... mais je n'aurai pas l'âge de prendre ma retraite, ma chérie, alors est-ce que tu me garderas au moins comme vendeuse pour les petites bricoles ?

— Peut-être, maman, ça dépendra...

— De quoi ?

— Tu verras bien. Peut-être que plus tard, tu n'auras plus envie de travailler à la galerie et que tu seras bien contente que je m'en occupe pour nous deux, on ne sait pas.

— Vraiment ? Ne compte tout de même pas trop là-dessus, May. Moi, je crois plutôt que si tu commets la folie de passer à côté d'une carrière de danseuse pour devenir antiquaire, il faudra que tu aies ta propre galerie parce que je ne suis pas près d'arrêter. Et comme tu es déjà un petit dragon...

— Tu dis ça, mais peut-être que Ian sera enfin revenu, maman, et que tu voudras plutôt passer du temps avec lui.

— Si tu savais comme j'aimerais bien, ma puce, mais il faut regarder les choses en face, cela fait plus de trois ans que je n'ai plus jamais eu de nouvelles de Ian, j'ai tourné la page depuis pas mal de temps, tu sais.

— Ben oui... c'est bien pour ça que je dis que ça dépendra... Je ne te crois pas, maman, puisque tu lui as promis de l'attendre. Tu ne parles plus jamais de lui, mais je sais bien que tu l'attends encore. Tonton Teal me l'a dit aussi avant de partir en Inde, alors ! Tu sais, j'espère qu'il ne mettra plus trop longtemps pour trouver Eva et que j'aurai enfin une sœur.

— Je sais que c'est compliqué, mais tu sais bien que tu en as déjà deux, ma puce.

— Des sœurs que je ne verrai jamais, ce ne sont pas des sœurs ! Pourquoi me parles-tu encore une fois de ces filles, maman ?

— Peut-être que Peter évoluera avec le temps, May, il ne faut jamais perdre espoir, tu sais.

— Mon seul espoir, c'est de le croiser un jour à Londres pour lui crier dessus devant tout le monde qu'il n'est pas mon père ! Comme il m'a fait à Dublin ! Je ne veux plus parler de ce crétin, maman !

— Excuse-moi, May...

— Quand même, je ne comprends toujours pas que tu n'aies pas une seule photo de Ian.

— Cela fait cent fois que tu me le reproches. Je te répète que je n'en ai aucune, ma puce. Moi aussi, j'adorerais revoir son visage, crois-moi.

— Moi aussi, maman... je voudrais vraiment tellement voir quelle tête il a... au moins lui, il ne laisse pas tomber sa fille !

— Oh, May... Ne parlons plus de tout ça, ça ne sert à rien... Crois-tu que l'écartement des vis des encadrements de serrure du boudoir sera le même que sur la commode ?

— Tu sais bien que toutes les ferrures Garnier ont le même perçage, maman, il n'y a que leurs formes qui changent. Tu as vraiment la tête ailleurs aujourd'hui. Tiens, il y a justement une place libre juste en face de chez Tonton Teal, on a de la chance aujourd'hui !

Mon frère jumeau vient de passer deux semaines en Inde dans un pays chaud, mais sa peau de blond est toujours aussi pâle. Au moins, il ne revient pas rouge écrevisse comme l'an dernier quand il était parti en

voyage de noces en Thaïlande avec Mary. Ma fille passe pratiquement toute la soirée sur les genoux de son parrain. De temps en temps, elle daigne le lâcher un peu, mais c'est pour aller embêter Mary. Ma belle-sœur en est à son sixième mois de grossesse et ma fille va souvent coller son oreille contre son ventre pour écouter le bébé. Teal parle de son voyage et des deux reportages qu'il a effectués. Il m'a terriblement manqué pendant son absence, mais à cause des réflexions de May dans la voiture tout à l'heure, je ne l'écoute bientôt plus. Je me perds dans mes pensées et surtout, dans ma mémoire. May a raison de ne pas être dupe. Elle a mis Ian sur un tel piédestal quand elle a su pourquoi l'homme que j'aime est parti que j'évite désormais d'alimenter ses fantasmes d'avoir enfin un père. Ma fille est cependant trop fine pour ne pas comprendre que j'attendrai Ian jusqu'à la fin de mes jours s'il le faut. Teal évoque Pondichéry où il était encore la veille et mon esprit s'envole dans mon passé.

Dans le hall de l'aéroport de Glasgow, j'en finis enfin avec les formalités d'enregistrements. Je reviens presque en courant vers l'îlot central. Je manque de glisser et mon homme me retient par les épaules. Les corps de Sienna Wilkinson et de Ian McLean entrent enfin en contact. Je me fiche que nous soyons au milieu de la foule avec des flots de voyageurs qui nous contournent, Ian et moi. De toute façon, je me fais toujours repérer partout avec mon enthousiasme souvent débordant. Alors Ian a son bras sur moi et c'est plus fort que moi, je me jette dans ses bras et je m'agrippe à lui de toutes mes forces. Nous sommes debout et nous enlaçons. Ian est beaucoup plus grand que moi, aussi je suis sur la pointe des pieds quand nos lèvres se rencontrent pour la première fois. Je suis heureuse et malheureuse à la fois. Je me serre contre lui, je pleure et il me caresse le dos. Lui ne pleure pas. Tout à l'heure dans la voiture, il m'a dit qu'il n'avait plus de larmes et je le crois. Ian est un homme qui ne ment pas. Il neigeait beaucoup quand nous sommes arrivés et je n'ai que vingt minutes pour me combler de lui avant qu'il disparaisse dans un monde où je n'ai pas ma place. Nous nous asseyons sur une banquette dans un bar et je me blottis contre lui. Nos yeux ne se quittent plus, nous nous embrassons toutes les trente secondes et on ne se dit plus rien. Nous sommes trop émus, nos gorges sont serrées. Et puis bientôt, les haut-parleurs annoncent mon vol et je dois rentrer à Londres. Je marche en arrière pour apercevoir Ian le plus longtemps possible. Je ne l'ai jamais revu.

Je ne l'ai jamais revu. Je ne sais pas si je le reverrai un jour.

J'ai eu le coup de foudre pour Ian, mais pour lui, ses sentiments sont nés plus progressivement. La première fois qu'il m'a vue, il était à des milliers d'années-lumière de toutes histoires d'amour. Teal avait vu clair, il se fichait complètement que je sois une femme au tout début. Quand il a découvert ma personnalité, elle lui a vraiment plu et il m'a enfin observée. Mon apparence physique l'a beaucoup séduit aussi, mais il a fait abstraction de mon charme.

Il n'y a pas de quoi être fière, mais Ian est si franc qu'il m'a avoué qu'il avait eu pitié de moi quand il m'a vue dans le coma avec mes nombreux bandages. Il n'était venu que par correction envers avec quelqu'un avec qui il allait collaborer, un peu par sollicitude aussi. Plus tard dans mon bureau, il a été attristé de me voir si fragilisée et il a commencé à ne plus refouler son attirance pour moi. Le cœur enflé de son propre malheur, il a eu l'impression que nous étions deux naufragés et il a eu besoin de me montrer sa solidarité. Ian m'a aussi dit que ce jour-là quand nous avons joué à ce truc débile, il a perçu que je pourrais devenir quelqu'un qui compte beaucoup pour lui, mais qu'il s'est cru capable de ne pas se laisser embarquer dans une histoire d'amour. Il m'a enfin dit qu'il était tombé véritablement amoureux de moi quand nous étions au milieu des collines au bord du ruisseau. Il sentait que j'étais éprise de lui, mais il m'imaginait moi aussi capable de résister à mon attirance.

Ensuite, c'était trop tard. Il y a eu cette journée folle, celle qui est encore celle de Sienna et Ian pour moi, et nous nous aimions déjà trop pour reculer.

Il commençait seulement à aller mieux quand je suis arrivée chez lui. En fait, Ian a surmonté une grave

dépression nerveuse. Il l'a fait seul, il n'a cherché l'aide de personne. Il m'a dit que c'était parce que personne ne pouvait l'aider et je pense que c'est la vérité, Ian est le plus dur des bourreaux envers lui-même. C'est sa fierté et son amour pour Eva qui lui ont permis de ne pas mettre fin à ses jours. C'est là, au milieu de son no man's land, qu'il s'est reconstruit après ses quatre années d'errances. J'ai débarqué comme un cheveu dans la soupe dans sa vie. Je n'ai d'abord été qu'une sorte d'anecdote, un détail de son environnement dont il avait besoin pour vendre tous ces meubles rares. Ian n'en voulait plus parce qu'il avait été ému par les écrits intimes de Paul Mullen et qu'il a alors considéré qu'il était indigne que ce soit un homme aussi désespéré que lui qui en devienne le gardien. Il voulait aussi les vendre pour avoir assez plus d'argent afin de tenir pendant de nouvelles années d'enquête, c'est comme ça que je suis entré dans sa vie.

Lors de notre deuxième soirée au restaurant, Ian avait en fait l'intention de me mentir. Il comptait me dire qu'il ne se passerait jamais rien entre nous, mais il n'a pas pu. Le lendemain matin, il a décidé de s'ouvrir à moi sans aucune retenue ou pudeur parce qu'il se sentait coupable de m'avoir emportée dans une histoire d'amour. Ian estimait qu'il avait un devoir de transparence envers moi. En fait, il était trop humble, il n'avait pas compris que je l'aimais depuis le premier jour. Il était persuadé que s'il ne m'avait pas laissée l'approcher, je ne l'aurais jamais aimé. La toute dernière phrase qu'il m'ait chuchotée était *ne m'attends pas, prends tout le bonheur qui s'offrira à toi*.

J'ai reçu une grande enveloppe de lui cinq jours après que je sois revenue chez moi. Elle était tamponnée de Londres, alors je crois qu'il l'avait postée la veille de l'aéroport d'Heathrow et qu'il était déjà au Mexique quand je l'ai ouverte. À l'intérieur, il y avait les clés de son château, la liste de ce qu'il avait décidé de garder parmi la collection Mullen et un document bancaire pour virer de l'argent sur un compte au Mexique quand je vendrai les meubles. Il y avait enfin une feuille avec un message manuscrit de quelques lignes. Je la relis plusieurs fois par jour depuis trois ans quatre mois et neuf jours.

Sienna, je t'aimerai pour toujours. Ne commets pas la folie de m'attendre, je te délivre de ton serment. Mords dans la vie à pleines dents, trouve le bonheur si tu peux et ne le lâche jamais. Ne change surtout rien en toi, tu es parfaite. Je ne t'ai même pas dit que tu es très belle, alors je te le dis maintenant. Tu es la femme la plus magnifique et la plus merveilleuse qui soit. Je te remercie d'exister, je ne t'oublierai jamais. Pardonne-moi. Je t'embrasse très fort. Ian

Ian ne voulait pas conserver grand-chose de la Collection Mullen. Sa liste ne contenait que les meubles que nous avons caressés ensemble, les chenets Corbett et un fauteuil. Ian avait entouré la ligne du fauteuil d'un cercle et il avait écrit à la main juste à côté : *ce truc est vraiment trop immonde, je te le donne, fais-en ce que tu en voudras*.

Il avait raison au téléphone la toute première fois, c'est un meuble vraiment horrible et pas confortable pour deux sous. Il est dans ma chambre et j'aime beaucoup rester longuement assise dessus. Ce *truc* m'a fait rencontrer l'homme de ma vie et j'y tiens plus qu'à la prune de mes yeux. J'y ai lu tous les livres de Ian. Il n'en a plus jamais publié d'autres, alors je les ai même relus plusieurs fois. Je ne m'en lasse jamais, je découvre toujours de nouveaux détails. Mes meilleurs moments sont ceux où au détour d'un dialogue, je retrouve mon homme parce qu'il m'a prononcé exactement les mêmes mots. Alors je souris et je lui envoie des baisers imaginaires en priant le ciel pour qu'il en sente le souffle de là où il est.

Je ne pleure plus jamais. Je n'ai ni tristesse ni amertume en moi, je sais que Ian m'aime encore et que je lui manque. J'espère que je lui transmets de la force quand il doute ou quand il est abattu. Nous avons les mêmes souvenirs en commun, peut-être y puise-t-il la même énergie que moi quand je m'y replonge. Je n'essaie pas d'imaginer sa quête, elle me dépasse parce que si j'y pensais, je penserais aussi au désespoir qui doit souvent l'habiter. J'ai confiance en lui, il restera debout et il se battra. Ian s'est écroulé une fois, mais il s'en est remis et il y a beaucoup de force en lui. Cette fois, il ne renoncera plus.

La collection Mullen a fait de ma galerie une référence mondiale dans mon domaine. Moi-même, je ne

reçois plus que sur rendez-vous parce sinon, il faudrait que je vive sur place. J'ai la réputation d'être une experte internationale. On m'invite dans des congrès dans toute l'Europe pour que je fasse des conférences sur l'art à travers les meubles d'époque. Plusieurs compagnies d'assurance britanniques ne délivrent des contrats qu'après m'avoir consultée sur la valeur du bien à couvrir en garantie. J'ai également la réputation d'être une femme intransigeante en affaire capable de faire monter les prix très haut. En réalité, je ne fais que respecter les consignes de Ian et je ne vends jamais une pièce rare de la collection Mullen à quelqu'un qui ne l'achètera pas par amour de l'art.

— Eh, Sienna, tu es encore avec nous ? Regarde May et Mary. Elles se sont toutes les deux endormies dans le canapé et j'ai l'impression que je parle dans le vide.

— Excuse-moi, Teal, je rêvassais.

— Tu es resplendissante ce soir, petite sœur, ça me fait plaisir que tu continues de prendre autant soin de toi.

— Tu sais bien pourquoi je veux rester belle, petit frère.

— Oui, tu ne te confies plus jamais, mais je sais que tu te bats. Est-ce que tu as acheté cette maison, finalement ?

— J'ai signé le compromis de vente pendant ton absence.

— Quand l'auras-tu ?

— Normalement, dans deux mois. Tu dois te dire que je suis folle d'avoir investi dans un truc si grand.

— Non, Sienna, je t'approuve. Tu as raison de continuer d'espérer et quand Ian reviendra, tu auras ainsi de la place pour l'accueillir avec sa fille. C'est bien pour cela que tu l'as achetée, n'est-ce pas ?

— Oui, mais ne le dis pas à May. Il faut qu'elle arrête de faire des plans sur la comète avec Ian.

— OK, je ne ferai pas de gaffes... Même si j'estime que c'est une bonne chance pour ma nièce qu'elle sache que tous les pères ne sont pas comme l'autre connard d'Irlandais... Tu ne veux plus en parler, alors je respecte ta volonté, mais je m'inquiète souvent pour toi. Est-ce que tu tiens le coup, Sienna ?

— C'est dur, Teal, mais j'arrive à faire face. Je travaille comme une dingue parce qu'il faut que j'aïlle toujours de l'avant, sinon je vais m'écrouler.

— Je ne crois pas, petite sœur. Il y a trop de force en toi.

Je ne peux pas m'empêcher de pouffer, c'est plus fort que moi. Il y a un couple d'Asiatiques assis juste en face de moi dans mon bureau. Ils sont venus tous les deux spécialement de Corée du Sud pour m'acheter un ensemble complet de sept meubles Regency du dix-neuvième pour la salle à manger de leur résidence secondaire sur une île du Pacifique. C'est une énorme transaction, cela faisait plusieurs mois que nous correspondions par mail et par téléphone. J'ai parcouru presque toute l'Angleterre pour trouver exactement ce qu'ils cherchaient. Dans un village à côté de Birmingham, j'ai fait le siège d'une octogénaire trois soirs de suite pour lui arracher la dernière pièce qui me manquait, une petite desserte de table. Hier soir, je leur ai fait visiter Londres et nous avons conclu l'affaire après un dernier cocktail au Savoy, le plus select des bars d'hôtels londoniens. Ils reviennent à la galerie pour signer tous les documents et alors que c'est le point culminant d'une des plus belles affaires de ma carrière, je pouffe. Le Japonais relève la pointe de son stylo et hausse un sourcil. Je lui souris et il me dévisage avec une totale absence d'expression. Il tourne la tête vers son épouse, une dame très jolie et toute menue d'une cinquantaine d'années. Celle-ci hoche la tête, elle lève un sourcil à son tour et je pouffe encore. Dubitatif, le Japonais baisse la pointe de son stylo en or massif et alors que je me retiens d'éclater de rire tellement je suis hilare, il entame la série de vingt et une signatures d'un contrat en triple exemplaire.

Dans l'allée centrale de la galerie, Estéban fait la roue comme un paon et je glousse encore. J'attendais ce moment depuis très longtemps, aussi malgré la présence de mes clients asiatiques, je jubile. Face à mon cousin, il y a l'une des deux ou trois plus belles femmes de Grande-Bretagne. Je sais qu'elle est là pour acheter un chandelier valant plus de quinze mille livres afin de l'offrir à son mari pour son anniversaire. J'ai eu l'occasion d'aller plusieurs fois chez elle à Brighton et j'ai pu constater que ce couple est aussi l'un des deux ou trois plus solides d'Angleterre, ils sont littéralement fous l'un de l'autre. Aussi lorsque le regard de Lady Tiffany Underwood glisse dédaigneusement sur Estéban sans même le voir, je savoure le premier râteau de mon cousin depuis au moins plus d'un an. Il est si monumental qu'il en serait presque une œuvre d'art. Je me reconcentre sur mon couple de Japonais et dès lors, je ne me consacre plus qu'à eux. Après un thé Darjeeling que je sers dans un service en porcelaine que j'ai acheté spécialement pour l'occasion et une profusion de courbettes bilatérales, je les raccompagne enfin jusqu'à la sortie.

Estéban est maintenant en train d'emballer le chandelier dans un carton avec d'innombrables précautions. Ma copine Tiffany Underwood me fait un clin d'œil que je lui rends. Au téléphone la veille, je lui avais demandé d'en rajouter des tonnes dans son dédain envers mon cousin et elle s'est acquittée de sa mission avec brio. Je lui en suis très reconnaissante et lorsqu'elle reviendra à Londres, je l'inviterai à déjeuner pour la remercier. Cela fait tellement d'années qu'Estéban multiplie les conquêtes féminines en raillant mon célibat volontaire que cette fois, il va s'en prendre pour au moins six mois d'ironie intensive de ma part.

Je bavarde une dizaine de minutes avec Tiffany, une grande blonde qui me dépasse presque d'une tête, puis je la raccompagne à son tour jusque sur le trottoir de Regent Street. Estéban est maintenant occupé avec un couple. Je remarque en passant qu'il accuse difficilement le camouflet porté à son immense pouvoir de séduction. Je retourne dans mon bureau où je range soigneusement le contrat des Japonais dans une armoire. May y est déjà revenue pour finir d'agencer les fiches de l'inventaire complet de la galerie auquel nous avons procédé toutes les deux le week-end dernier.

À dix ans et demi, ma fille a maintenant son coin à elle dans mon antre que je viens de faire agrandir. Si

je n’y prête pas attention, elle s’accapare tous les documents qu’elle considère comme étant classés en dépit du bon sens. Je dois admettre qu’elle est beaucoup plus ordonnée que moi, mais je ne m’y retrouve plus dans cet alignement parfait de classeurs et de dossiers suspendus. J’observe ma fille et comme chaque fois, j’éprouve une bouffée d’amour pour elle. Je pense que dans moins de deux ans, elle sera plus grande que moi. Remarquez, ce n’est pas très difficile, je l’avoue. Malgré tout, pour admettre que May est plus jolie que moi, j’attendrai de voir si elle sera encore aussi pimpante quand elle aussi aura trente-cinq ans. Pour l’instant, je tiens encore bien la corde et à vrai dire, je ne me suis jamais sentie aussi séduisante qu’en ce moment. Mon carré long dégage plus mon visage que ma coiffure précédente. Mon teint mat conserve tout son éclat et mes yeux kaki ne sont toujours pas cernés des petites pattes d’oie que je traque sans relâche chaque matin dans mon miroir.

May relève la tête et son sourire spontané est un petit cadeau que je savoure. J’adore ses fossettes d’enfant qu’elle ne tardera plus à perdre. Sa chevelure mi-roux mi-blond comme celle de son père (qui a décidé qu’elle n’était pas sa fille, ce fumier) est aussi lisse que la mienne. Ses yeux bleus dans un regard en amande lui confèrent un petit air aussi mutin que le mien. Nous sommes mère et fille, mais aussi parfois deux sœurs, souvent deux amies et surtout, toujours deux inséparables. Notre relation fusionnelle n’est interrompue que de temps en temps par mon frère jumeau qui me la pique pour une nuit ou deux. May raffole de jouer à la petite maman avec son petit cousin né en début d’année. Teal et Mary l’ont appelé Charles et beaucoup de gens se moquent du choix d’un prénom aussi vieillot et traditionnel. Mon frère les laisse bavasser sans réagir, lui connaît bien le poids de porter un prénom qui n’en est pas un puisqu’en fait, il n’existe pas.

May se lève et alors que je pensais qu’elle allait retourner dans l’atelier où elle s’exerce depuis deux semaines sur un vaisselier de faible valeur qu’elle veut restaurer entièrement seule, elle se fige devant la grande vitre du bureau.

— Viens voir, maman.

— Qu’est-ce qu’il y a, ma puce ?

— Regarde dans la rue juste devant la porte de la galerie, il y a des gens qui observent la galerie bizarrement.

Je lève à mon tour la tête et mon cœur s’arrête de battre. Je chancelle sous l’effet d’un vertige et May se précipite pour me soutenir. Je me raccroche d’une main à un portemanteau sur pied qui manque de très peu de me tomber dessus et de l’autre à l’épaule de ma fille.

— Maman ? Maman ? Qu’est-ce qui se passe ?

— C’est Ian, ma chérie.

— Le monsieur avec de longs cheveux blancs dans la rue ?

— Oui, May, c’est Ian. Ne me lâche pas, May, je t’en supplie. Je crois que je vais m’évanouir !

— Assis-toi, maman, viens, je vais t’aider... Là, c’est bien, pose-toi sur ton bureau, on s’en fiche des papiers par terre, je les ramasserai. Tiens-toi bien, maman... Ça va ?

Je voudrais répondre, mais rien ne sort. Mes mains s’agrippent sur des documents qu’elles chiffonnent, je raffermis ma prise et je pousse sur la pointe de mes pieds pour hisser mes fesses plus loin sur le plateau de mon bureau. May me regarde et jamais encore, je ne lui avais vu de sourire plus radieux. Ses yeux pétillent, je la sens surexcitée, elle laisse échapper un petit cri et elle me repousse fermement un peu loin sur le bureau.

— Reste là, maman, tu ne pourras pas tomber ! Je cours chercher Ian et Eva ! Je reviens tout de suite ! Ne bouge surtout pas !

Ma fille sort en trombe de mon bureau. Elle court dans l’allée de la galerie, elle zigzague entre deux sofas Louis XV, elle bouscule Estéban qui l’a vue venir, mais qui ne s’est pas reculé à temps. Elle accélère encore jusqu’à ce que dans une glissade, elle se rattrape à la porte d’entrée de la galerie qu’elle tire aussitôt vers elle.

Les enfants ne sont pas inhibés par l'obligation de devoir bien se tenir en toutes circonstances, ils sont naturels, ils se fichent des apparences et des regards. Leurs réactions sont spontanées et lorsqu'elles sont celles de la joie, elles donnent parfois lieu à des scènes qui restent à tout jamais gravées dans la mémoire de ceux qui les aiment. May débouche sur le trottoir de Regent Street. Face à elle, un homme revenu de l'enfer tient sa fille par la main. Eva a un an de plus que ma fille, mais elle est beaucoup plus petite. Une masse de cheveux noirs, très longs et frisés encadre son visage typiquement sud-américain au teint beaucoup plus mat que le mien. Mon cœur qui ne repartait encore que timidement a de nouveau des ratés lorsque la petite fille lève la tête sur May qui court vers son père et elle. Ses yeux gris très clair sont ceux de Ian. Ils forment un incroyable contraste avec ses traits métissés. May se jette contre Ian. Il n'a que le temps de lâcher la main d'Eva pour la rattraper par les aisselles et déjà ma fille passe les bras autour de son cou. Mon Highlander doit se demander ce qui lui arrive, mais moi je sais ce qui est en train de se passer et mes larmes se mettent à couler. L'homme qui n'abandonne jamais son enfant, celui qui va jusqu'au bout du monde pour la retrouver, celui qui la fait passer avant tout et surtout, avant lui-même, est juste le superhéros de ma fille qui elle, n'a pas de père. J'ai essayé mille fois que May n'en fasse pas un demi-dieu, mais j'ai échoué. Ian incarne tout ce qu'elle n'a pas eu. Il symbolise pour elle le summum de ce qu'un père peut être et en plus, il arrive avec Eva. Leur histoire a fait rêver ma fille, elle en a fait son conte de fées à elle. May ne connaît pas Ian. Elle ne l'aime pas, elle le vénère et cela fait quatre ans, cinq mois et dix-sept jours que ça dure.

Cela fait trois ou quatre minutes que Ian a reposé ma fille sur le trottoir. Ils se parlent, mais je n'entends bien sûr pas ce qu'ils se disent. May est très calme maintenant. Elle se tient bien droite et elle relève la tête. Je ris tout en pleurant quand je vois Ian lui adresser un grand sourire et un signe affirmatif. Le regard d'Eva va de son père à ma fille comme celui d'un spectateur à un match de tennis. Elle a repris Ian par la main. Tous les deux suivent maintenant May à l'intérieur de la galerie. Malgré toutes mes émotions qui me submergent, je souris encore en voyant ma gamine avancer d'un pas fier comme si la galerie était la sienne. Je connais bien cette expression sur son visage, c'est la même qu'elle a aux cours de danse quand elle est la seule à réussir une figure compliquée.

May tient beaucoup de son oncle Teal, elle a déjà sa grande délicatesse. Je ne suis même pas surprise qu'elle attende Eva et qu'elle la prenne par la main pour l'emmener vers l'atelier. La fille de Ian me regarde en passant, ses yeux me bouleversent, je lui souris et elle me répond. Je la pressens très fragile, très intimidée, mais ce n'est pas un enfant brisé. Son regard est aussi droit que celui de son père, son port de tête aussi. Eva n'est pas bien grande, mais elle a déjà du charisme.

Il n'y a maintenant plus que Ian devant moi. Il se tient dans l'encadrement de la porte de mon bureau. Il a un peu vieilli, mais il est toujours aussi beau. Sa maturité adoucit ses traits anguleux et surtout, il y a maintenant de la sérénité sur son visage. Il me sourit timidement pendant que je remarque que ses cheveux sont maintenant complètement blancs et qu'ils sont vraiment très longs. Il est mal rasé, il porte un jeans et un pull fatigués. Il a la tête d'un type qui sort tout droit d'un avion long-courrier et je pense qu'il vient effectivement de tout juste arriver à Londres. Je me dis soudain que je n'ai jamais cessé de penser à lui, mais que pas une seule fois, je n'ai réalisé qu'il avait maintenant quarante ans. Mes lèvres tremblent, tout comme mes mains, mais je commence à me sentir capable de me relever. Je suis incapable d'exprimer ce que je ressens. Je suis heureuse, soulagée, angoissée et fébrile à la fois. Je ne savais même pas que je l'aimais si fort, j'ai l'impression de vivre un rêve éveillé. Enfin, je parviens à sourire à Ian et je le sens soudain terriblement anxieux.

— Je t'ai attendu, Ian, je t'aime toujours aussi fort.

— Je me suis raccroché à cet espoir, Sienna. C'est lui qui m'a porté chaque jour et si je ne l'avais pas eu, je n'aurais jamais pu tenir le coup. Moi aussi, je t'aime toujours avec autant de force.

— Viens me serrer contre toi, mon amour. Je voudrais te sauter dans les bras comme ma fille, mais je

n'ose pas trop bouger, j'ai la tête qui tourne.

Il y a quatre années de manque et d'attente dans notre étreinte. Elle emporte toutes ces nuits d'angoisse et de détresse, toutes ces heures où malgré la force et l'espoir, plus rien ne semblait possible. Elle reconstruit tout aussi. Je m'agrippe à Ian et je le serre de toutes mes forces contre moi. Tout mon corps se colle au sien, ma tête se pose contre sa poitrine. Ses bras s'enroulent autour de mes épaules et je sens la puissance de son soulagement, il arrive enfin au bout de sa très longue route. Son menton se pose sur ma tête. Bientôt sa main caresse mes cheveux et quand enfin, je rouvre les yeux et que je plonge mon regard dans le sien, je découvre des larmes sur son visage.

— Tu ne me quitteras plus, hein Ian ? Tu as réussi à retrouver Eva, alors je ne veux plus jamais que tu t'en ailles. Ne me dis pas que tu vas repartir au Mexique, s'il te plaît.

— Si tu veux encore de moi, je resterai avec toi, Sienna, mais je ne suis plus seul. Est-ce un problème pour toi ?

— Mais non ! Si tu vis avec moi, nous aurons nos enfants avec nous. J'ai toujours su que tu ne reviendrais jamais sans Eva et tu as déjà vu que May t'attendait aussi.

— Je n'osais pas rentrer dans ta galerie... J'allais m'en aller et puis je l'ai vue courir vers Eva et moi. Ta fille m'a chuchoté dans l'oreille qu'elle m'aimait, Sienna ! Je n'aurais jamais imaginé qu'elle me sauterait dans les bras comme ça, j'étais très ému. May m'a aussi dit que tu m'avais attendu et aussitôt après, qu'il était vraiment temps que j'aille chez le coiffeur.

— Ça ne m'étonne pas d'elle, c'est une adorable chipie, mais tu verras, elle a un cœur gros comme ça ! Je t'expliquerai tout ce que tu représentes pour elle, mon amour, May tient déjà beaucoup à toi, tu sais. Je lui ai tout dit de nous, alors elle savait en effet que je t'attendais. Elle aussi t'attendait, d'ailleurs.

— Eva sait juste que je t'aime, Sienna. Je ne pouvais pas lui parler beaucoup de toi, je ne savais pas si tu avais refait ta vie et j'avais peur que tu m'aies oublié. Cependant, je ne lui ai pas caché que sans toi, je n'aurais jamais réussi à recommencer à la chercher, alors elle avait hâte de te rencontrer. Elle veut absolument te dire merci, mais tu verras, Eva ne parle pas beaucoup.

— Alors, elle tient de toi ! Oh, excuse-moi, elle a certainement dû avoir une vie très difficile.

— Un peu... Eva a vu des choses qu'un enfant ne devrait jamais voir, mais elle ne semble pas trop marquée. Elle m'attendait, Sienna, si tu avais vu sa joie quand je l'ai retrouvée dans un orphelinat au Guatemala ! Elle ne m'avait pas oublié, elle m'a même reconnu tout de suite. Un enfant s'est jeté contre moi en criant et je ne savais même pas encore que c'était elle. C'est seulement quand j'ai vu ses yeux que j'ai su que je l'avais enfin retrouvée. Cela faisait huit ans que je ne l'avais plus revue, j'ai cru que mon cœur allait exploser. Eva ne parle même plus anglais, tu sais.

— Je m'en doutais, alors j'ai appris sa langue et je parle même très bien espagnol, maintenant. May le baragouine aussi un peu, c'est ma mère qui nous l'a appris. Je ne voulais pas qu'Eva se retrouve trop isolée en arrivant ici.

— Tu es une femme vraiment exceptionnelle, Sienna, et tu es encore plus belle qu'avant, c'est incroyable.

— Merci, Ian... J'ai pris de soin de moi parce qu'il fallait que je tienne le coup. C'était une de mes façons de ne jamais baisser les bras que de rester jolie pour toi... L'orphelinat ne t'a pas trop fait de difficultés pour te rendre Eva ?

— Je n'ai même pas essayé de discuter. Je l'ai enlevée et je me suis enfui avec elle. Après, je lui ai acheté des papiers d'identité au Mexique. Je te raconterai toutes ces années de traque dans les moindres détails si tu me le demandes... et ensuite je ne les évoquerai plus jamais. Tu me parleras plutôt de toi, c'est ce que j'aime le plus.

— Maintenant, on parlera surtout de nous, Ian. Les réponses à toutes les questions, on les écrira désormais ensemble. Oh, regarde derrière toi, nos deux filles viennent de se faire la bise. Elles sont

belles, hein ?

— May et Eva sont magnifiques. Je crois qu'elles s'entendront bien, mon amour. Eva ne supporte pas d'être seule et May a l'air d'être décidée à l'adopter.

— Depuis le temps qu'elle attendait une sœur ! Et la mère d'Eva, l'as-tu retrouvée aussi ?

— Juanita est morte depuis cinq ans d'une overdose, mais cela ne change rien à ce que je pense d'elle. Même le droit d'avoir existé, je ne lui accorderai plus. C'est toi qui m'as appris qu'on pouvait oublier ceux qui vous font du mal plutôt que d'avoir de la haine dans le cœur.

— C'est mieux comme ça et puis nous sommes ensemble maintenant, Ian, c'est tout ce qui compte. Embrasse-moi et après, tu me présenteras ta fille.

Juste avant de sortir du bureau en tenant Ian par la main, je le retiens et je le serre une fois de plus contre moi. J'ai soudain de l'angoisse en moi.

— Est-ce que tu vas retourner t'installer à Latheronwheel ou vivrons-nous ensemble à Londres ?

— Je ne veux plus jamais être séparé de toi, Sienna. Londres sera une belle ville pour un si bel amour. Et puis, de toute façon, là-bas, ce n'est pas un endroit pour Eva. Il faut qu'elle voie du monde et qu'elle reprenne confiance. Ma fille a encore peur que quelqu'un surgisse pour l'enlever à moi, il lui faudra un peu de temps pour s'habituer à sa nouvelle vie.

— Elle a maintenant son papa et j'essaierai d'être comme une seconde maman pour elle. Et pour toi, May tient déjà tellement à toi qu'elle fera de toi son seul papa, tu verras. Elle en a vraiment besoin, tu sais, son père biologique a catégoriquement refusé de la rencontrer. Je suis allée à Dublin avec elle et il nous a insultées en pleine rue. Avant que je lui parle autant de toi, May a beaucoup souffert qu'il n'ait jamais accepté de lui ouvrir son cœur.

— Tant pis pour lui... Moi, j'ai beaucoup de place dans le mien.

— Oui, je sais... Est-ce que tu écris encore ? Tu n'as publié aucun livre depuis ton départ.

— Non, je n'ai rien écrit. Tu me manquais trop, je n'imaginai plus le faire sans toi.

— Tu as retrouvé ta muse, tu lui écriras beaucoup de beaux livres, j'en suis sûre. Et notre petit Diego, qu'est-il devenu ?

— Il est en quarantaine à l'aéroport, il m'a suivi pendant toutes ces années.

— Nous aurons de la place pour lui aussi. J'espère que notre maison te plaira, il y a une chambre pour chaque fille, un grand bureau pour nous deux et même un jardin pour Diego ! Je l'ai choisie en pensant beaucoup à toi et Eva. May s'y plaît beaucoup !

— Notre maison me plaira puisque tu y seras...

J'espère que notre grand lit aussi te plaira, mon amour. J'ai hâte qu'on fasse enfin l'amour ! Pff, Sienna, calme-toi un peu, attends au moins ce soir. Depuis le temps que tu attendais, ce n'est plus à quelques heures. Pff que c'est bon d'être avec mon homme !

— Te voici toute rêveuse, mon amour... Allez, viens, Sienna, nos filles rient déjà entre elles de nous voir aussi collés l'un à l'autre.

— Eh bien, elles n'ont pas fini de se marrer toutes les deux !

— Je t'aime, Sienna, merci de m'avoir attendu. Quatre ans sans toi, c'était très long.

— Je t'aime, Ian, merci d'être revenu. Je suis tellement fière de toi.

FIN

Table des matières

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

[Chapitre 19](#)

[Chapitre 20](#)